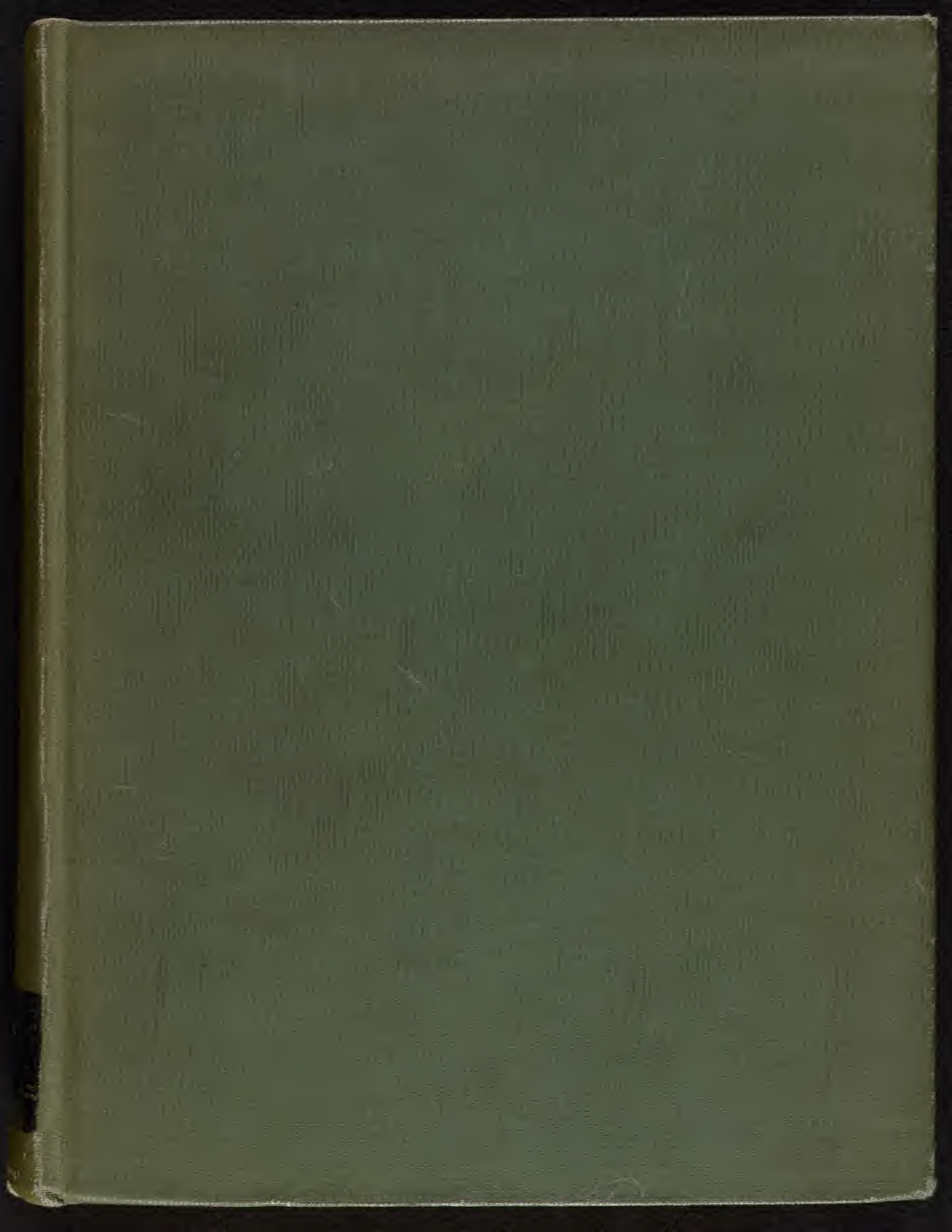
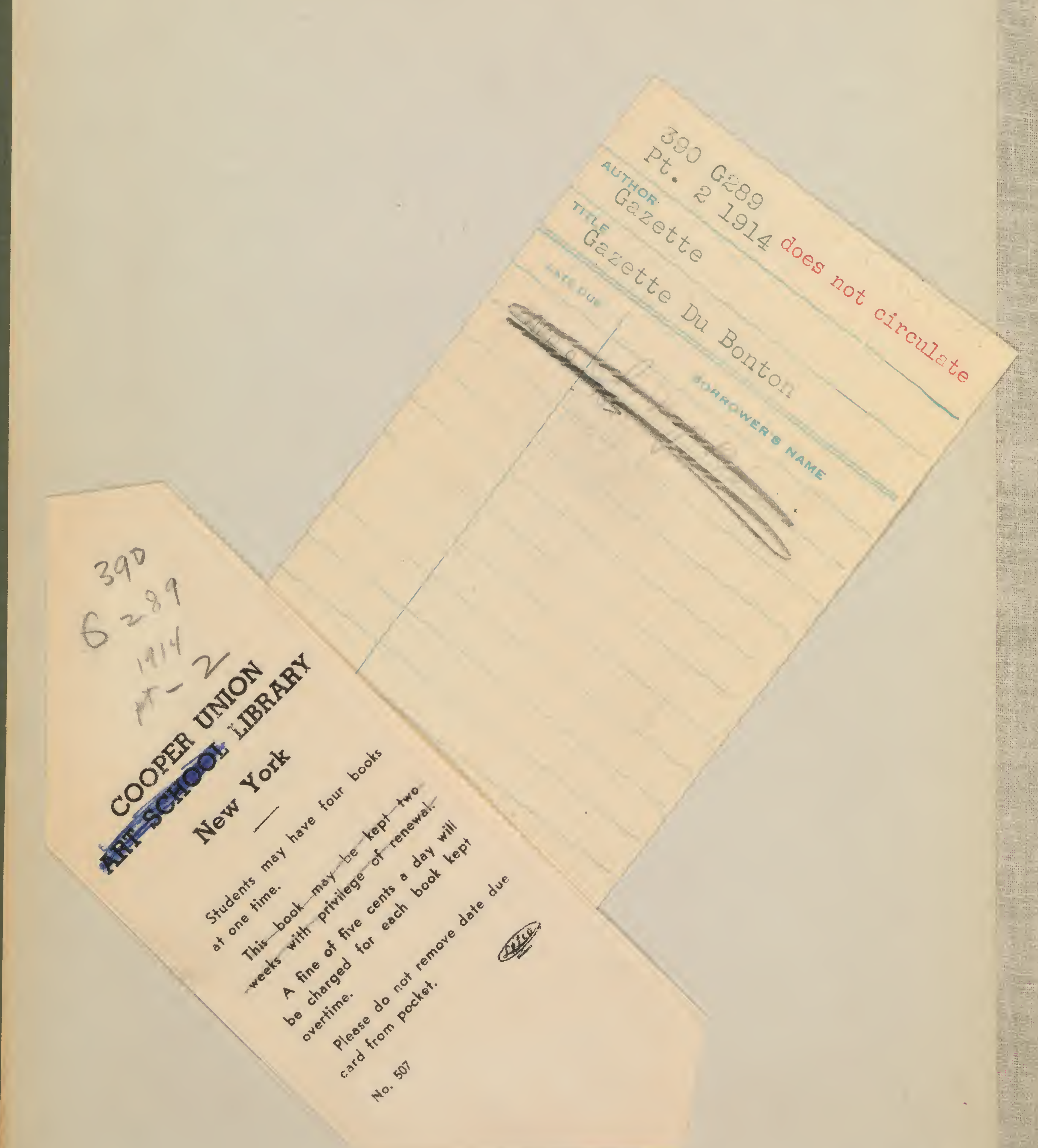



390 G289
Pt. 2 1914 does not circulate
AUTHOR
Gazette
TITLE
Gazette Du Bonton
DATE DUE
BORROWER'S NAME
390
G289
1914
pt-2
COOPER UNION
ART SCHOOL LIBRARY
New York
Students may have four books at one time.
This book may be kept two weeks with privilege of renewal.
A fine of five cents a day will be charged for each book kept overtime.
Please do not remove date due card from pocket.
No. 507

GAZETTE
DU
BON TON

ARTS, MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur.

1914

Tome II



Paris
AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor, 24

GAZETTE

DU

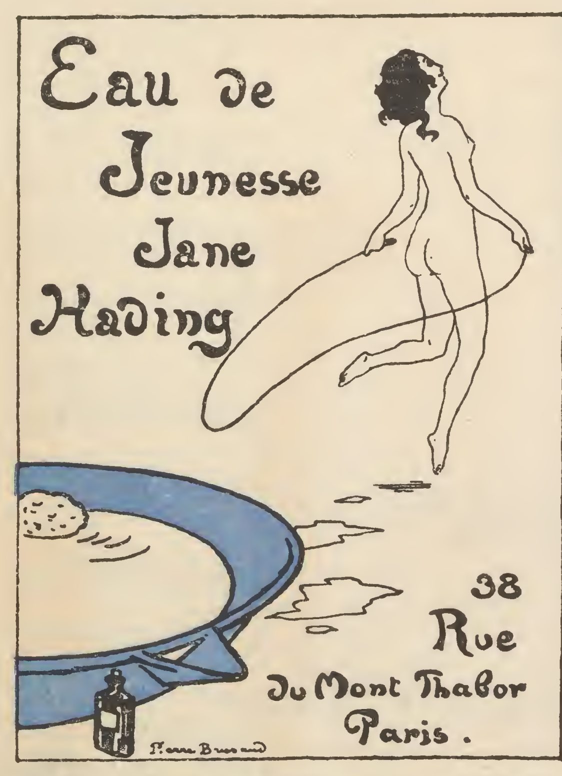
BON TON

LA GAZETTE DU BON TON

Mai 1914 — 2e Année — No 5

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE



Eau de
Jeunesse
Jane
Hading
38
Rue
du Mont Thabor
Paris.



INSTITUT DE BEAUTÉ
Mme Handschin
65, AVENUE NIEL
E. Ayres



Fromenti. 14
Langues Etrangères
VILLAS UNSPUNNEN
Arts, Sciences
Sports
PENSIONNAT FONDÉ EN 1887
DAMES PARISIENNES
Hygiène
PRÉPARATION AUX DIPLÔMES DE LA FACULTÉ DE BERNE DIRECTION Mmes BOUTIBONNE
WILDERSWIL (canton de Berne)



Mme Helena RUBINSTEIN
24, Grafton Street
LONDRES W.
255, Rue Saint-Honoré
PARIS
Culture scientifique de la Beauté
par les produits
"VALAZE"
ΦΑΡΔ
ΚΡΗΜΑ
E. Ayres.



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



Il y a cent mille lilas
D'Armenonville à la Cascade,
Et des fleurs à en être las
Sur la moins champêtre façade.
On devient tendre, on devient pur
Sous le sentimental azur
Qui fait des fêtes sur la Seine
Pour réjouir le batelier
Et pénètre dans l'atelier
Où Jenny rêve qu'elle est reine.



Comme tu ouvres bien les yeux
Sous l'encor plus ouverte ombrelle !
Ah ! qu'Avril est délicieux
Puisque tu sais que tu es belle !
Le ciel est beaucoup trop câlin :
Nous n'irons plus chez Colombin
A l'heure du thé, mais dans l'île
Où les rayons adroits ont fait
Dans les jacinthes des sorbets
Plus fondants que ceux de Séville.

Non ! pas par là ! laissons Bergson :
Tu as bien le temps, pour ton âme !
Sois tout simplement une femme
Que rend plus faible la season
(Ou saison, si tu le préfères !)
Eteignant les calorifères,
Tirant les stores aux carreaux,
Le Printemps raccourcit tes manches ;
Je vois tes bras jusques aux hanches :
Qu'ils sont frais, délicats et beaux !

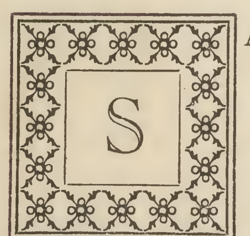


Déjà ta bouche est bien plus rouge,
Et, dans tes cils plus frémissants,
Ton regard tendre et joyeux bouge
Et dit : « Que j'aime le Printemps ! »
Partons vite ! il faut que tu ailles
Voir les premiers lis à Versailles
Et les derniers à Trianon;
Et que tu cueilles en cachette
La clandestine violette
Dans les bois de la Malmaison.

Et puis, il faut que tu consentes
A exaucer enfin, ce soir,
Ce Monsieur aux façons décentes
Auquel tu donnas de l'espoir.
Il t'aime et n'est pas mal, en somme.
Le roi des Dieux n'est plus qu'un homme
A l'heure de l'intimité;
Mais toi, tu deviendras déesse
Puisque pour te verser l'ivresse
Le Printemps reste à ton côté !

Jean-Louis VAUDOYER.

LES ROBES-FLEURS



AVEZ-VOUS d'où vient l'excentricité de certaines modes nouvelles ? D'une théorie qui parut indiscutable longtemps et peut se résumer ainsi : « *La femme qui s'habille bien s'habille sombre.* » Or, sur dix femmes qui s'habillent sombre, trois le font par goût, deux par genre, et les cinq autres par timidité, par paresse ou par économie de temps.



Une robe bleue, noire, n'exige guère d'efforts d'imagination. Ces couleurs ont fait leurs preuves depuis des siècles. Elles sont souvent d'un bel effet, toujours faciles à



LA PALETTE DES DAMES

Ce soir-là, les Gogonendra-Nath-Tagore donnaient une grande réception.

Vous connaissez M. Gogonendra-Nath-Tagore?... Il n'y a pas de physionomie plus parisienne. C'est le propre neveu de Rabindra-Nath-Tagore, l'aède des Indes, auquel le comité du prix Nobel décernait l'autre jour son grand prix de poésie. Lui-même, peintre délicat et complexe, chef de la nouvelle école hindoue qui s'efforce de ressusciter l'art des miniaturistes persans, expose actuellement, au Pavillon de Marsan, ses œuvres et celles de ses meilleurs disciples. Vous y êtes?... Les présentations sont bien faites... Poursuivons!

Donc, il y avait là le Tout-Calcutta des soirées élégantes.








Dans les vastes salons, rafraîchis par la brise des pankas, et qu'ornaient, en guise de tentures et de portières, de hautes guirlandes de jasmin tressé, l'élite de la société bengali mélangeait ses toges resplendissantes, ses turbans, ses larges pantalons de lin blanc, aux uniformes rouge et or des officiers de Sa Royale Majesté, et aux noires tenues de quelques Européens en civil.

Après nous avoir régalés de musiques célestes, de rafraîchissements aux subtils aromes et de sucreries qui sentaient les fleurs, notre hôte fit venir sa petite fille et lui demanda de chanter. Elle chanta des airs d'amour, élégiaques et langoureux.

C'était une enfant de neuf ans, parfaitement jolie. Son corps menu, sous les étoffes, paraissait être déjà celui d'une femme. L'expression de ses grands yeux sombres, les nuances de sa voix montraient qu'elle comprenait le sens passionné de ses chants.



Avant de prendre congé, je dis au père combien m'avait charmé la grâce de ce petit être, et lui demandai si, comme artiste, il n'avait pas pris parfois plaisir à la peindre.

— Oh ! me répondit-il, je la peins souvent. Ce soir encore, c'est moi qui lui ai mis





son antimoine et son kohl...



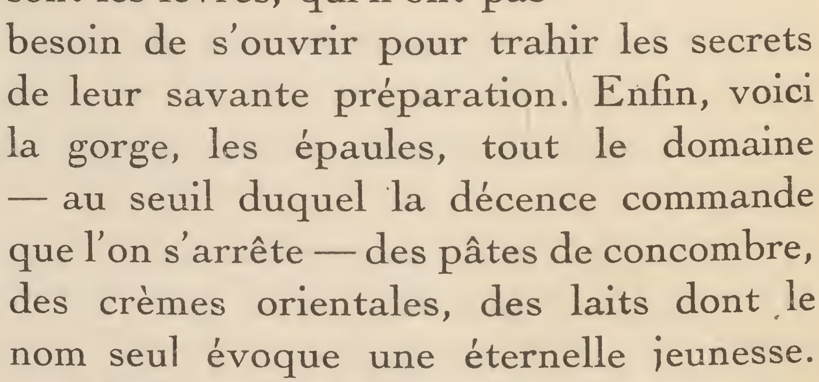
Il suffit de peu de chose pour pénétrer soudain l'intimité profonde de toute une civilisation différente de la nôtre. Cette seule équivoque renseigne davantage sur la vie et les mœurs de la riche bourgeoisie hindoue que de longues observations. Il est évident que, là-bas, l'éducation des filles ne se règle pas sur des préceptes conformes aux exigences de la modestie occidentale. Au lieu de leur cacher, le plus longtemps possible, qu'elles seront un jour appelées à devenir des épouses, on les prépare de bonne heure à leur rôle de femme. Cette petite fille, je l'ai su plus tard, était déjà fiancée. On ne remplaçait pas, dans ses conversations ni dans ses lectures, le terme bengali qui signifie : amour, par un autre terme euphémique analogue à tambour. On l'encourageait déjà à plaire et à séduire. On lui apprenait le prix de la coquetterie, et son père lui-même, au lieu de la priver de dessert pour un bâton de rouge frauduleusement acheté, prenait plaisir à la farder.



Ne serait-il pas opportun d'introduire ces coutumes libérales dans nos bonnes vieilles familles françaises ?... Vous croyez que c'est plaisanterie de poser une telle question ?... Réfléchissez un peu.

Regardez, à dîner, au théâtre, votre voisine, quelle qu'elle soit. Y a-t-il, dans tout ce qu'elle vous laisse apercevoir d'elle-

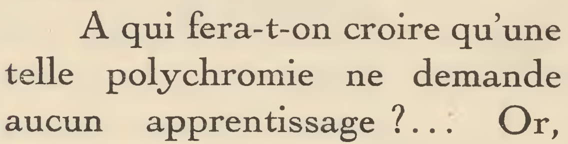
même — et la mode, à cet égard, la seconde généreusement — un grain d'épiderme qui demeure indemne de maquillage ? Celle-ci, faute de pouvoir mettre des vers luisants dans sa chevelure, y a secoué quelques disques d'or qui étincellent sous les lustres. Cette autre est poudrée à frimas. Entre les sourcils et les paupières — comptons bien — ne s'étagent pas moins de huit couches de couleur, qui vont du rimmel au rimmel, en passant par toute la gamme des carmins et des bleus. Les moins pudibondes se font des joues qui ne dérougissent jamais. Les ailes du nez, quand elles palpitent, ne découvrent pas des dessous moins roses que celles des grands flamands d'Égypte quand ils prennent leur vol, du large Nil, vers les hauteurs du Mokattam. Puis, ce sont les lèvres, qui n'ont pas besoin de s'ouvrir pour trahir les secrets de leur savante préparation. Enfin, voici la gorge, les épaules, tout le domaine — au seuil duquel la décence commande que l'on s'arrête — des pâtes de concombre, des crèmes orientales, des laits dont le nom seul évoque une éternelle jeunesse.



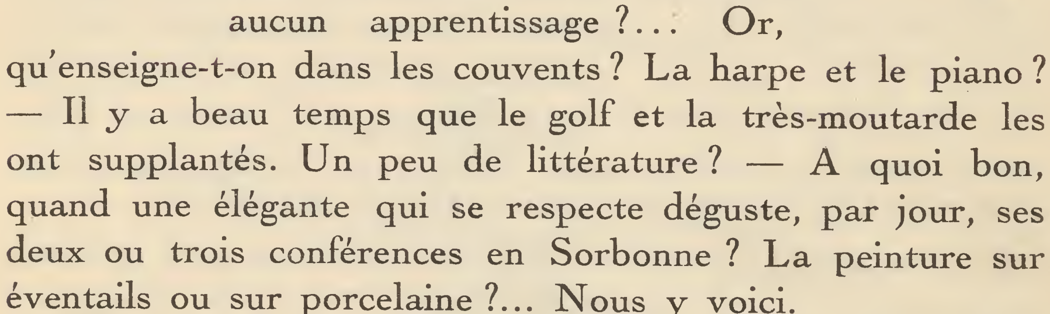
Si de récents décrets veulent que les mains soient gantées, s'ensuit-il pour cela qu'elles ne soient pas fardées jusqu'au bout des ongles ? Et sur combien de fines chevilles la transparence arachnéenne des



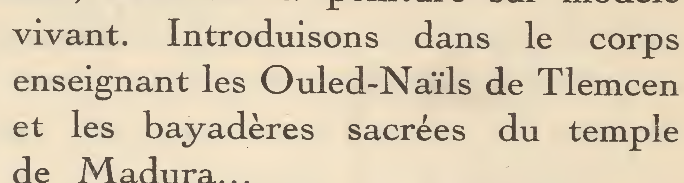
bas, la superposition des anneaux d'or ou de malachite ne laissent-elles pas apercevoir des arabesques où l'habileté d'un pinceau méticuleux se trahit davantage que la vérité sans artifices de la nature.



A qui fera-t-on croire qu'une telle polychromie ne demande aucun apprentissage ?... Or, qu'enseigne-t-on dans les couvents ? La harpe et le piano ? — Il y a beau temps que le golf et la très-moutarde les ont supplantés. Un peu de littérature ? — A quoi bon, quand une élégante qui se respecte déguste, par jour, ses deux ou trois conférences en Sorbonne ? La peinture sur éventails ou sur porcelaine ?... Nous y voici.



Secouons hardiment les préjugés et les routines. Renvoyons à ses compotiers l'antique demoiselle professeur et son album où des papillons voltigent parmi des glycines. Ce qu'il faut désormais, c'est de la peinture sur modèle vivant. Introduisons dans le corps enseignant les Ouled-Naïls de Tlemcen et les bayadères sacrées du temple de Madura...



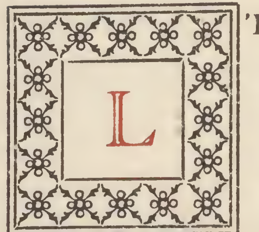


« Mesdemoiselles, vendredi prochain, notre cours de tatouage portera sur la décoration des joues et du nez d'après les procédés en honneur chez les aborigènes du Monomotapa... »

Charles MULLER.



Culture physique



L'HÉGÉMONIE d'Athènes, maîtresse de Paris, s'affirme de jour en jour : après le plaisir des yeux, que Mrs Watts, légère, géométrique et dévêtue, détenait hautement, n'abandonnant les feuilles de sa couronne qu'à la fresque solitaire et infinie que déroulait Isadora, voici le propre plaisir du corps. Cela est bien de jouer, mais comment se vêtir ?

Cruelle énigme, et nos chères Philhellènes sont plus que perplexes ; l'une d'elle me parla ainsi :

« J'ai tout d'abord adopté le maillot collant, en deux parties, mais l'œil de mon mari, oblique et fatal, suivait mes randonnées et semait d'invisibles bombes parmi mon délicat plaisir; et puis, cette course folle sur le linoléum semblable à quelque marée basse qui ne serait jamais haute, m'agaça tant soit peu. Ensuite, une de mes amies lança le tablier de lustrine, serré à la taille et s'arrêtant en cours de mollet. Folle de cette innovation, je pensai mourir de joie en me livrant à ma chère Eurythmie, vêtue semblablement; mais, bientôt, je réalisai que nous représentions l'éternelle promenade autour du préau gris d'un pensionnat de petites filles, Claudines





échevelées mises au pensum du rythme.

« Médiocrement fière du piètre succès de mes réalisations, je revins (c'était fatal) aux roses d'Ispahan, aux jets d'eau de Bagdad, à la robe persane hellénisée par le raccourci sournois des jupes écartées et raidies, déterminant l'image d'une ombrelle dédaigneuse de la nuque, et consacrant son ombre à mon infériorité.

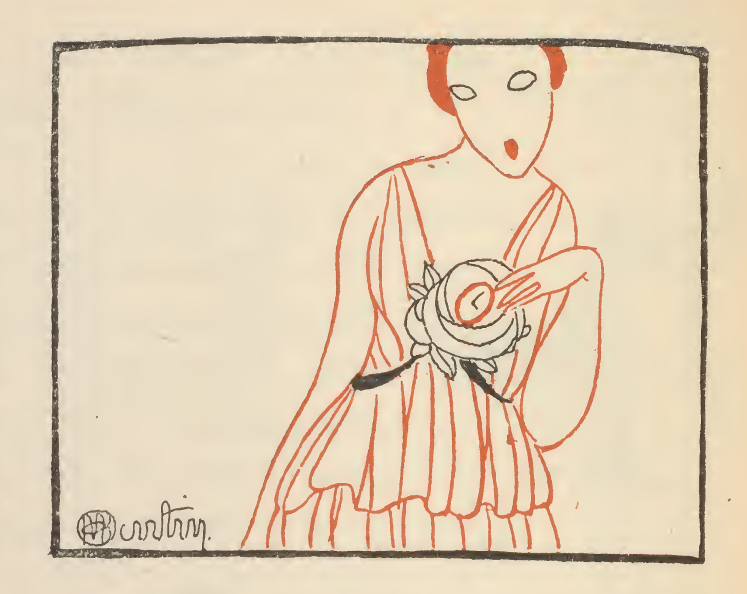
« Un jour que, de la sorte vêtue, je batifolais dans l'enceinte sacrée, mon amie Chrysalide susura :

« Hélas ! ma chère, cette parure vous incline en votre fantaisie, à ressembler à quelque cerf-volant précaire, qui, bien qu'y tâchant, ne peut point s'envoler.

« Maintenant, je revêts la chlamyde antique. Ainsi, je me trouve d'accord avec ma doctrine et c'est là que je m'en tiendrai.

Jean d'ARTÉAGA.

L'HEURE





Vous n'êtes sûrement pas, aimables lectrices, comme on disait sous le règne de Charles X, sans avoir entendu parler du rôle prépondérant que jouent en matière de politique ce que les gens du métier appellent mystérieusement « les impondérables ». Qu'est-ce en réalité qu'un impondérable ? « C'est un rien, un souffle, un rien... » vous savez le reste. Eh bien ! comme la politique, la vraie élégance n'est faite que d'impondérables harmonieusement combinés et accordés. La façon de porter l'heure est un de ces impondérables, et qui a une importance psychologique que je n'hésiterai pas à qualifier de capitale.

Si les femmes avaient le temps d'y réfléchir, elles seraient parfois épouvantées de la signification que pourraient comporter aux regards des hommes, s'ils étaient eux-mêmes plus clairvoyants, telles de leurs manières d'être, tels de leurs gestes habituels, telles de leurs façons de suivre la mode... ou de ne pas la suivre. Elles seraient, par suite, dans leur intérêt même, plus dissimulées ou plus franches que nous ne les voyons. Ce serait dommage, d'ailleurs, puisque l'intuition leur suffit, qui sait les faire agir, toujours, le plus conformément à leur nature et à leur idéal ! Elles sont bergsoniennes, sans le savoir, très naturellement, ce qui est la plus jolie façon de l'être... comme M. Jourdain parlait en prose.



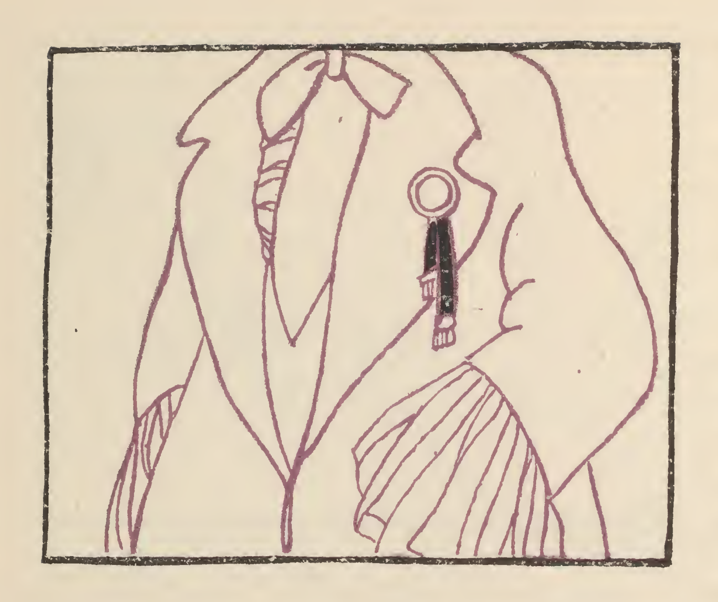
Donc, qu'elles portent l'heure au fond de leur boîte à poudre ou dans le manche



de leur parapluie ou de leur ombrelle, qu'elles la portent au bras... ou au pied, comme il paraît qu'elle se porte ou se portait naguère en Amérique, qu'elles la portent enfouie dans les pétales de la fleur de soie dont elles ornent leur corsage, entre les seins, comme un gros scarabée d'émail sommeillant voluptueusement parmi la fraîcheur odorante d'une rose, ou accrochée au revers du « tailleur » comme les demi-soldes portaient la Légion d'Honneur, ou encore dans le creux de la main, sous le gant, ou retenue au chapeau par une ganse de soie, certes, cela ne saurait laisser indifférent un observateur à la vision pénétrante. Mais ce qui compte davantage, c'est l'importance qu'elles attachent à l'heure, le prix qu'elle vaut à leurs yeux, le geste, l'attitude, l'expression qu'elles ont en la regardant, toutes choses desquelles il est aisé de déduire, pour peu que l'on soit perspicace, si elles sont prodigues ou avares, dépensières ou économes de leur temps, soucieuses d'exactitude ou le contraire, ordonnées et méthodiques ou bien avides d'inconnu et de nouveauté, fantaisistes et capricieuses, pour qui la minute présente n'existe point, puisqu'elle est déjà à moitié vécue, et qui n'attendent de joie que de celle qui va naître. L'heure qui va naître ! Celle-là seule est belle, puisqu'elle porte en elle tout le mystère de l'inconnu, tous les sourires et toutes les épouvantes que contient chaque seconde qui n'a pas encore sonné au grand Régulateur du Temps...



Car cette heure qu'elles portent sur elles, du matin au soir, n'est pas celle que peuvent marquer les cadrans des horloges pneumatiques, des monuments, des boutiques et des



gares, des mille montres qui battent la berloque dans les vitrines des horlogers, pas même celle des petites pendules de bureau ou de coiffeuse, pas même celle des gros « oignons » d'automobile qui vous regardent de leur œil froid et semblent aller toujours trop lentement... l'heure qu'elles portent sur elles est autre : elle leur appartient en propre, et ses secondes battent à l'unisson de leur cœur; c'est la chaleur de leur sang qui les anime, et c'est le rythme de leur vie qui en fait la chose vivante, personnelle, individuelle, unique qu'elle est. Elle est celle qui marque, à sa manière, qui est sûrement la meilleure, les petites et les grandes joies, les petits et les grands chagrins, les mille jeux, les mille puérilités, les mille riens dont est faite l'existence quotidienne des femmes et... des hommes, même les plus graves. Qu'importe qu'elle soit exacte ou non, qu'elle avance ou qu'elle retarde, qu'elle s'inscrive fugitivement sur un cadran d'émail ou d'or, de ténèbres ou de lumière, ovale, rond ou carré, à l'ancienne mode ou à la nouvelle?... Je sais un fantaisiste charmant dont la montre indique depuis des années la même heure : onze heures moins dix... elle s'est arrêtée là un beau jour; il ne l'a plus remontée depuis. « Onze heures moins dix, dit-il, c'est une bonne heure, n'est-ce pas?» L'heure d'un rêve, peut-être, la seule heure qu'il faille regretter et dont il vaille, par suite, de perpétuer matériellement l'impalpable souvenir, pour lui épargner et s'épargner à soi-même la honte de l'oubli...

Gabriel Mourey.



VOICI DES ROSES



Les physalis, les mangues et toutes sortes de légumes exotiques essayaient à peine, avec l'aide, j'imagine, des députés coloniaux, de supplanter, dans la mode parisienne, la classique fleur artificielle, née sous nos climats, que celle-ci déjà préparait sa revanche.

Et quelle revanche ! Menacée sur les chapeaux, la fleur se rattrape sur le costume et toute la rue de la Paix s'est vouée sinon à la culture intensive, du moins au docte assemblage des œillets, des fuchsias, des anémones, etc. — de ces espèces, s'entend, qui se moquent des saisons parce qu'elles sont en gaze, en velours ou en fil de soie. Les pépiniéristes et les horticulteurs de la couture ne lèvent pas vers le ciel un œil anxieux pour suivre le nuage qui les ruinera, mais ils ont leurs soucis *(plantes composées à capitules jaunes)* et parfois demandent grâce. Actuellement, ils n'en peuvent plus, tant les ateliers qu'ils fournissent exigèrent de rapides et nombreuses récoltes : ces Gravereaux de la rose en étoffe ont jonché les larges tables des midinettes de hottées de « variétés » à faire honte à l'Haÿ et à Bagatelle dans leur apothéose de mai ou de juin !... Et le matin, en arrivant, les « petites mains » distraites, plus légères que coupables (excusez-les en faveur de leur jeune âge !) arrosaient naïvement ces plates-bandes incarnadines, comme si elles étaient encore, à la fenêtre de leur mansarde, à soigner leur pauvre pot d'azalées de douze sous.

P. MÉRAS.



Le divin Camuzet a chanté naguère « les trois âges de la rose ». Il ne prévoyait pas le quatrième, celui de la rose imitée, plus légère de tissu que celle des jardins (n'est-ce pas le spectre de la rose véritable !) et qui, lasse de former bouquet à la ceinture des belles dames, se mêle





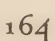
maintenant à leur toilette entière, grimpe à leurs bras, à leurs épaules, à leur cou... La rose est montante... si la robe est décolletée !

Autrefois on l'imprimait dans l'étoffe; à son tour de faire impression ! Pourquoi, en effet, abandonner les roses pliées par des doigts de Parisiennes, aux maires de village qui en coiffent les gauches rosières, sur une estrade de sapin, pendant que la musique des pompiers joue la *Marche Indienne ?* Les rosières manquent de grâce et de chic, et les roses en soie, en velours ou en cretonne (une rose en cretonne est plus qu'une autre exquise) ont assez de charme et de fines couleurs pour parer une duchesse ou une marquise, ou simplement une jolie femme qui a du goût et va dans le monde. Elles ont droit à la beauté ! et il convient qu'elles soient des fêtes du soir, dans les salons, à l'Élysée, ou à l'Opéra.

Aussi les élégantes leur rendant justice (ah ! pour combien de temps !) s'enveloppent-elles à présent, nouvelles filles-fleurs, de vraies chaînes de roses, symboles des bonheurs infinis qu'elles réservent à leurs maris ou à leurs amants.

Voici des robes... à peine écloses, chez les couturiers en renom, et qui montrent le triomphe de la rose-ornement. Jetez les yeux sur ce costume à l'antique, où des fils de perles servent d'épaulières, et qui est tout en plis, pareil à la rose même. L'intrépide qui le revêt porte devant, dans une manière de poche, une brassée de roses moussues, comme la sarigue, dans la sienne, niche ses petits. J'ai tort, en somme, de dire poche; c'est plutôt une sorte d'éventaire, sur une jupe fermée (fermée pour cause d'éventaire). En tout cas c'est du dernier bon ton.

Et vous ne voudriez pas, vous rappelant celles d'Ispahan, que les roses fissent défaut aux toilettes persanes ? La rose, même artificielle, s'allie à mer-



veille à toute turquerie. Pour peu, Madame, que vous tâtiez du turban, il vous sera facile de garnir de menues roses en chapelets vos lâches manches ou l'échancrure de ce qui vous servira de corsage, et à votre étroite ceinture vous en attacherez mille et une en vingt guirlandes qui tomberont, en rond, le long de vos flancs impeccables. Quand vous danserez, elles tournoieront autour de vous, comme les lanières d'un fouet dont vous balaierez le visage de vos voisins. Ce sera très désagréable pour eux et vous vous amuserez beaucoup.



Il y a, du reste, pour femmes tranquilles, des festons de tout repos, qui, enserrant le corps, des reins aux jarrets, pendent doucement sur les genoux en trois files serrées. Et, cela va de soi, les roses, quoique préférées, peuvent céder la place à toutes autres fleurs de style, jonquilles, violettes, camélias ou pensées...

Comme pour la garniture des chapeaux. Car, après tout, les fleurs n'ont pas renoncé aux chapeaux, quoi que prétendent les marchands de denrées coloniales ! Elles résistent vaillamment sur les toques et les capotes, y formant non leurs derniers carrés, mais de véritables arcs de triomphe ! Chrysanthèmes, glycines, clochettes, pervenches, tout s'y prête, et cependant, ici encore, tout cède à la rose, qui touffe sur la calotte ou épouse, en jugulaire, la rondeur du menton.

Ah ! quelle chance que nous ayons délaissé cet usage des anciens d'après lequel, une fois coiffé de roses, on s'engageait à la discrétion ! S'il durait encore, une femme chapeautée à la mode ne pourrait plus faire de potins.

Dieu merci, nous ne tenons plus compte d'aussi sottes conventions !

On a permission, aujourd'hui, d'entasser des pyramides de roses sur la tête avec le ferme



propos de jaser sans retenue. Mais la rose régnant ainsi partout, son image finit par vous poursuivre. Je rendais visite, cette semaine, à une belle dame qui observe la mode exactement. Elle voulut appeler son valet de chambre (oh ! non pas qu'elle eût peur de moi !), sonna et par mégarde lui dit, comme dans les comédies, en lui remettant un billet qu'elle venait de griffonner :

— Larose, ce pli à son adresse...

La rose, qui s'appelle Justin, parut stupéfait et ravi. Il se huma, pensant embaumer, et s'empressa d'aller annoncer la bonne nouvelle à Lafleur, le chauffeur, et à Brin d'Amour, le garde municipal qui courtise la soubrette. On but un verre du meilleur bourgogne de la maison, pour célébrer le baptême.

Carlos FISCHER.





LE
GOUT AU THÉATRE

EN REGARDANT “APHRODITE”



ON a pu dire que le théâtre consacre la mode et ne la crée pas. C'est pourtant la seconde fois que, par un détour inattendu, M. Paul Poiret a tiré la mode d'une pièce de théâtre. Il l'avait fait déjà avec le *Minaret,* il vient de récidiver avec *Aphrodite.*

Autrefois, pour représenter les tragédies classiques, les comédiens suivaient le goût du moment et s'attifaient comme les spectateurs. Avant Lekain, les héros romains s'habillaient comme des marquis ; jusqu'à Mlle Clairon les princesses grecques portaient





la perruque et les robes à paniers. M. Antoine, dans la récente représentation de *Psyché*, nous a rappelé ces temps pittoresques. M. Paul Poiret les renouvelle avec un raffinement de plus : il habille les courtisanes grecques comme nous pourrons l'être demain.

Dès le premier soir, au théâtre de la Renaissance, ce fut comme le coup de foudre : nous étions sûres que la saison prochaine — que dis-je? la semaine prochaine — nous serions vêtues comme Rodis ou comme Chrysis, comme Pyrallis ou comme Bérénice. Un léger effort d'adaptation peut y suffire ; les costumes de théâtre qui convenaient à une action archaïque et exotique deviendront des robes d'intérieur ou de bal.



Le haut du corps très libre, nous porterons une longue gaine plissée retenue sur les épaules par d'imperceptibles chaînettes; sous les seins et sur les hanches une cordelière d'or serrera la gaine. Nous serons enfin plus hautaines, couvertes par la lourdeur droite et voluptueuse d'un riche tissu métallique. Adieu volants en spirale, abat-jour de tulle, kimonos transparents.

Adieu turbans, adieu aigrettes! Nous fûmes peut-être Persanes. Nous croirons être Grecques; mais nous ne serons que des Grecques un peu barbares, des Grecques telles que nous pouvons les ressusciter, sans classicisme, un peu impudiques, mais toujours infiniment parisiennes.

Lise Léon Blum.



LE BON TON DES MERLETTES

CONSEILS SUR L'ART DE RECONNAITRE UN VRAI GENTILHOMME

APRÈS le faux, voici le vrai : l'homme bien né ne parle de ses ancêtres que s'il est interrogé. Il indique alors sa province d'origine avec le lieu de sa naissance. S'il est titré, il donne la date des lettres patentes, du brevet, de l'ordonnance, sans faire étalage.

Don Prospero Colonna, maire de Rome, dirigeait M. Loubet à travers la gloire du Capitole. Dans les salles où sont accrochés en espaliers les portraits des illustres, Colonna s'arrêtait, donnait force détails sur les personnages et les familles. Le cortège arrive à la salle qu'emplissent les plus célèbres parmi les Colonna. Le prince presse le pas et, montrant tous les portraits d'un geste circulaire, dit simplement :

— Quelques personnes de ma famille, Monsieur le Président.

C'est le modèle du bon ton et de la grande manière.

Dans la maison du vrai gentilhomme, les portraits de famille sont honorablement placés dans des cadres sobres, sans cartouches chargés de notices.

Les aïeux sont d'époques différentes, sans armoiries modernes repeintes sur toiles anciennes. Cependant tout peut arriver : j'ai vu un Lafayette peint en 1785 et paré de la Légion d'honneur. Faux portrait ? Non : Au soir de sa vie, Lafayette donna cette image de sa jeunesse, et fit ajouter sur l'uniforme de l'ancienne armée le ruban rouge et la décoration en étoile.

A propos d'écussons, une lectrice m'écrit : « Vous indiquez les lieux qui ne doivent pas être armoriés. Un vrai gentilhomme doit cependant mettre ses armes sur certains objets ? » Oui, Madame. Il doit avoir un cachet et peut en sceller ses lettres, toutes celles qui ne sont pas adressées aux fournisseurs. Le cachet de cire donne meilleur ton à une lettre que les gravures disposées à l'angle du papier. Les armes se placent encore sur les portières du carrosse — c'est-à-dire de l'automobile. L'écusson doit être petit mais peint aux couleurs des pièces. L'argenterie de table porte les armes bien gravées en taille-douce ou (ce qui est mieux) ciselées en relief. Et c'est tout.

LES LYS

Armes d'Orléans : D'azur à trois fleurs de lys d'or, au lambel d'argent en chef (1).

ANNULATION :

Trois fois la Cour de Rome a refusé d'examiner la nullité du mariage célébré le 5 novembre 1896 entre Philippe, duc d'Orléans, et Marie, princesse impériale, archiduchesse d'Autriche. Mais voici qu'un canoniste habile a trouvé des motifs de droit pour obtenir l'annulation.

Les causes matrimoniales se plaident pour l'ordinaire devant l'Official de l'évêché où a été célébré le mariage, puis en appel devant le tribunal de la Rote, à Rome. Pour les princes de maison royale, le pape appelle la cause directement devant lui, et sous le secret du Saint-Office. Ainsi sera fait pour le duc d'Orléans, et si l'annulation est obtenue, nous ne saurons jamais pourquoi.



(1) Depuis la mort de Mgr le comte de Chambord, le chef de la branche Bourbon-Orléans a supprimé le lambel, malgré les protestations de l'illustre Don Carlos, chef de la maison de Bourbon.

LE BARON LE VAVASSEUR :

Armes : d'azur au chevron d'or, accompagné de trois étoiles du même.

Ce nom que répètent les échos des tribunaux d'honneur et de justice est parmi les plus honorables de la bourgeoisie normande. L'aïeul, anobli en 1778, était juge-consul et premier échevin de Rouen. Il eut trois fils qui firent leur chemin à travers la Révolution et les régimes successifs.

Benjamin fut baron de l'Empire, avec majorat, le 14 avril 1810 et vicomte héréditaire de la Restauration, le 15 février 1823. Il mourut à Toulouse, général de brigade et commandeur de Saint-Louis.

Charles-Amable fut chevalier de l'Empire, donataire sur le Trasimène et mourut maréchal de camp en 1854.

Pierre-Léon se contenta d'être député à la Législative et de mourir en 1808, général de brigade.

Autre Le Vavasseur, prénommé Jacques, fut créé baron héréditaire, par transmission du titre et du majorat de son beau-père, le baron Chapais de Marivaux. Ce dernier était conseiller à la Cour de Rouen, venu du fond du Dauphiné avec des armes récentes : d'argent au vaisseau de sable.

Les alliances des Le Vavasseur sont encore au-dessus de leur excellent état : la fille du baron Jacques épousa M. Duchesne de Gillevoisin, duc de Conegliano, chambellan de Napoléon, petit-fils par sa mère du maréchal Moncey. Les autres parents sont les Caqueray de Montval, les Fontenilliat, les Caroillon de Vendeul, les Dargence (ou d'Argence), les Aubourg de Boury, les Bélard, les Debonne (ou plus récemment de Bonne), les Rolland de Villarceaux, les de la Bigne, les Gauthier de Vaucenay, les Dezos de la Roquette, les Donjon de Saint-Martin et toute cette haute bourgeoisie normande qui aurait passé dans la noblesse légitime, si les accidents de la République n'avaient pas arrêté sa marche.

ROTHSCHILD :

Armes : Ecartelé, au 1 d'or, à l'aigle de sable ; au 2 d'azur, à un bras de carnation mouvant du flanc senestre tenant cinq flèches d'argent, les pointes en bas ; au 3 comme au 2, le bras mouvant du flanc dextre ; au 4 d'or, au lion de gueules. Sur le tout, de gueules à un bouclier ovale d'argent

posé en barre ayant un nombril au centre. *Supports :* à dextre un lion d'or ; à senestre une licorne d'argent. *Devise :* « Concordia, integritas, industria. »

Une pièce de théâtre a voulu montrer, sans souci de l'exactitude, les origines héraldiques de la famille Rothschild. Voici quelques précisions fort honorables pour ceux dont elles disent le passé. Beaucoup de gentilshommes très chrétiens n'ont pas des quartiers aussi francs et des états de service aussi avouables.

M. Mayer Amschel Rothschild reçut pour lui et ses descendants la dignité (sic) *de baron, par lettres patentes de S. M. l'empereur d'Autriche, en date du 29 septembre 1822; avec règlement d'armoiries. Motif : « Avoir sauvé d'un désastre les finances de l'empire ».*

Le 16 juin 1838, Lionel-Natham Mayer-Rothschild fut autorisé par licence royale à porter en Angleterre son titre autrichien.

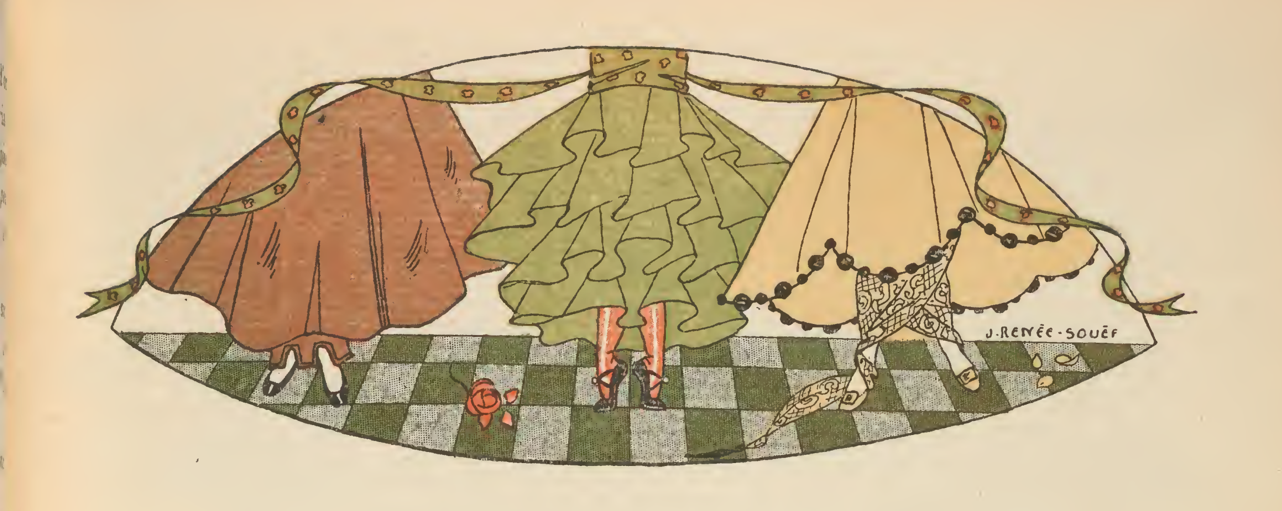
Sir Antony Mayer-Rothschild fut créé baronet, avec son frère Lionel, par décret du roi d'Angleterre, le 12 janvier 1847.

Enfin, sir Nathan Mayer de Rothschild fut créé baron-lord le 29 juin 1885.

Les nobiliaires anciens mentionnent un premier anoblissement autrichien du 25 mars 1817, avec des armes un peu différentes : aux 1 et 4, une demi-aigle de sable mouvante du parti.

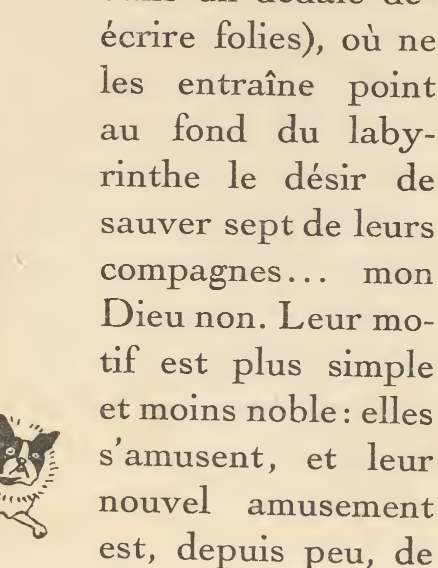
Sur nombre d'objets, feu le baron Alphonse de Rothshchild aimait, avec une très héraldique simplicité, à remplacer l'écu compliqué par une simple pièce empruntée aux armes : les cinq flèches d'argent.



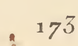


BAS-RELIEFS

S'IL vous plaît de prendre la vie de haut, de contempler les choses à vol d'oiseau, ce dont je vous félicite en m'appliquant le plus possible à faire comme vous, il vous faudra cependant en rabattre, et déposer vos petites ailes pour un temps : celui de vous amuser à suivre vos contemporains dans un dédale de f... fantaisies (j'allais écrire folies), où ne les entraîne point au fond du labyrinthe le désir de sauver sept de leurs compagnes... mon Dieu non. Leur motif est plus simple et moins noble : elles s'amusent, et leur nouvel amusement est, depuis peu, de

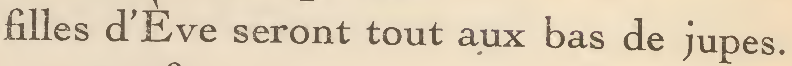






prendre le costume par en bas, sans trop de souci de ce qui se passe par en haut.

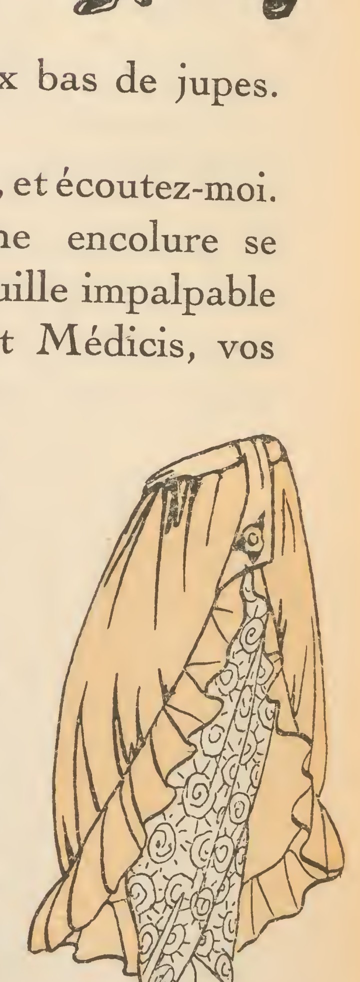
Quel choc subit le cerveau féminin en ces deux dernières années? Ce n'est pas à ma précaire philosophie de sonder les profondeurs du mystère. Je ne suis là que pour observer, et vous dire qu'en l'été 1914, que nous souhaitons tous lumineux et tiède, les petites filles d'Ève seront tout aux bas de jupes.

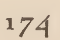


— ...?

— Ne vous frappez pas, et écoutez-moi.

Tandis que votre fine encolure se détachera parfois sur la feuille impalpable et translucide d'un col dit Médicis, vos petits pieds s'agiteront nerveusement, parce que leur cheville enfoncée dans le pantalon de nansouk festonné de Sophie Fishini. Un autre jour, très Louis le quinzième dans votre grand habit, ample et flottant, alors que vous rêverez bergères et houlettes, ou jeux de cache-cache sous les charmilles ombreuses, vos chevilles prises dans un étroit tuyau de soie vous rappelleront que ce Louis XV despote ne fut rien auprès du régime de notre temps!





Vous aurez des moitiés de corps de dames grecques se promenant, riantes, sur les ciels embrasés, alors que vos hanches et votre buste se draperont dans un modernisme sans intérêt.

Certain soir, demi-nues, dessinées comme par un potier grec, vos jambes apparaîtront sans autre voile que les volants de tulle superposés d'une jupe de bal.

Culottes d'almée, de spahi ou de touareg, enroulement de jambes des sultanes aux longs cils, ou simple effet de pantalon large et court sur les souliers à boucles de l'inénarrable Diafoirus, que ne verrez-vous pas? Rapportés des pays saxons ou asiatiques, vous retrouverez tous les costumes! Vous verrez mieux, ô surprise, sur deux jolies jambes qui ne rappelleront en rien celle de Maritorne, le même retroussé de sa jupe, quand, le long du cours d'eau, à l'ombre du grand saule, elle va laver son linge.

Jeanne R. FERNANDEZ.



LA ROBE AU THÉATRE

Mlle RAYMOND
dans
La Petite Bouche

Mlle LAVALLIÈRE
dans
Ma tante d'Honfleur

Mlle Arlette
DORGÈRE
dans *Ma tante d'Honfleur*

Mlle
DORZIAT
dans *l'Épervier*

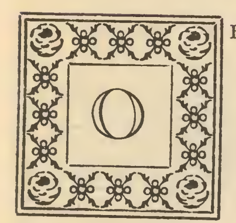
Une toilette
dans
Le Mannequin

Mlle DORZIAT
dans *L'Épervier*

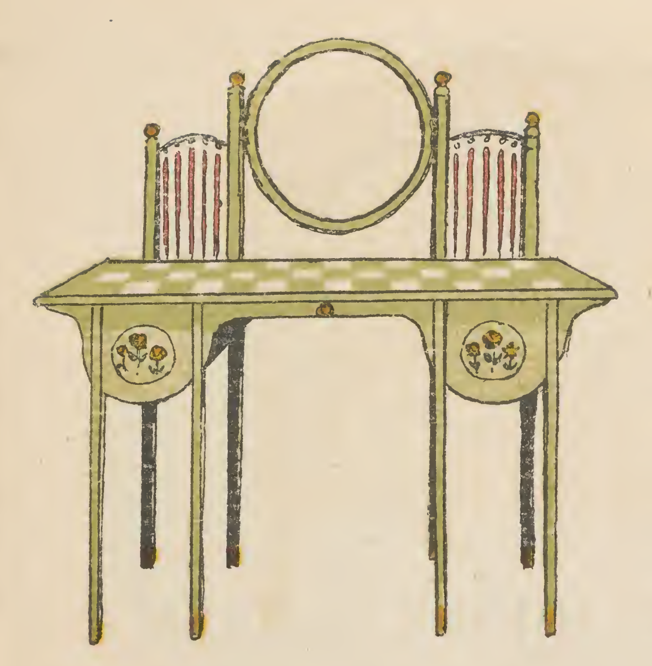
Mlle POLAIRE
à *La Cigale*

Mlle RAYMOND
dans *La Petite Bouche*

INTÉRIEURS MODERNES

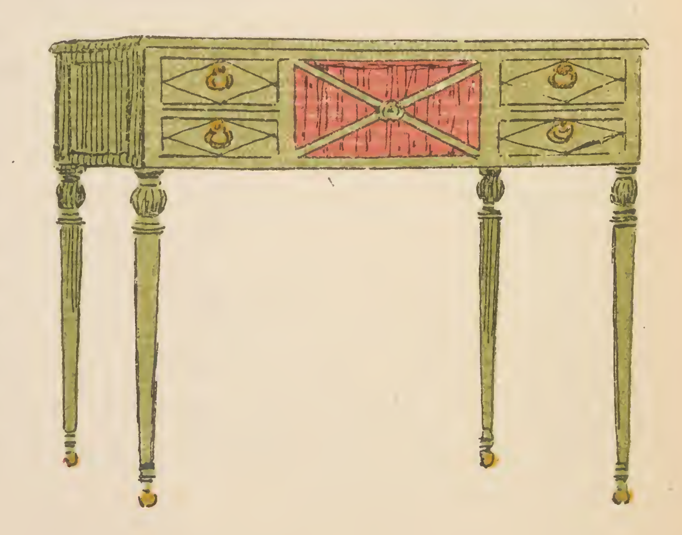


H ! la révolution ne s'est point accomplie sans peine ! Depuis plus de quinze ans, qu'il a fallu de luttes ! Que d'incertitudes et d'erreurs de la part des artistes et des fabricants ! Que d'entêtement du côté du public ! Mais voici qu'enfin les femmes, avec une sorte de frénésie, veulent renouveler le cadre familier. Je dis : les femmes, car lorsqu'il s'agit de leur intérieur, elles sont arbitres suprêmes et rien ne pouvait se faire tant que l'on n'était sûr de leur complicité. Autant nous les avons vues volontairement rétrogrades, obstinées, autant elles s'affichent audacieuses aujourd'hui. La passion qu'elles mettaient à défendre le passé, elles l'apportent à servir les tentatives les plus osées. Il n'est bizarrerie de forme, étrangeté de couleur qui ne les séduise. Oh ! mon amie, lorsque vous vous mettez à être révolutionnaire !..



Ainsi donc la faillite partielle du *modern-style*, qui nous valut tant de réactions, n'a point compromis l'avènement d'un style moderne. Gardons-nous cependant d'être injustes envers les précieux efforts de l'école de 1900. S'ils n'ont su vaincre tout à fait l'ironie ou l'indifférence, c'est qu'ils étaient sans doute prématurés et que les résultats ne satisfaisaient pas toujours cette logique sans laquelle avorte tout essai d'art appliqué. Le défaut résidait dans l'improvisation et le manque d'adaptation de l'objet à sa fin propre. Ici l'absence de stabilité, ailleurs le choix des motifs ou des matières, l'enchevêtrement et la complication des lignes rendaient agressives à l'œil, ou au corps inhospitalières, des tentatives souvent riches de promesses.

N'était-ce pas, d'autre part, rompre trop violemment avec des traditions séculaires ? Loin de notre pensée de déplorer les excès nécessaires à l'avènement d'un progrès ! Les hauts cris, longtemps poussés dans le silence, contre la copie servile de nos styles ont enfin réveillé l'imagination découragée des artistes. Mais c'était surtout la torpeur du public qu'il importait de secouer. Avouez, mon amie, qu'il vous était un peu facile de commander une fois pour toutes, sans songer que vous alliez être condamnée à y vivre et à y vieillir, une chambre Louis XVI ou bien un salon Empire ! Lamentable paresse, triste horreur des responsabilités ! Comment, si longtemps, fîtes-vous abstraction de vos goûts personnels et de votre initiative, alléguant des préférences qu'en vérité vous n'aviez plus depuis longtemps ? Pour mettre votre ingéniosité au service de la bonne cause, que fallait-il ? Simplement exiger de vous-même que vous vainquiez votre indolence native, et vous appeler avec confiance au rôle de collaboratrice.



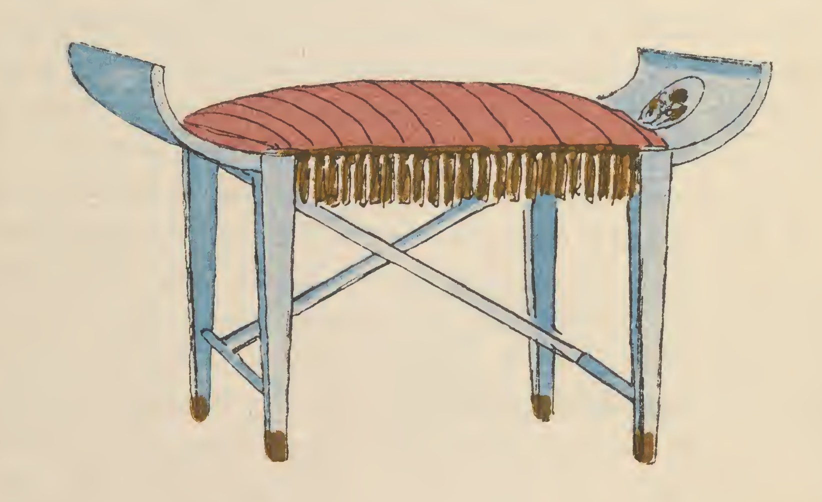


Aussi c'est par les chiffons que, tout naturellement, la révolution s'est faite. Les hardiesses de la mode moderne, les innovations de couleur et de forme, — n'est-ce pas la toute-puissante intervention de la couleur qui caractérisera nos préférences d'aujourd'hui? — les ballets russes, les cubistes, que sais-je encore, dessillèrent les yeux féminins embarrassés de vieux souvenirs, de tendres obsessions, de reliques surannées. Peu à peu, en plein salon, s'aventura — avec quelle timidité et quelle inquiétude — un coussin aux tons violents. Et bientôt cet intrus a clamé partout la révolte. Soudain le décor traditionnel a vieilli de plusieurs siècles, les tentures ont paru mornes, les tapis fanés, les murs indifférents. Comme dans un linceul, le tapissier emporta dans sa bâche les reliques du passé, et les coups de marteau de ce mangeur de clous ont annoncé à l'ébéniste qu'il fallait abattre à son tour les vieux meubles démodés.

Ce n'est point cependant que nous applaudissions sans réserve aux étranges fantaisies de certains qui s'improvisèrent décorateurs : tout ce qui a pour but d'étonner est voué à l'oubli, et l'ignorance absolue des techniques condamne ces bruyants efforts. Il y aurait, n'en doutez pas, quelque snobisme, après tant d'années de réaction, à se lancer à corps perdu dans ces séduisantes folies, et à imiter le byzantinisme qu'affichent certains dilettantes. Tout cela datera vite et date déjà. C'est d'une manière plus insinuante que les progrès se font, et l'heure semble enfin venue d'atteindre à un juste équilibre. Mais, plutôt que d'affirmer nos préférences, retenons ici, en dehors des questions d'écoles, la victoire d'un style nouveau. Les exposi-

tions du Salon d'Automne et des Arts décoratifs nous ont permis de suivre avec joie, pêle-mêle, les recherches d'un Gaillard, d'un Dufrêne, d'un Jallot, d'un Iribe, d'un Martine, d'un Groult, d'un Jaulmes, d'un Mare, d'un Süe ou d'un Francis Jourdain; nous avons vu des tapissiers et aussi de grands fabricants qui, jusque là, ne s'étaient consacrés qu'à l'art ancien, comme les Dumas, mettre leur outillage au service du style moderne. Mais pour que ce style soit viable, il convient qu'il interroge les leçons du passé; il faudrait — et c'est là la condition essentielle de leur succès et de leur diffusion — que les meubles modernes pussent fraterniser avec des meubles anciens, sans qu'ils eussent les uns ou les autres à souffrir de ce voisinage. Ne serait-ce pas la meilleure preuve que nos meubles modernes renouent avec notre tradition, en la renouvelant, et perpétuent ces dons d'équilibre et de grâce qu'entre toutes notre race reçut en partage ?

CLAUDE ROGER-MARX.



Documents communiqués par MM. P.-A. Dumas



RUBANS AUX CHAPEAUX

Que vous semble de ma petite oye? disait-on au XVIIIe siècle pour parler des rubans du chapeau, du nœud de l'épée, de tout cet ornement qui enrubannait les habillements d'un bout à l'autre, à cette époque.

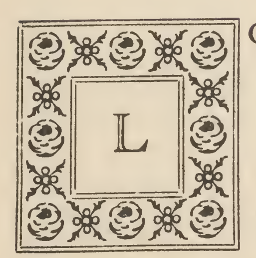
Si nous n'avons plus de bonnet que le matin, du moins le ruban se retrouve-t-il sur nos ombrelles, nos robes et nos chapeaux. Nous n'avons plus le *fontange*, mais nous avons le *cornet*, le *panier* et la *corbeille*; tous faits en ruban, ou retenus aux boucles de nos cheveux par ces liens immenses de soie ou de velours, qui font de nous autant d'Arianes... après le labyrinthe.

Si nos robes miroitent au moindre effet de lumière et de soleil, c'est que la plus grande partie en est faite de rubans, larges ou étroits suivant l'heure; si au-dessus de nos têtes planent de grands oiseaux vainqueurs, c'est encore au ruban, diaboliquement noué, qu'en revient l'élégance. Tout est rubanné, n'est que ruban, ce long et souple enroulement de soie, symbole des sentiments infinis et changeants du cœur féminin !



LA MODE ET LE BON TON





ORSQUE une femme, aujourd'hui, se campe un minuscule chapeau sur l'œil, qu'elle se maquille à l'excès, et qu'elle marche le ventre en avant, un petit chien sous le bras, elle donne l'impression d'avoir atteint le summum de l'élégance. Dégagée des choses de la terre, un regard compatissant promené sur le reste des humains, c'est tout un poème que ce petit morceau de femme, qui ignore tout des traditions de beauté et d'harmonie.

EVIDEMMENT elle nous paraîtra toujours charmante puisque en elle chante tant de jeunesse, d'inconscience et de grâce, mais elle nous donne un peu l'impression de l'enfant adorable et bouclé jouant au général, sous un chapeau de papier gras ; il est délicieux, mais nous aimerions mieux le voir autrement.

ET, ce qui exaspère l'œil artiste et sensitif, c'est que, au milieu de tant de folies auxquelles les femmes s'attachent tout particulièrement, il se trouve des merveilles qu'un trop petit nombre, hélas ! de réelles élégantes, distinguent et se décident à élire.

CERTAIN effet de cape *Junot* apparaissant aux Courses a été réussi et admiré plus que je ne saurais dire. Cette cape accompagnait une robe à tunique ample, en soie souple, qui, extrêmement courte, laissait voir une petite jupe aussi étroite qu'un tuyau.

Quel chic dans l'enveloppement de cette cape, rappelant avec son grand col le vêtement des maréchaux de l'Empire. Une autre jolie chose, c'est les plis employés en tous sens, très fins ou très larges mais s'éventaillant avec une grâce exquise à la cadence de la marche.

BEAUCOUP trop de femmes portent des bouillonnés en forme de crevés autour des hanches ; avec certain justaucorps lacé dans le dos, cela vous a un air de costume de Page, plus drôle que joli.

J'APPLAUDIS à la jupe du soir faite de volants de tulle posés sur un fond plus court que les volants. C'est, évidemment, la transparence absolue, l'effet de jambes obligatoire, mais lorsque on les a jolies... qu'importe !



EGALEMENT heureuse, la combinaison des jupes de dessus très amples, en soie souple, sur lesquelles de grands biais en ruban d'un autre tissu dessinent de larges rayures en travers. L'utilisation du ruban est jolie, très jolie, de quelque façon que ce soit : les robes, les manteaux en sont hérissés, rayés, et, sous l'effet mat du velours comme sous



le brillant du satin, c'est une parure féminine s'il en fut.

NOUS portons des chapeaux minuscules, mais nous en voulons de très grands, et nous les porterons d'ici peu plats et immenses, contrastant avec ce que nous avons à présent. Les aigrettes seront remplacées par des fleurs, et le tulle alternera avec les transparences des plumes d'autruche défrisées.

NOUS avons mis des jarretières de toile cirée à nos chapeaux; par contre, nous verrons des ceintures de paille sur des costumes tailleur. Des fleurs et encore des fleurs sur nos robes, des broderies de perles en tubes, alourdiront nos toilettes du soir et feront des draperies à nos chapeaux.

Nous revoyons et reverrons des brides tout l'été, en soie, en ruban ou en tulle, quelques-unes redescendant sur le devant du corsage, échelonnées de petites roses roses, délicates et fragiles comme la rose prise sur le pied de la fleur.

LES couronnes de fleurs laissant apparaître le chignon sont seyantes au possible lorsqu'elles sont très coiffantes; quelques-unes apparaissent faites de baies printanières ou de petits fruits, toujours fleuries, en avant, d'un camélia ou d'une rose.

NOS chaussures vont toujours s'inspirant des plus folles fantaisies, mais cependant il faut remarquer que les souliers de velours noir à boucles de strass tiennent bon comme souliers de rue; quelques femmes de goût ont compris que rien ne pouvait mieux faire valoir une jambe et un pied que l'effet mat. Comme elles ont eu raison!

POUR le soir, toutes les incohérences sont permises; les talons ignorent ce que les tiges des souliers racontent à la robe dont ils diffèrent, et, de toute cette mésentente dans l'ensemble d'une toilette, il naît pourtant, chose curieuse, pas toujours mais parfois, une harmonie.

La musique moderne n'est-elle pas faite de dissonances savantes?

NADA.



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 42. — *La première de ces robes d'été, en commençant par la gauche, est en soie simple à fleurs, garnie d'un col et d'une ceinture en toile à pois. La robe jaune est en crêpe de velours; un volant de linon plissé entoure le décolleté et le bas des manches. Vient ensuite une robe en deux parties composée d'un haut en linon à rayures, tandis que le bas est en linon à fleurs. Dans la quatrième, également en deux parties, le haut est en piqué rose et le bas en velours anglais; l'écharpe est en crêpe de Chine, Enfin la dernière, à droite de la page, est une robe en voile à fleurs ornée de volants plissés en linon blanc.*

⚜

Pl. 43. — *Scène des jardins « d'Aphrodite », pièce de Pierre Frondaie d'après le roman de Pierre Louys, représentée au théâtre de la Renaissance, dans les décors de Ronsin et avec les costumes de Paul Poiret.*

⚜

Pl. 44. — *Voici, pour l'été, un costume en soie blanche à raies couleur de rose, recouvert d'une double jupe de gaze. Le chapeau de paille est garni de boules de corail.*

⚜

Pl. 45. — *Cette cape de Doucet est faite d'un taffetas glacé bleu ancien. Elle est composée de deux volants, et trois larges boutons la ferment. Le col est de skunks et la grosse rose, de mousseline framboise.*

⚜

Pl. 46. — *Tailleurs de Jeanne Lanvin. L'un est composé d'une cape en gabardine et d'une jupe plissée en tissu rayé. Le tailleur de fillette est un vêtement en duvetyn sur une jupe plissée.*

⚜

Pl. 47. — *Cape du soir de Paul Poiret en velours.*

⚜

Pl. 48. — *Robe d'été de Redfern. La jupe plissée est en cachemire ainsi que le volant. Le corsage, en voile Ninon, est orné d'un col et de parements en taffetas.*

⚜

Pl. 49. — *Cette robe du soir de Worth se compose d'une longue tunique en mousseline de soie sur une jupe en crêpe de Chine.*

⚜

Pl. 50. — *De Chéruit, voici une robe d'été en organdi blanc brodé argent. La bordure est en zibeline et la grande ceinture en taffetas blond.*

⚜

Pl. 51. — *Robe d'après-midi de Dœuillet en crêpe de Chine bleu. Les tuniques sont bordées de crêpe de Chine fantaisie. Le corsage est ouvert sur un intérieur de broderie ambre.*

⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜

Imp. G. Kadar.

Lucien Vogel, Directeur-Gérant.

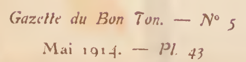


L'ARBRE DE MAI

Robes simples pour l'été

‹APHRODITE›

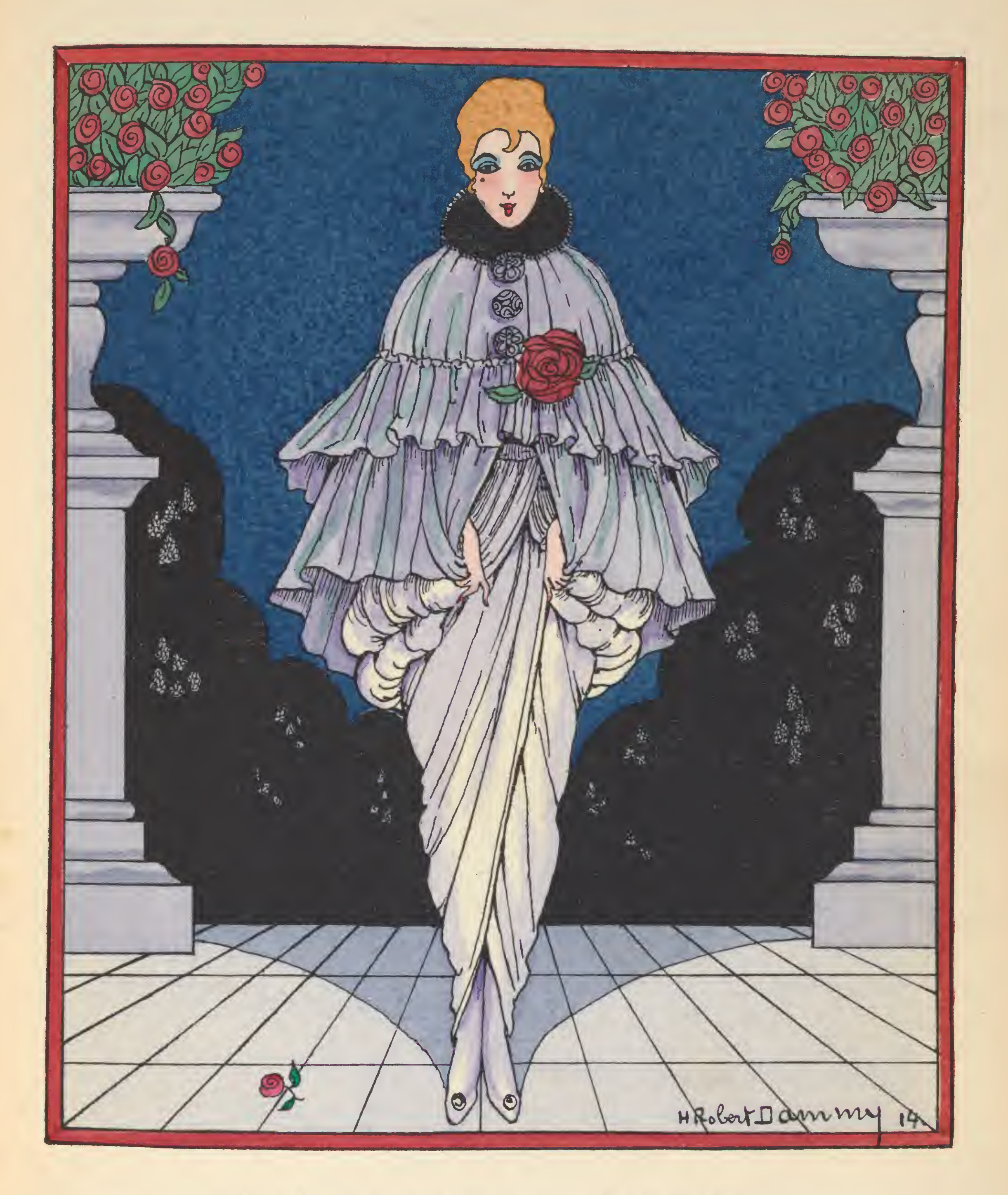
Dans les jardins de la Déesse



1914 GEORGE BARBIER

L'ÉTOURDISSANT PETIT POISSON...

Robe d'été



ELLE S'APPELLE MANON...

Cape du soir de Doucet

SAIS-TU TA LEÇON?

Costumes tailleur de fantaisie de Jeanne Lanvin

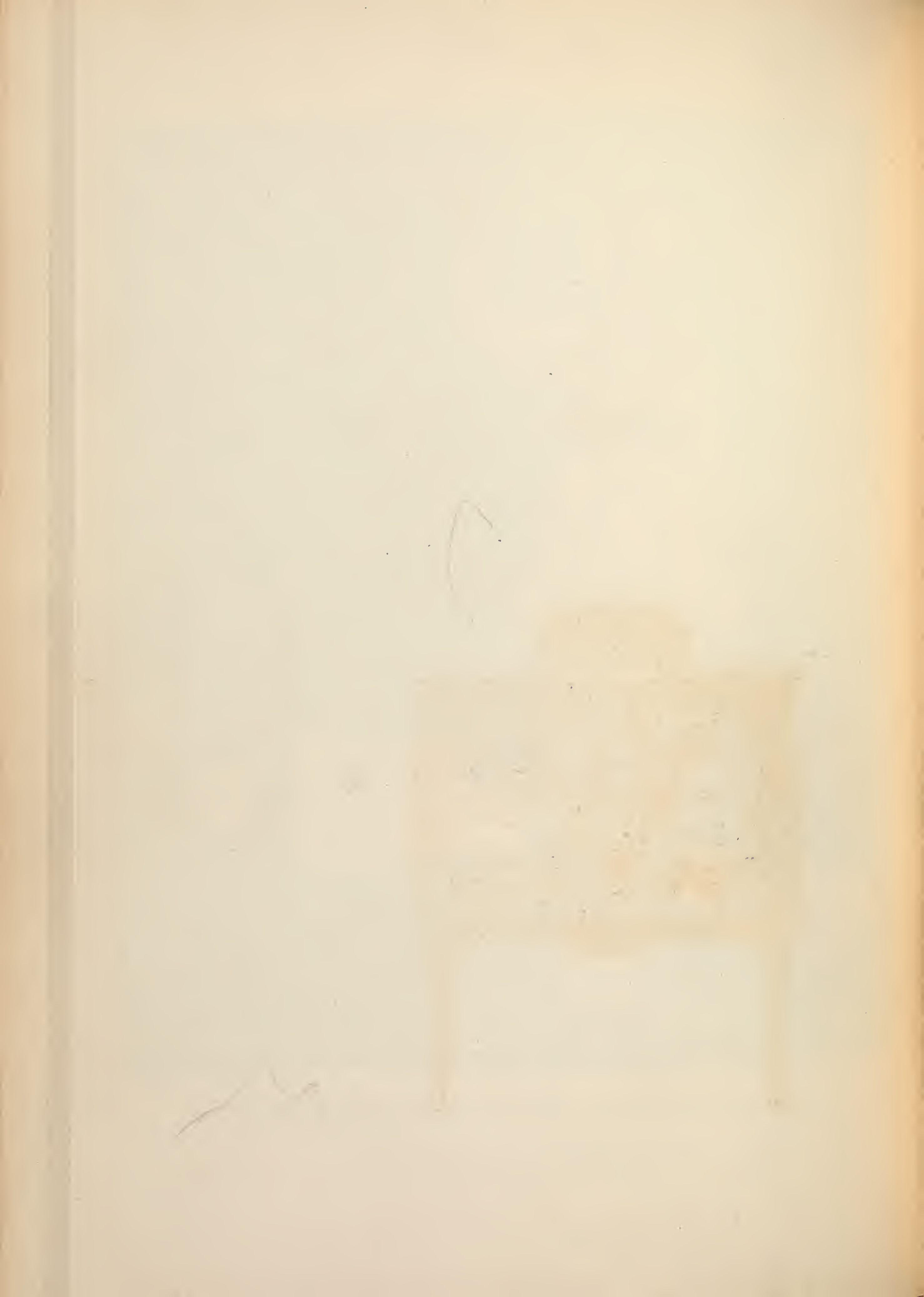
"DANAÉ"

Cape du soir de Paul Poiret

GEORGE BARBIER 14

LA SAISON DES PRUNES MIRABELLES

Robe d'après-midi de Redfern





LA COMMODE EN LAQUE

Robe du soir de Worth

TIENS-TOI BIEN !

Robe d'été de Chéruit



LE SOLEIL DANS LE JARDIN

Robe d'après-midi de Dœuillet

LA GAZETTE DU BON TON

Juin 1914 — *SOMMAIRE* — 2e Année — N° 6

PLANCHES HORS-TEXTE


Pierre Brissaud.
Le Corset Bon Ton
Fabriqué
Par la Maison de Corsets
Royal Worcester & Cie.
En vente à Paris
CHEZ Mme BESSARD, 6, RUE ÉDOUARD VII



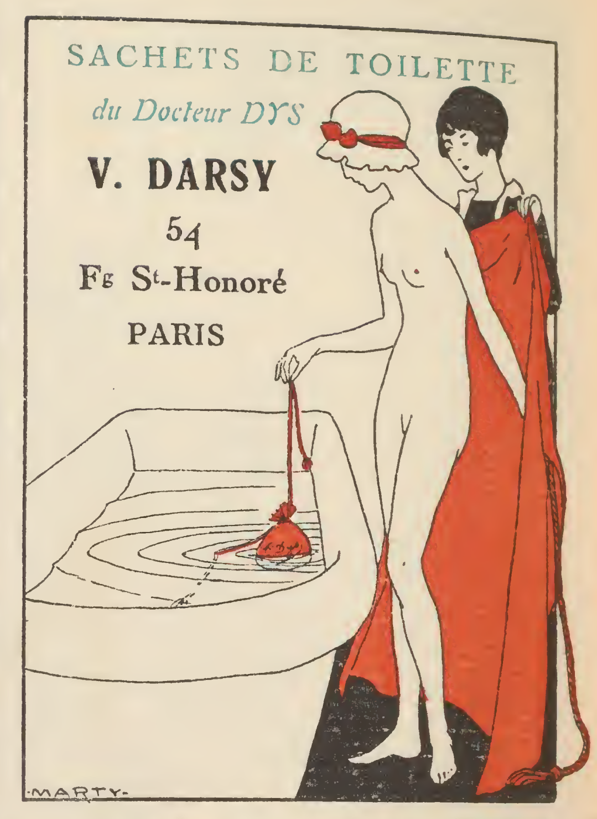
EN DÉCHIFFRANT "LE ROSSIGNOL"

GAVEAU

Facteur de pianos à Paris, 45-47, rue La Boëtie



Fromenti 14
HOTEL Berghof PENSION
Sur colline entourée de forêts
Route carrossable
Confort
Panorama sur tout le pays
Tranquillité
RECOMMANDABLE POUR FAMILLES
CLIENTÈLE FRANCO-HOLLANDAISE
½ HEURE D'INTERLAKEN
WILDERSWIL



SACHETS DE TOILETTE
du Docteur DYS
V. DARSY
54
Fg St-Honoré
PARIS
MARTY



Fromenti. 14
Langues Etrangères
Sports
VILLAS UNSPUNNEN
PENSIONNAT FONDÉ EN 1887
DAMES PARISIENNES
Arts, Sciences
Hygiène
PRÉPARATION AUX DIPLÔMES DE LA FACULTÉ DE BERNE DIRECTION Mmes BOUTIBONNE
WILDERSWIL (canton de Berne)



ÉPIGRAMME

Parlant de sa pièce, un poète
S'en allait déclarant partout
Que c'était une œuvre parfaite,
Un joyau pur, un vrai bijou.
Il demandait qu'on le conseille.
A qui porter cette merveille,
De Gémier, Réjane ou Cora?
« Mon cher, lui répondit Diéterle,
Puisque ta pièce est une perle,
Porte-la donc à Maxima ».

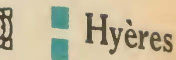
CELIO.

MAXIMA achète au maximum:

Bijoux, Diamants, Perles, Autos de marque, Reconnaissances

1 bis, BOULEVARD DES ITALIENS

Hyères



ZICK'S GOLF HOTELS

SITUATED ON GOLF LINKS (27 HOLES)

BEAUVALLON GOLF HOTEL

Marseille

SPLENDID HOTEL D'ANGLETERRE

(NEXT TO STATION)

Marseille

Beaulieu (Riviera)

Panorama Palace Hôtel

Confort et Élégance

Grindelwald

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre

Paris

HOTEL MATIGNON

Rond-Point des Champs-Élysées

6, Avenue Matignon

Saint-Germain-en-Laye

PAVILLON HENRI IV

CURE D'AIR

Cannes

Monte-Carlo

HOTEL MÉTROPOLE Monte-Carlo

(EN FACE LE CASINO)

HOTEL MÉTROPOLE Cannes

POSITION MAGNIFIQUE

HOTEL ROYAL Dieppe

SOMPTUEUX, CENTRAL

HENRY TRUB, *Directeur général*

nter-
laken



Sinaïa



SINAÏA

"La Ville du Bon Ton"

Résidence Royale : ROUMANIE

à 2 heures de Bucharest

Le meilleur climat du monde

Saison : Juin à Octobre

PALACE-HOTELS ET CASINO

Champ de courses - Tir aux pigeons

Toutes les attractions
des grandes villes d'eaux européennes




Mme Helena RUBINSTEIN
24, Grafton Street
LONDRES W.
255, Rue Saint-Honoré
PARIS
Culture scientifique de la Beauté
par les produits
"VALAZE"
ΦΑΡΔ
ΠΟΥΔΡΕ
ΚΡΗΜΑ
E. Ayre


Eau de
Jeunesse
Jane
Hading
38
Rue
du Mont Thabor
Paris.


INSTITUT DE BEAUTÉ
Mme Handschin
65, AVENUE NIEL
E. Ayres


STATIONS THERMALES
Evian-les-Bains
VICHY, AIX-LES-BAINS, EVIAN-LES-BAINS
THONON-LES-BAINS, ROYAT, URIAGE, ETC.
Express quotidiens de saison

XI



La plus jolie perle à offrir à une femme, c'est une PANHARD

PANHARD & LEVASSOR, 24, avenue des Champs-Élysées et 19, avenue d'Ivry, à Paris



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



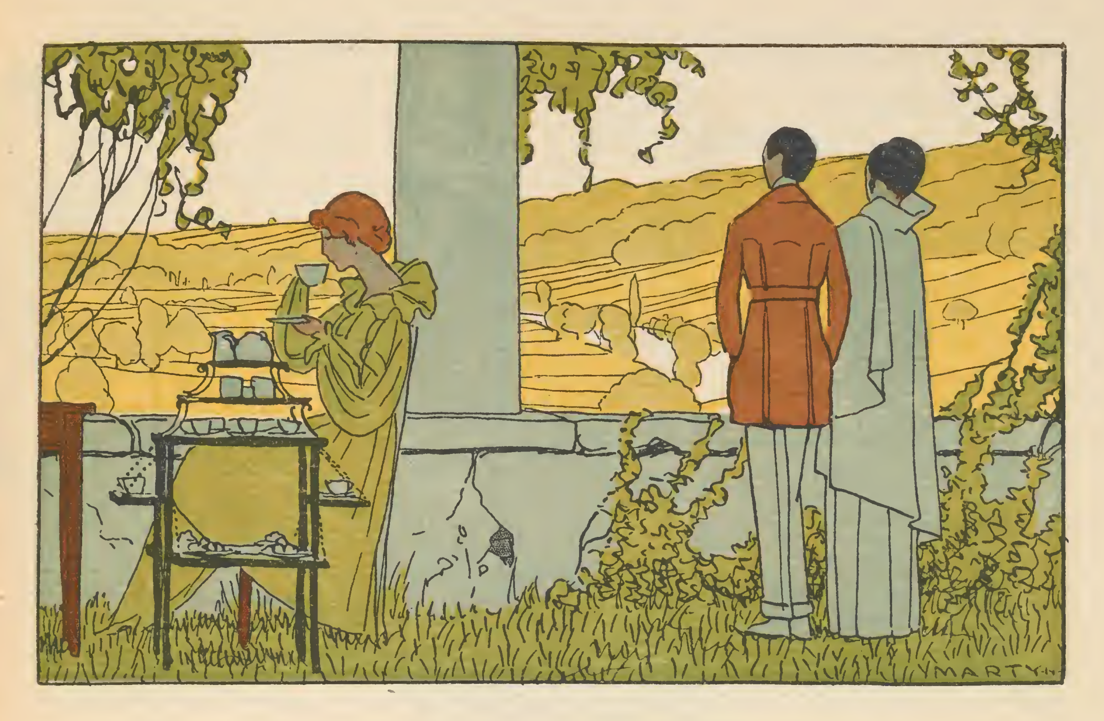
La Table est mise dans le Jardin...

JE vous écris, ma très chère Lucienne, de cette maison de campagne où je suis si triste d'être séparé de vous. Ah ! pourquoi mes charmants hôtes ne vous connaissent-ils pas ! Nous serions si bien, ici, tous deux ensemble ! Dans cette pièce, dont les murs sont peints d'un blanc un peu verdâtre, très pareil à la couleur fraîche et appétissante du fromage de chèvre nommé brousse de Corse, comme vous seriez jolie à regarder, portant un déshabillé de lingerie, d'un blanc un peu rosé, un peu doré — et si blonde ! Vous êtes à mes yeux, Lucienne, l'image même du printemps. Quel dommage que Berthe Morizot ne soit plus de ce monde ! Ce n'est pas un autre peintre qu'elle que j'eusse choisi pour vous représenter, vêtue d'une de ces claires robes au goût de 1880 qui reviennent en ce moment à



la mode. Et, comme fond, mieux encore que les boiseries du salon, j'imagine à ce tableau la « salle de verdure », si intime et si protégée, où l'on se réunit ici, chaque matin, pour le petit déjeuner.

C'est une salle de lilas et de faux-ébéniers, jeune, parfumée et brillante. Les fleurs en thyrses et en grappes pavoisent le feuillage encore tendre, et les pétales les plus mûrs tombent parfois sur la table, comme des mouches et des papillons de féerie. Sur cette table, une très gentille petite bonne, presque aussi gentille et aussi petite que le célèbre modèle de Liotard, apporte, sur un luisant plateau de laque, les succulentes bonnes choses. Le thé, le chocolat et le café au lait mélangent leurs odeurs. Les confitures luisent à travers le cristal des pots comme de grasses escarboucles; les rôties, grillées à la façon de Saint-Laurent, sont rangées dans des appareils spéciaux, pareilles aux tomes

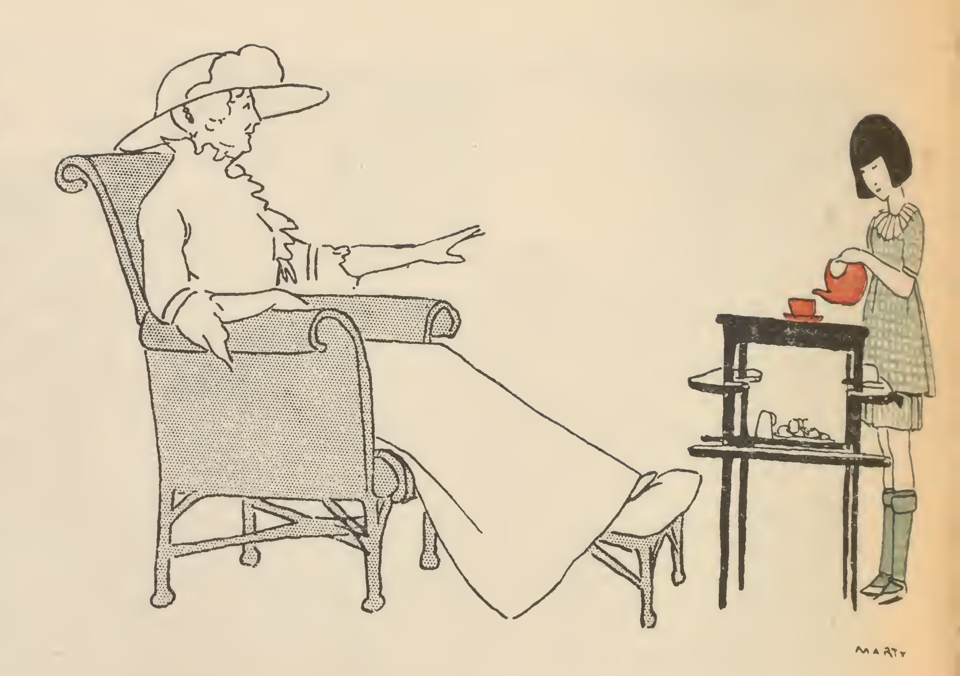


croustillants d'une bibliothèque comestible. Il y a aussi des fruits, et d'onctueuses, larges médailles de beurre frais, pour lesquelles un Pisanello rustique a modelé un moule représentant une vache tranquille et rebondie.

Nos hôtes, qui sont avisés, s'arrangent pour que les journaux de Paris ne soient distribués qu'après ce petit déjeuner du matin. La plupart du temps, on prend son thé, à Paris, en lisant « les dernières nouvelles du monde entier ». C'est une grave erreur. Je me jure bien, désormais, de condamner ma porte aux journaux, tant que je n'aurai pas dégusté ma dernière tartine. Mais où seront les lilas dans la lumière?..

A cinq heures, ce n'est pas dans cette salle de verdure que l'on goûte, parce que le soleil en est maître; mais on s'installe alors sous une longue pergola un peu ruinée, qui donne, non sur la route de la ville, mais sur la route des

champs. C'est une pergola où l'aristoloche, la vigne vierge et la clématite abondent. On a, de là, une belle vue. Des tables rusées, auxquelles sont accrochées mille petites ta-



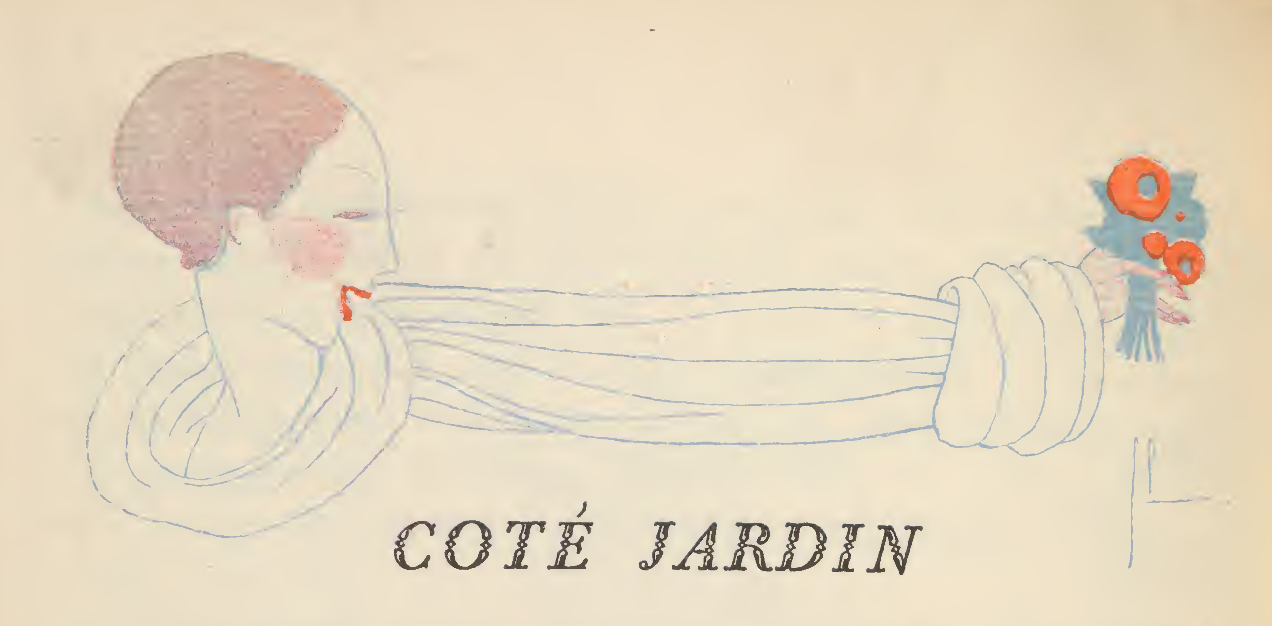
blettes, plates-formes et impériales, sont chargées de nouvelles bonnes choses. Ah! les légères pâtisseries salées que la cuisinière normande compose! Je ne vous les décrirai pas, Lucienne, car cela vous ferait trop de peine de n'en point goûter. Je ne vous parlerai pas non plus d'un certain sorbet au cassis, qui a la couleur des robes que teignirent, pour vêtir des déesses, Giorgione et Bonifazio.

Mais je vous parlerai de la cour intérieure où, dans ce château, quand la nuit est douce, on dîne aux flambeaux. Le sol est couvert de larges dalles sur lesquelles on jette d'épaisses nattes de maïs, fabriquées en Béarn, et qui sont hérissées comme le paysan du Danube. Les murs de cette cour sont « de pur style Louis XIV » et des mascarons joyeux, sculptés au-dessus des portes-fenêtres, rient aux convives. Il y a, sur la très grande table, beaucoup de porcelaines, beaucoup de cristaux, des haies de fleurs, des barricades de fruits et, pour éclairer des plats pour lesquels un lord vendrait son droit d'aînesse, des cohortes de flambeaux portant des bougies sans nombre. On a au-dessus de

soi, quand on lève les yeux, le ciel profond et ses étoiles; et, l'autre soir, notre hôtesse avait eu l'idée d'habiller en Nègre-à-la-Bérain le frère de lait de sa lingère, fort beau garçon et qui faisait loucher plus d'une. On avait placé ce nègre artificiel dans la baie d'une porte ouverte donnant sur le jardin, au fond duquel, pendant les silences, on entendait le chant du rossignol qui encensait la nuit.

Dessins de A.-E. Marty. J.-L. VAUDOYER.





COTÉ JARDIN

J'ai oublié le titre de cette comédie où l'on me conduisit vers ma dixième année, un lundi de Pâques; et je crois bien n'avoir jamais su le nom de l'auteur. Mais je me souviens très bien que les trois actes déroulaient leurs péripéties dans trois salons, peut-être dans le même. Il n'en fallut pas plus pour me désenchanter. Je m'ennuyai, comme à une visite, et pendant des années je montrai autant de répugnance à retourner au théâtre qu'à aller rendre mes devoirs à la tante Bénédicte, de Saint-Mandé. Le souvenir de cette soirée difficile, entretenu et confirmé par des expériences ultérieures, devait exercer une influence décisive sur ma conception de l'art scénique. Une action qu'emprisonnent quatre murs n'a jamais su m'émouvoir.



La vie au logis ne saurait être théâtrale. Chez soi ou chez les autres, on ne vit que des aventures trop simples, des joies trop attendues et des douleurs sans nouveauté. La nature seule prête un cadre propice à l'emphase, à la déclamation. En face de l'océan, sous des arbres, en montagne, les artifices de la conversation, de la passion, de l'amour et du marivaudage, rapetissés à l'extrême, paraissent sincères. C'est que, partout, même dans la douceur, la nature est véhémente et déclamatoire. Chaque paysage a son ténor, dont la voix s'harmonise aux proportions du site : ici un torrent, là-bas un rossignol. Aussi ne sauriez-vous mettre le pied aux champs sans devenir comédien à l'instant, et à votre insu. Les vrais paysans eux-mêmes, dans

les contrées où l'on en rencontre encore, ne sont que d'obscurs acteurs de composition, qui jouent nature.

A ces particularités, la vie estivale emprunte tout son charme. De mai à novembre se joue la vraie comédie humaine, sur un vrai théâtre. Non plus la comédie prudente, hésitante, sournoise et sans relief des salons et des boutiques, où l'attitude et les propos d'un homme l'engagent toujours quelque peu devant les autres; une comédie, au contraire, où chacun y va, comme l'on dit, de son voyage, parce que c'est un voyage sans conséquences.

Certes les conversations d'un dîner au jardin, le soir, aux lumières, ne ressemblent en rien, avec les mêmes convives, à celles d'un dîner d'hiver. Le flirt sous les cerisiers en fleurs, et l'adieu au bas du perron balayé de feuilles mortes ne sont en rien comparables à des événements analogues surpris dans un logis parisien. A la campagne, à la mer, dans tous les décors d'été, l'affection, l'amitié, l'indifférence même s'expriment sans gêne avec des accents dont le naïf et lyrique laisser-aller ferait sourire dans la vie ordinaire, sous le ciel des villes, sous le toit des maisons.

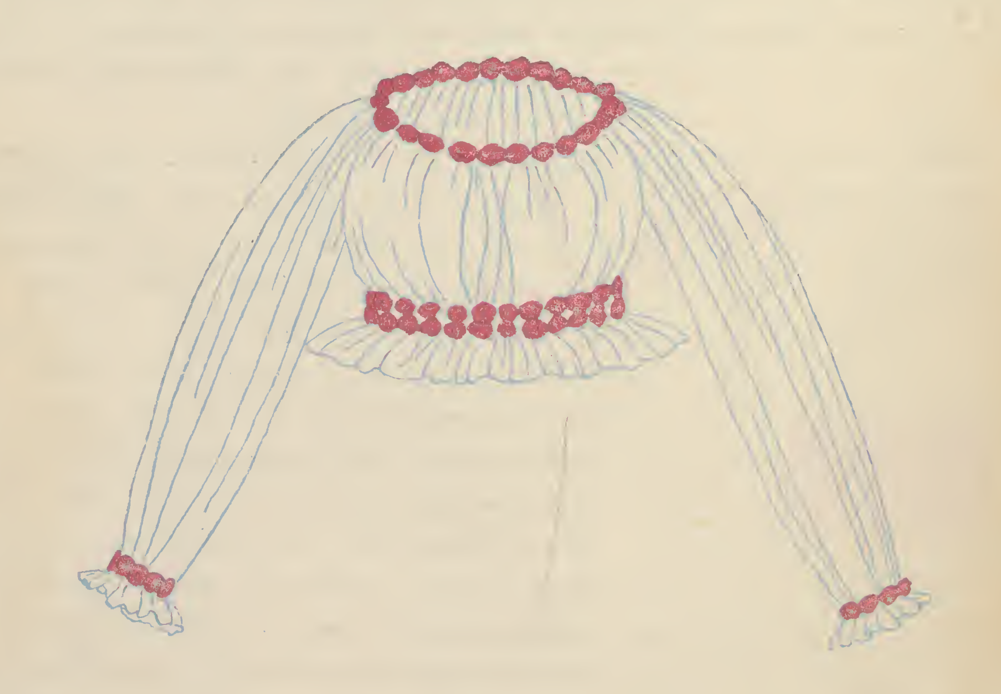
D'ailleurs, la preuve que la nature est essentiellement théâtrale, c'est que nous ne l'abordons guère sans nous costumer. Afin de marquer avec force qu'à partir d'un jour déterminé leurs discours seront sans portée, leurs serments sans valeur et leurs attachements de pure forme, les gens les plus raisonnables, lorsqu'ils ont laissé derrière eux les fumées des villes, revêtent des costumes contraires à toute gravité. Enchemisé de zéphyr ou de cellular, pantalonné de gabardine ou de coutil, le sexe fort cesse d'encourir aux yeux du sexe tout court ce reproche d'uniformité qui, tant de fois,

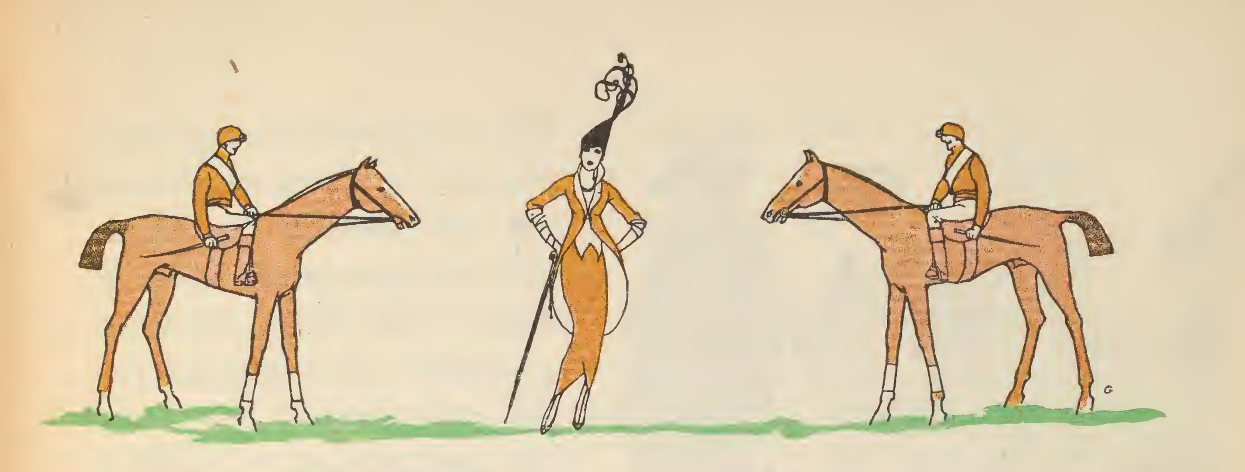


au fond des garçonnières, découragea l'esprit d'aventure. Voilée de crépon, d'organdi, de mousseline, Eve, aux propos du tentateur, prête une oreille oublieuse des scrupules. Il suffit d'un décor bien planté pour que recommence l'histoire du Paradis Terrestre. Et ce n'est qu'un peu plus tard, lorsque les rampes du ciel seront éteintes, lorsque le bleu des frises aura fini par tourner au gris, que les personnages, revenus de leur lyrisme, et confus de se surprendre ainsi vêtus, s'avoueront, en rebouclant leurs valises, qu'ils ont joué la comédie.

Emile SEDEYN.

Dessins de Georges Lepape.





AUX COURSES

LA moins noble conquête que le cheval ait jamais faite est celle de ces fières et peu fougueuses personnes qui partagent avec lui la fatigue de la course et la gloire des journaux. Ainsi dirait M. de Buffon, s'il revenait en coche pour décrire notre faune parisienne; mais il arrêterait au premier point et virgule sa période fameuse. Les starters de la couture ne donnent plus le départ aux mannequins.



Il n'y avait rien de plus déplaisant que ce handicap imposé à des jeunes femmes ou que des jeunes femmes s'imposaient. Dès que l'une d'elles pénétrait aux tribunes, au pesage, un essaim de parasites l'entourait de mille supplices. Vingt petites couturières, l'œil cligné, les lèvres pincées comme pour retenir encore un cent d'épingles, disséquaient la robe, scalpaient le chapeau.



Des dessinatrices se penchaient, avec un sourire, un air de demander l'aumône et traîtreusement esquissaient une fiche d'anthropométrie, plus exactement de gynémétrie. Les cinématographistes et les photographes bousculeurs tiraient leur mitrailleuse à images et bloquaient avec leurs trépieds ces Pythies de la mode qui faisaient pitié.

Nous venions à la récréation du champ de courses pour suivre les lignes parallèles des chevaux disputant sur l'ellipse verte les flammes rouges, jaunes et bleues de leurs jockeys, et nous nous trouvions enfermés dans des petits ronds, condamnés à subir une illustration de la fable de La Fontaine : *Le geai paré des plumes du paon*. Vous récitez ?

Un paon muait : un geai prit son plumage
Puis après se l'accommoda,
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada
Croyant être un beau personnage.

Les geais vont s'envoler, ce bel été. Il n'y aura que de médiocres aviculteurs pour tenter encore l'élevage des mannequins. Une heureuse réaction s'affirme contre l'étalage des fausses

élégances, et contre ce défi aux lois du plein air. Pour jouer à leur gré du soleil et du vert, nos femmes ont repris la liberté que donne un costume simple, la sobriété d'un tailleur, la souplesse d'une robe familière. Elles savent que pour être personnelles, garder leur ligne et leur caractère, elles ne doivent pas faire de tels efforts d'imagination, et moins encore se préparer à des cérémonies. Leur élégance se précise dans leur façon de s'adapter au jour, au soleil, aux arbres. Nous les retrouvons ainsi telles que nous les connaissons. Elles semblent se fondre toutes dans ces grands ensembles harmonieux et discrets qui sont réglés par le génie de notre race, qui sont de la grande discipline de Versailles; mais chacune garde sa vie, sa forme, sa couleur.



Madame, donnez-nous votre beauté quotidienne.

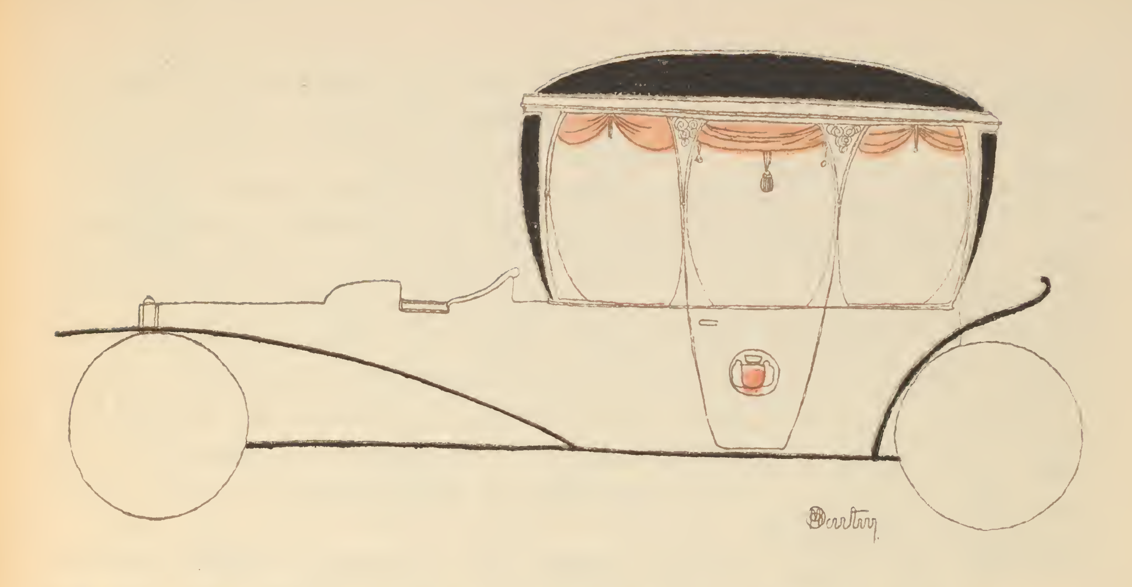
Donc, nos grands couturiers ne lanceront plus les modes aux courses. Départ arrêté. Et ces réunions élégantes retrouveront leur tradition, leur raison d'être : des réunions. Si des parvenus, des intrus se faufilent encore, ils sembleront aussi ridicules, immédiatement dénoncés et isolés, que ces modèles de mauvais goût que Sem vient d'enfermer dans le musée des erreurs de son

nouvel album sur *le vrai et le faux chic*. Dans la campagne entreprise contre l'extravagance des modes, Sem a poussé une charge qui donne la panique à la vieille garde.

Les mannequins n'iront plus au bois, les patrons sont coupés. Assez de théâtres leurs restent et les vernissages sont ouverts. Nous trouverons aux courses des femmes habillées pour elles-mêmes et pour nous. Elles n'auront pas des airs de tragédie et le chœur des essayeuses ne les accompagnera plus. Nous serons entre nous, dans la liberté du plein air, sans affiches-réclames pour arrêter nos joies de regarder. Et alors nous regarderons.

Dessins de Gosé. Régis GIGNOUX.





LE BON TON DES MERLETTES

LE CHAPITRE DES CARROSSES

« E pur si muove »



UAND le dernier coupé de la dernière douairière traîné par les deux dernières rosses du Faubourg Saint-Germain aura fait son dernier pèlerinage devant la grille de la basilique Sainte-Clotilde;

Quand la dernière Daumont de l'Elysée, mal menée, attelée de travers, aura conduit le dernier président de la République au seuil de l'église Notre-Dame pour le suprême couronnement;

Quand les temps seront écoulés, faudra-t-il prononcer l'oraison funèbre des voitures et ne plus voir sur les routes de terre que les torpédos-crapaud, les limousines-vitrines d'horreur, les variétés sordides d'automobiles qui, de l'autobus au camion, sont admirablement utiles et laides?

Ce n'est pas absolument certain, s'il y a un homme de goût, un seul, qui ait par surcroît l'argent nécessaire pour ne pas compter.

Un progrès s'est déjà timidement avancé : les gens pourvus de quelques ressources n'ont plus la même automobile pour aller de Paris dans leurs terres et pour monter l'avenue des Champs-Élysées. L'automobile de ville est née, mais combien timide, petite, étroite, humble, sombre, comiquement

chargée d'un mécanicien et d'un valet de pied en chapeau haut-de-forme et en livrée bonne pour les valets d'un tabellion. On fait la voiture de ville légère, pour économiser... l'essence. Elle devrait être large, profonde, confortable, ouatée, capitonnée, parée de menus objets simples et beaux : glace, nécessaire, brosses, parfums. Même un en-cas de chocolat et de fruits s'y pourrait trouver avec un verre d'eau glacée. Un éclairage intérieur devrait permettre la lecture. Cela ne veut pas dire qu'il faille illuminer l'intérieur de la voiture de ville *a giorno*, comme fait, hélas ! pour les passants ! une fille célèbre qui risque ainsi de montrer ses fissures replâtrées, ses yeux agrandis et sa bouche laquée. La voiture de ville devrait être un petit boudoir roulant intime et sobre. Il s'agit de l'automobile quotidienne, de celle qui mène Madame au thé, à l'adultère, à l'exposition, aux autres menus plaisirs de l'après-midi.

Mais une voiture s'impose qui doit être longuement étudiée, dessinée, parée, même annoncée et triomphalement montrée un beau jour de grand mariage, de royale réception, d'enterrement glorieux.

Le chef de l'État, le financier pourvu de solide finance, le duc authentique et sauvé de l'impécuniosité se doivent, nous doivent l'automobile de gala.

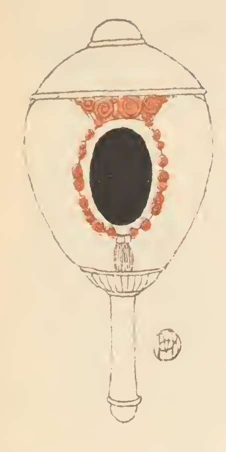


M. de Dreux-Brézé, gentilhomme en tout, gentilhomme pour tout, apprend la mort de son auguste maître Henri V, en exil le comte de Chambord. Sa douleur est suprême, sans limite. Ne croyez pas cependant qu'il se répande en lamentations. Non, il appelle d'abord son piqueur et lui dit simplement : « Le roi est mort; drapez. »

Draper, cela veut dire : mettre toute la livrée en grand deuil, du fouet aux courtines, de la couverture d'écurie aux housses des sièges.

Comment ferait aujourd'hui un Dreux-Brézé pour *draper* une automobile peinte en couleur poussière et garnie de quelque maroquin sauvage ?

L'automobile de gala doit naître et sera vraiment plus facile à faire qu'un carrosse à chevaux. Ce sera un peu plus cher. Mais que nous importe ? M. de Chateaubriand eut le bon goût de se ruiner en harnais, en carrosses et en livrées pendant son ambassade près du Pape. Les moteurs pour gros poids sont indiqués, car le carrosse doit être lent et silencieux. La caisse doit emprunter ses formes aux belles époques, au dix-sep-

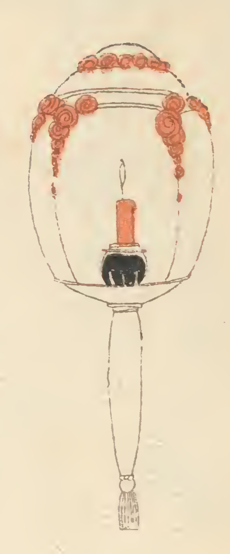


tième siècle et au premier Empire. Il faut éviter le Louis XV et le *rococo* qui ont je ne sais quoi de contourné et de lourd dans l'étriqué.

De l'or ! il en faut, mais sobrement. Si le carrosse est pour un gentilhomme, il doit être aux couleurs.

Qui sait aujourd'hui ce que furent les couleurs, obligatoires jadis pour les voitures et pour les livrées ? Les règles très strictes des couleurs tiendraient à peine en un volume. Mais deux exemples suffisent : une famille connue, celle des Bourbons, porte *d'azur à trois fleurs de lys d'or*. La caisse des carrosses doit être bleue; le train et les filets doivent se montrer jaunes ou dorés. Pour prendre des armes moins chargées d'histoire, choisissons celles-ci : *de gueules à une tour de sable sur une terrasse de sinople*. Le carrosse sera peint en rouge-grenat pour la caisse, avec le train noir et les filets verts.

Naturellement les armes complètes avec couronne, supports, devise, cri, manteau de pairie, bâton de maréchal, collier des Ordres et autres choses s'il y a lieu, seront peintes sur les portières. La mesure est exactement indiquée : l'écusson et ses accessoires doivent occuper le cinquième du panneau. Les armes doivent être *« aux couleurs »*. Mais une légère patine, un vernis savant, même craquelé évite trop d'éclat. Le duc de Bouillon avait fait peindre, sur son carrosse bleu, l'écusson en camaïeu avec indication des couleurs par les traits conventionnels. Le roi lui donna l'ordre de ne jamais venir à Versailles en tel équipage. Puisque nous parlons armoiries, signalons le ridicule des gens qui font placer sur une automobile de voyage, non peinte aux couleurs héraldiques, leur écusson avec celui de *« leur dame »*, aux couleurs. Cet étalage est de mauvais goût. Sous l'ancien régime, les berlines de voyage portaient un monogramme dont les lettres joliment enchevêtrées formaient un gracieux dessin, illisible pour le vulgaire. Une discrète couronne en grisaille surmontait le chiffre.



Le devant du grand carrosse automobile devra être drapé, selon les règles héraldiques, avec galons armoriés et crépines où se mêleront les couleurs de l'écu. L'intérieur de la voiture sera tendu de soie mate et très forte, à la couleur du fond. Les galons seront faits de soie tissée aux armes répétées. Le mécanicien sera seul au siège de devant, avec une livrée de drap à la couleur, en

culotte, bas de soie et souliers à boucles. Il portera la perruque poudrée et le chapeau en bataille beaucoup plus solide contre le vent que le ridicule haut-de-forme. Les deux laquais, à l'arrière, auront la même livrée, mais le tricorne au lieu du « bataille ».

Il conviendra de prier messieurs les fabricants de ne pas mettre leur marque ou leur nom à l'avant du carrosse, ce qu'on ne devrait pas tolérer, même pour les automobiles de route, qui ressemblent à ces landaus que les Brésiliens du dix-neuvième siècle achetaient à Paris et promenaient à Rio après avoir collé à l'avant et à l'arrière un écriteau avec cette inscription : « *Voiture de Binder à Paris* ».

Le carrosse automobile devra être monté sur des pneumatiques géants, de couleur blanche immaculée.

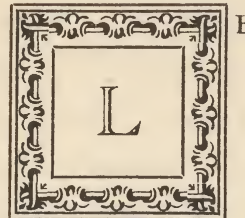
Et ce sera beau, à moins que ce ne soit ridicule.

Dessins de Ch. Martin. Jean de BONNEFON.





VOYAGE EN CHINE



ES suggestions de la mode nous viennent aujourd'hui de toutes parts. Et je trouve cela à la fois délicieux et inquiétant. Inquiétant, parce que, à jouer ainsi notre va-tout, à gaspiller tant de trésors, nous finirons par nous trouver démunis, et forcés — affreuse perspective — de recommencer le cycle. Délicieux, parce que ce gaspillage même a quelque chose d'élégant et de désinvolte qui n'a pas été donné à tous les siècles. Nous nous sentons les maîtres de l'espace et du temps. Ce n'est plus une tradition que nous suivons, c'est mille : quelques semaines chacune, puis nous passons à une autre. L'armoire d'une élégante d'aujourd'hui n'a rien de commun avec le respectable bahut des aïeules. Je l'imagine plutôt comme un coffre magique, sans cesse réassorti par de subtils gnomes voyageurs, et d'où elle tire, souriante et éternellement rajeunie, un lot inépuisable de tuniques persanes et de turbans hindous, de pantalons à la turque et de sandales athéniennes, de robes alexandrines, de châles afghans, de





boléros albanais, de chapeaux enfin, qui, eux, viennent de la lune, tant ils sont irréels, absurdes et ensorcelants.

Attention ! regardez bien sur la carte. Tout a été vu, tout a servi. Les derniers *blancs* ont été conquis par l'exploration de la mode. Qu'allons-nous faire maintenant ? où aller ?...

Eh bien ! il reste la Chine, Dieu merci !... C'est le dernier pays que les gnomes fournisseurs de l'armoire magique n'aient point encore visité, et son nom résonne avec douceur et mystère. La Chine, patrie des dragons, des chimères, de la sagesse et des petits pieds, qui connaîtra enfin, grâce à notre engouement, un dernier sursaut de vie, une suprême résurrection de beauté avant son agonie définitive.



Car je parle, bien entendu, de la vraie Chine, celle qui est morte le jour symbolique où elle crut se délivrer en condamnant la tresse et le pied brisé, mais pour adopter, hélas ! l'esclavage autrement affreux du chapeau melon et de la chaussure américaine. Je parle de la Chine des porcelaines et des pagodes, des sourires

et de la soie, celle de Confucius et de Voltaire. L'autre, la nouvelle, celle dont les Célestes d'aujourd'hui se contentent, nous la leur laisserons puisqu'ils l'ont voulue et nous prendrons ce qu'ils dédaignent : ces blouses courtes ou longues, aux échancrures ingénieuses, superposées de si jolie façon et parfois écussonnées comme l'étole d'un héraut d'armes, ces tuniques d'un si gracieux mouvement (et dont l'emploi servirait d'heureuse transition avec nos modes actuelles), ces robes si sobres de lignes mais qu'un semis de fleurs broche d'un souple et vivant jardin, ces manches dont la superbe ampleur permet au bras des gestes d'une noblesse et d'une grâce uniques, ces colliers, ces adorables chapeaux qui rappellent tout ensemble la coiffure des bergers siciliens et le toit des pagodes, ces larges pantalons d'un effet si simple et si neuf, et surtout cet assemblage de couleurs aussi riches et aussi hardies que celles empruntées à la palette persane, mais peut-être plus doucement harmonisées, plus subtiles, plus justes de ton, plus proches enfin de notre goût.



Voilà pour la ligne générale. Car je ne parle pas de mille trouvailles de détail que le génie de nos petits gnomes tirera d'analogies autres que celles du costume. La lanterne de papier plissé, lumineuse et semée de

monstres, ne pourrait-elle pas devenir, par exemple, un amusant motif de manteau du soir ? Un monde de fantaisie nous est ouvert.

Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la Chine s'impose. D'abord, parce que la Perse de M. Bakst et l'Egypte hellénique de M. Poiret commencent à s'épuiser et que nos belles ne sauront bientôt plus que se mettre; ensuite, parce que c'est quasi une tradition française : nous aimons trop notre cher dix-huitième siècle pour ne pas l'imiter encore cette fois dans son amour des chinoiseries. Avec les progrès, du reste, qu'ont accomplis en érudition nos collectionneurs, la mine est tellement plus riche. Les ajustements chinois, traités par notre goût, seraient tour à tour somptueux et pratiques, propres à l'éblouissement des fêtes comme à la familiarité de la vie champêtre. Enfin, nos Parisiennes n'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour faire des Chinoises accomplies : le pied minuscule, naturellement et sans torture, la grâce frêle, la tête petite... et l'esprit compliqué? Alors...



Francis DE MIOMANDRE.

Dessins de Zamora.



ÉPHÉMÉRIDES

Mai. — S'il y a des années où l'on n'est pas en train, il y a des jours que la vie est belle. D'abord les dames sont charmantes en ce mois de mai ; elles portent toutes des petits chapeaux blancs qui sont ravissants, et des robes qui les font ressembler à des papillons. Ensuite, les Ballets russes sont revenus. — Le moindre de leurs agréments, c'est qu'on s'y retrouve, comme aux bains de mer. — Nous avons revu, dans la corbeille, à l'Opéra, cette dame étincelante, qui a les pieds nus et des cheveux roses ; — et le poète que l'on surnomma Joachim du Ballet, à cause qu'il rend des points à ceux de la Pléiade ; — M. Nijinski, dans une loge, cette fois, et M. Jean Cocteau dans l'autre ; Mlle Karsavina sur la scène, et autour d'elle, mille athlètes bondissants et des ballerines à foison ; — Sert, qui nous vint d'Espagne ; Richard Strauss, de Berlin ; Léon Bakst, de Moscou, et ce Miassine (Léonide), de Circassie, l'heureux homme. — Dans la *Légende de Joseph,* où Mlle Kousnetzoff le lutine, la petite folle, qui donc prétendait qu'il avait, en s'agenouillant, l'air de réciter la *Prière d'un vierge?* Un mauvais plaisant, à coup sûr. — Mme Puthiphar, à côté de lui, sur des socques verts, montrait, sous une robe de brocart à la vénitienne, des jambes grasses et nues d'un effet plaisant : une patricienne du Titien ou de Caliari, qui s'en irait à la pêche aux moules. — Mais cela fait penser à un charmant tableau de Bilivert, où l'on voit la pharaonne, ivre de chair et dévêtue, sortir impétueuse de son lit et tirer par le pan du manteau, d'un air plein de concupiscence, ce Joseph ridicule qui, s'il parlait latin : *Noli me tangere,* dirait-il.

* * *

Nous avons une Académie des gourmets. Quarante raffinés, et point dyspeptiques, se sont réunis l'autre jour, dans les bosquets de Trianon, pour

fêter la cuisine française. L'idée était d'un mystérieux chevalier Fata, lequel au demeurant n'a point assisté à ce déjeuner, vu qu'il était empêché par la goutte. — Cela est d'un bon augure ; mais s'ils suivent tous son exemple, comment ces messieurs feront-ils pour le dictionnaire ? J'entends bien qu'ils en feront un ; le titre est trouvé : ce sera la *Gazette du Bon Glouton.* On y lira la recette de cette salade de crevettes roses, dont M. M.rc.l B..l.ng.r pensa mourir — et de ces barques de laitance qui firent si plaisir à M. J.s.ph G. lt..r., des " Deux plats ". Comme on faisait reproche à celui-ci de faire des traits à sa Ligue : " Bah ! dit-il, je suis pour les deux plats... chez soi — mais pas chez les autres ". Neuf maîtres-queux à la hauteur avaient donné leurs soins à ces agapes. Des vins appropriés escortaient leurs mets délicats dans des flacons de bonne date. M. de P.l.gn.c avait fait porter quelques magnums (on dit des *magna :* mais magnums, c'est mieux), des magnums, dis-je, fort émouvants, de 1904. Une fine impériale de l'an où nous prîmes Saragosse paracheva ce fin dîner des plus raffinés de nos fines-gueules qui, le lendemain, l'avaient toute en bois.

*
* *

Autre festin non moins bon ton. Le mystère y sied. Imaginez le plus joli jardin de Paris, où une biche de bronze surveille les allées et venues des unes et des autres. — La table mise sous des arbres — avec des braseros pour les décolletées ; le couvert rustique, le dîner servi — délicat — pendant quoi des détonations : on se serait cru au *Figaro.* Ce n'était qu'un feu d'artifice, pâle écho de ceux des conversations. Il y avait là tel chroniqueur des fourberies chantilloises ; et tel historien du blason, ami des papes ; tels costumiers des grâces (et des maigres, comme le veut la mode : des maigres *plus ultra,* si j'ose à peine dire) ; tels imagiers de la Révolution et autres brissautins ; et celui-là qu'on nomme, à cause de son nez, fort long, et de ses vers bucoliques : Cyrano de Bergeries ; vingt autres encore, et des dames ravissantes. — Puis, sous des arbres, éclairées par un globe électrique en forme de lune, deux demoiselles qui dansaient dans l'herbe avec des jambes isadorables. Ça fait qu'on s'a encore couché comme les poules, à des heures indues de " bonne heureté " comme dit Lucienne.

*
* *

Et puis (1)... Mais en voilà suffisamment pour ce mois de mai.

EMILE HENRIOT.

(1) N. D. L. R. Ici prenait place un excellent calembour ; mais il a été supprimé, ni le gérant responsable, ni M. Emile Henriot ne se souciant, ce printemps, d'aller en prison.



LA MODE ET LE BON TON



VOUS criez tous au scandale et vous nous trouvez laides...? M. Albert Hermant nous accuse d'aliénation mentale...

QUELLE erreur ! Comme vous savez mal regarder ! La laideur a pris une telle place depuis quelques années, dans notre société décadente et viciée, que l'objet de votre admiration vous étonne quelque peu aujourd'hui, où vous vous réveillez d'un engourdissement prolongé et où vous demandez enfin de la vraie, de la pure beauté. Cette Beauté existe, elle est là, marchant dans ce lumineux chemin ensoleillé, vêtue de linon clair et coiffée d'un panier fleuri ; elle est là encore, sur une terrasse de Casino, le soir, enveloppée d'un manteau scintillant ; elle est là, ici et ailleurs, elle est partout, si vous savez détailler et voir, car la véritable coquette intelligente n'a jamais perdu son goût, le goût étant une chose inhérente à l'esprit et non pas un fait acquis, dû à l'étude ou à l'observation.

CETTE saison a vu des ailes s'appliquer aux épaules des femmes, et des plis onduleux faire vivre les tissus morts ; elle a vu également les parterres multicolores fleurir les robes et les chapeaux. Le tulle et le linon, comme les ailes des tourterelles, battent et frissonnent au cou de toutes les femmes, et la chaussure aiguë et fine comme la patte du pigeon, semble ne poser au sol que pour mieux s'élever ensuite vers des contrées fabuleuses. N'est-ce point assez que tout cela ?



LA dentelle revit pour l'été, mêlée au linon blanc ou de couleur ; nos robes restent courtes, ce qui est un enchantement, et les voiles de nos grand'-mères, faits de mousseline de soie de couleurs, flotteront sur nos *cabriolets*



comme si Devéria devait les immortaliser.

ON parle beaucoup de petits gants courts célébrés à cette époque. Mais moi, je ne vois encore que gants longs, des longs, même avec les manches longues des blouses.

NOS ombrelles froufroutantes auront des airs de dames en visites, dames à la rose volumineuse, piquée dans le gonflement des volants, tout cela gai, harmonieux et seyant.

LA plupart de ces volante seront faits de rubans plus ou moins hauts, de même ton parfois, parfois aussi de deux coloris opposés et tranchant avec l'ensemble de la robe, mais rappelant le chapeau presque toujours échafaudé de rubans. On n'a jamais vu autant de rubans que depuis quelques mois ; que ce soit en manteau, en robe ou en coiffure, tout est au ruban, rien n'est qu'au ruban.

ET vous dîtes que nous vivons à une époque de laideurs et d'excentricités ! Regardez mieux et vous verrez. Vous verrez une robe de taffetas blanc dont la veste de velours « brun » s'ourle de zibeline; puis une robe Louis XV, en taffetas à fleurs avec mantelet pomponné et orné de ruches tout comme si nous voyions Mme Adélaïde descendre de sa « chaise » devant la boutique de *Mme Lévêque, la marchande de soie.*

PARTOUT en somme, vous verrez de jolies choses, mais il est juste de dire qu'elles ne courent pas les rues, où vous ne pouvez croiser que les élucubrations folles de certains magasins à bon marché, qui dénaturent les modèles, interprétés à leur tour par les femmes qu'Abel Hermant taxe d'aliénation mentale.

VOILA le grand écueil de notre époque : La mode pour tous, à trop bon compte! Si les femmes mettaient davantage à leur costume, elles le porteraient plus longtemps, et le portant plus longtemps, celui-ci sans doute serait moins à effet. Nous y gagnerions tous !

EN tous cas, la vraie, la réelle femme chic proteste ; aux Courses par exemple, où elle ne se montre qu'en correct trotteur venant de chez le tailleur anglais. Nette, simple, mais l'ensemble rehaussé de perles merveilleuses, n'est-elle pas le modèle absolu de ce qu'on peut rêver de mieux dans n'importe quel milieu, si raffiné, si suprasensible qu'il soit à l'effet extérieur? Croyez-moi, c'est encore dans la simplicité que se reconnaît la femme faite pour le grand luxe... ! Mais c'est si difficile d'être simple.

NADA.





LA FEMME ET LE CHIEN

JUSQU'A quinze ans elle joue à la poupée. Passion innocente. Elle commence à épeler son rôle de mère... Mais à partir de vingt ans, ce n'est plus une poupée qu'il lui faut, c'est un chien. Elle commence à épeler le vocabulaire de l'amour. Que de mauvaises habitudes de langage elle va prendre! Et d'abord le ton du commandement — un petit ton impérieux et câlin tout ensemble — un peu au-dessus du médium.



— Tiens-toi tranquille, je t'en prie!... Assieds-toi là, en face de moi... Regarde-moi... Qui est-ce qui est le petit chéri à sa maîtresse? Hein? Quoi?... Oui... Oh!... naturellement ce que je te dis t'est bien égal... Tu as vu le thé qui fume?... Tu veux du lait, mon chou?... Un morceau de sucre?...

Evidemment, c'est au chien qu'elle parle, mais il est terrible de penser qu'elle nous parle à peu près de la sorte, à nous.

— Oui... oui... qu'est-ce que tu as fait encore ?... Une bêtise, je parie... quand tu te glisses ainsi près de moi ! Viens ici sur mes genoux... Ah ! tu as honte... Ah ! petite canaille. Veux-tu venir ici ! Ah ! il faut que je me mette à genoux, que je te parle à l'oreille, peut-être? oui, tu aimes ça... qu'on joue tous les deux à quatre pattes... Eh bien quoi ?... tu ne bouges pas... Ah ! mon Dieu ! Tu n'es pas malade, au moins ?...

Mais tout cela c'est la lune de miel. Il y a aussi les sautes de vent de la lune rousse.

— Pan ! une tape ! ça t'apprendra !... Ne m'embête pas !.. Laisse-moi prendre mon café tranquille... Oui, si tu veux ! Reste derrière ma chaise ! Mais ne te montre pas surtout, gros idiot... Ah ! Monsieur boude ! C'est bien dommage !... J'ai bien autre chose à penser qu'à toi !...



Je n'ai jamais pu entendre une femme dire ces choses à son chien sans penser à la façon dont elle peut se comporter, dans la monotonie de la vie quotidienne, avec l'homme qui l'aime.

Mais le chien est infiniment plus patient que l'homme.



— Couche-toi là... à mes pieds! ne bouge pas! Fais comme moi! attends!... Ah! je sais bien, ce n'est pas drôle!... Tu ne vois rien, toi qui as de bons yeux? Mon Dieu! Mon Dieu! que c'est ennuyeux d'attendre!

Il y a aussi le petit dialogue sur le canapé.

— Comme tu es gentil!... au lieu de venir sur mes genoux... Hein? quoi?... Oh! oh!... je vois ce que tu as! Tu dresses l'oreille? Tu es intrigué, petit curieux! Avoue que tu es intrigué... Et tout cela parce que tu entends dans l'antichambre la bonne parler avec quelqu'un dont tu ne connais pas la voix... Faut-il être bête!... Tu ne vois donc pas que c'est ma robe qu'on apporte de chez le couturier.

Mais toutes ces conversations se terminent entre *Elle* et *Lui* de la manière la moins imprévue. Elle lui prend la tête dans ses mains, le dévisage d'abord, le sourcil froncé, l'air bourru; puis avançant la bouche dans un baiser sonore.

— Hou!... sale bête! tiens! je t'adore!...

. . . .

Et c'est tout à fait cela!

*
* *

La femme adore le chien. Pourquoi? Parce que les qualités du chien contrastent avec les dé-



fauts de la femme. Vous connaissez les qualités du chien.

Le chien est discret.

Le chien a bon caractère.

Le chien ne ment jamais.

Le chien est obéissant.

Le chien est désintéressé.

Le chien ne coûte pas cher à habiller.

Le chien est fidèle.

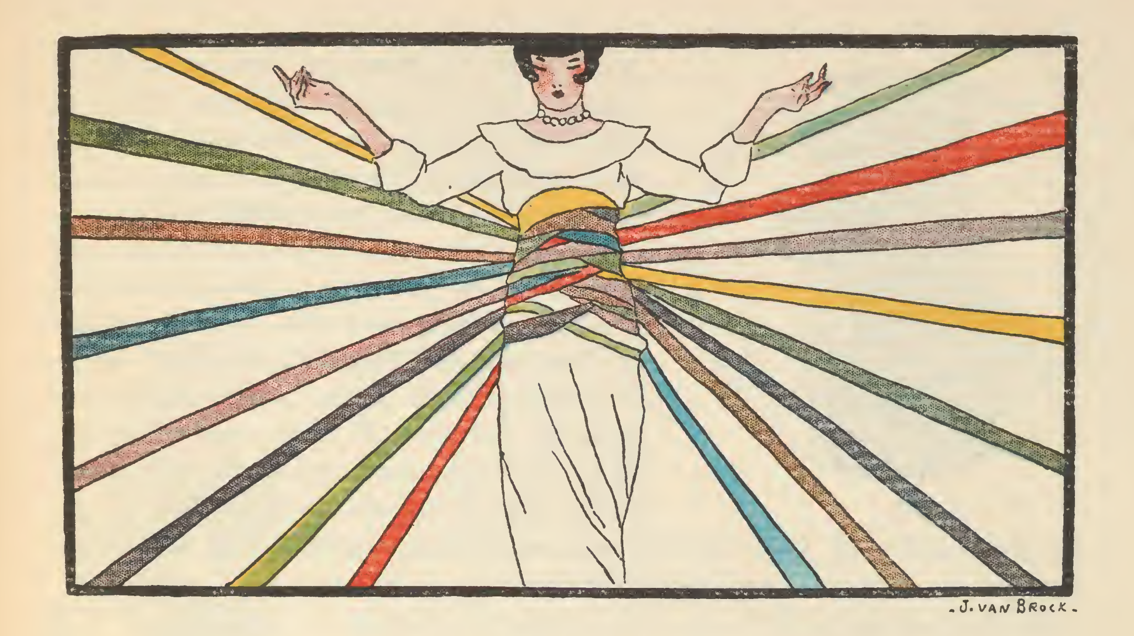
... Et vous connaissez les défauts de la femme.

En vérité, la femme et le chien sont faits pour s'entendre. Pauvre chien !

Charles MÉRÉ.

Dessins d'Élisabeth Branly.





CEINTURES EN RUBAN



Dès qu'il fait beau temps, les femmes vont au Bois l'après-midi. Elles mettent des bas de nuances claires, pas de jupon, et, par là-dessus, une robe en organdi qui est de la mousseline de communiante. Car le printemps donne le goût de la pureté. Ensuite de quoi elles se dépêchent de partir, avec une grande heure de retard, pour retrouver le monsieur qui les attend sous les ombrages. Elles sont gaies et gentilles, l'air leur fait du bien au teint; elles sont heureuses de se sortir du rez-de-chaussée de garçons. On peut leur prendre la taille comme à des midinettes de luxe, et elles vous laissent leur chanter et elles chantonnent elles-mêmes des petites choses sentimentales, malgré que ce n'est pas à la mode du tout.



Au fond, elles sont surtout contentes de leurs belles robes neuves qui ne font



pas un pli, ou bien qui en font mille, si c'est du plissé. Quand elles ont fini de s'habiller avec toutes sortes de blancheurs dont les noms seuls évoquent la belle saison, elles mettent encore une petite tunique de dentelle bordée d'un rien de fourrure, et nouent le tout ensemble au moyen d'un gros nœud de ruban dont elles laissent pendre les bouts. Ainsi l'on voit les blancs œufs de Pâques parés d'une faveur suave. Le moindre agrément de cette mode des ceintures n'est pas, à nos yeux, de nous ramener la taille que nous avions perdue de vue, ces derniers temps. Cela va être une occupation aimable pour les jeunes femmes en vacances que de rechercher leur taille partout où elle peut être. Par les après-midi lourds, à la campagne, dans le salon aux volets clos où le soleil filtre quand même par un petit trou, les femmes essayeront des ceintures en ruban sur les quelque quatre-vingts centimètres de leur corps charmant où cela peut se faire. Il est exquis de se ceindre à hauteur des jarrets. C'est puéril et délicieux. Cela demande les boucles blondes, les joues pleines, je ne sais quelle expression confiante dans les yeux bleus, et des fossettes adorables de chaque côté des genoux. Je ne doute pas que quelques jeunes mariées ne puissent offrir cela comme surprise à leurs maris. Mais, d'une façon générale, cette tenue n'est permise qu'un temps, et jugée mauvais genre passé le bel âge de douze ans et demi. Alors, ceignez-vous, Madame, à la taille, afin de séparer l'amphore de vos hanches de la coupe fleurie de votre buste. Puis montez encore la ceinture en ruban, placez-la sous les seins et les bras; c'est Empire, c'est Grec... c'est d'un classicisme qui fait bien dans les nobles paysages où vous courez, et où je regrette que le vieux Corot qui changeait en nymphes les mor-



telles ne puisse plus vous surprendre.



Ayez, Madame, plusieurs ceintures pour la même robe, et de nombreuses robes qui vous permettront d'innombrables ceintures. Soyez une heure Musulmane comme Myriam Harry; puis devenez Japonaise et promenez-vous avec des pagodes brodées sur le ventre. Voilà qui est charmant et d'un exotisme plaisamment estival. Cela n'engage à rien et l'on ne vous obligera pas pour cela à partager votre mari avec quatre-vingt-dix-neuf autres femmes, et l'on ne vous forcera pas non plus à coucher dans une lanterne en papier. Ce qui est important, c'est de varier à l'infini votre aspect quotidien par l'emploi ingénieux de vos ceintures en ruban. Cette jaquette de toile blanche, avec un grand col Robespierre, que vous portez serrée par un large ruban dont les deux pans terminés par des glands d'or retombent ensemble le long de votre côté gauche, vous fait ressembler à un conventionnel délégué aux armées, à la différence des pistolets qui ne se portent plus dans la ceinture, mais dans le manchon; et l'on jurerait d'une mousmé quand vous aménagez dans votre dos ces deux belles coques de ruban qu'il ne faut pas s'asseoir de peur de les abîmer...

Un dernier conseil, un dernier... Pendant les étés, couvrez-vous, Madame, légèrement, mais, de grâce, pas de ridicule... La ceinture, sur la robe de toile, de mousseline, de linon, de petit cachemire, sur la robe de l'Été, enfin, la robe blanche ou très claire, celle de Sylvie, d'Elsa, d'Hellé ou d'Ophélie, doit être en ruban, et non pas en taffetas, non pas en soie coupée à même la pièce... Quelle horreur !

Marcel ASTRUC.

Dessins de J. Van Brock.

LA ROBE AU THÉATRE

UNE COIFFURE dans "TRÈS MOUTARDE"

COIFFURE dans "TRÈS MOUTARDE"

MME SIMONE dans "PÉTARD"

MME SARAH BERNARDT dans "TOUT A COUP"

MLLE IRÈNE BORDONI dans "LA TONTINE"

MLLE MARGUERITE DEVAL dans "TRÈS MOUTARDE"

MLLE CÉCILE SOREL dans "L'ENVOLÉE"

MLLE LOUISE DERMOZ dans "LA FORCE DE MENTIR"

MME MARTHE BRANDÈS dans "LE TALION"

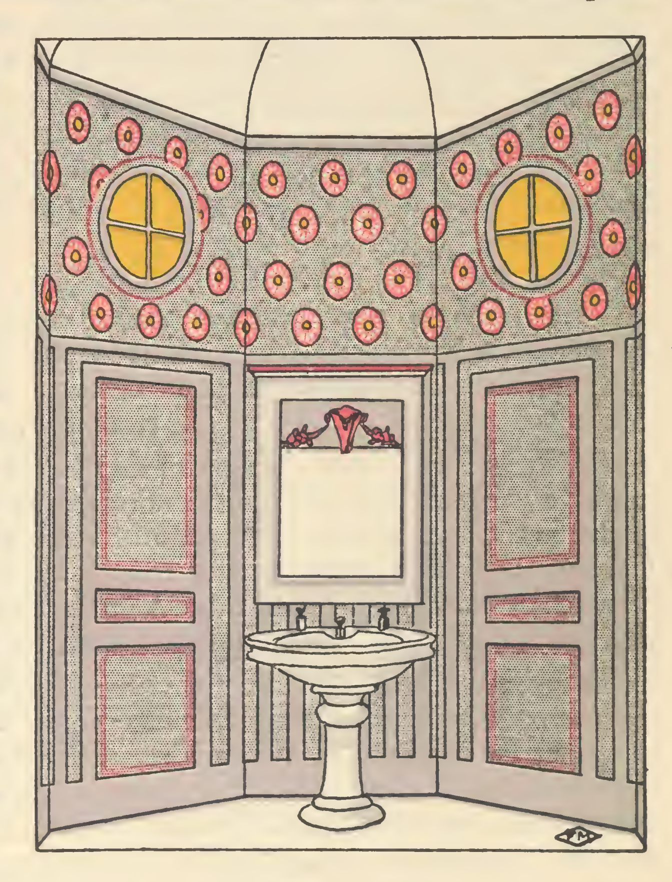
Coiffure dans "TRÈS MOUTARDE"

DU CHOIX D'UN PAPIER PEINT

PARFOIS la pioche des démolisseurs fait tomber la façade d'une vieille masure. Des papiers peints, en taches inégales, survivent un instant à la destruction des pièces ; on voit encore zigzaguer la tenture de l'escalier; ici quelque chambre à coucher, là le salon. L'atmosphère d'années lointaines revit une dernière fois.

Si nous voulons nous souvenir de telle époque de notre existence, lié aux moindres actions, nous revoyons le papier peint sur lequel rôdèrent nos yeux ; notre pensée reste mêlée aux fleurs qui clairsemaient les murs et comme colorée par elles. Pierre Nozière, dans le *Livre de mon ami,* évoque le temps où sa mère lui fit don d'une rose de la tenture. Lorsqu'on nous conte les adolescences de Clara d'Ellébeuse ou d'Almaïde d'Etremont, aussitôt apparaît le papier à feuillages et à grands oiseaux romantiques qui tapissait leur alcôve.

Souvenez-vous des papiers un peu tristes qui couvraient nos chambres d'enfant, ils étaient ternes ; un vert boueux y dominait, des roses aigres, des bruns sales que salissaient encore nos doigts d'écoliers. Comparés aux papiers d'aujourd'hui, comme ils sont mornes ! C'était en un temps où l'on craignait les bienfaits de la lumière ; les vitraux de la salle à manger laissaient à peine filtrer le jour ; les lambris étaient couleur chocolat. Depuis quelques années le despotisme des pro-



Salle de bains

priétaires inflige d'autres supplices. La plupart des appartements modernes rappellent uniformément un XVIIIe siècle de cocotte. Les murs sont d'un gris aveuglant ; des trumeaux lamentables dominent nos glaces ; c'est une profusion de nœuds Louis XVI, de perles, de frises, de rosaces, toute une pâtisserie d'un beurre douteux. Des panneaux pleins, entourés de moulures, interdisent à notre fantaisie de choisir le ton ou le dessin appropriés à chaque pièce et aux objets qu'elle est appelée à contenir.

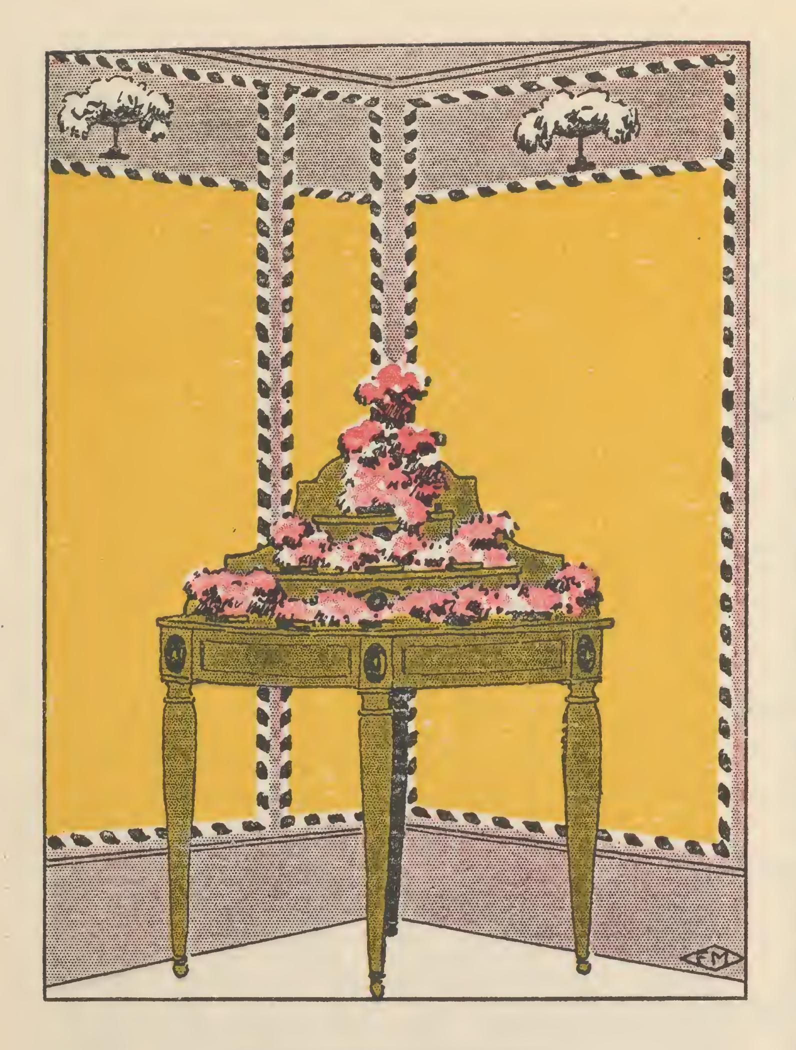
Cependant, l'amour de la couleur réagit heureusement contre ces blancheurs anonymes ; la prédilection s'affirme aujourd'hui pour les ors somptueux, les violets brûlants, les bleus foncés, les orangés et les riches accords empruntés à l'Orient. Trop longtemps, l'impuissance, l'hésitation ou la modestie des fabricants conseillèrent les lais unis, aux tons pâles ou stylisés avec méthode; enfin nos décorateurs osent jeter, avec une apparente irrégularité, sur nos murs ces fleurs indisciplinées, presque irréelles, dont les pétales resplendissent d'un éclat étrange. Aux calmes rayures succèdent des stries compliquées, de sorte que, s'harmonisant avec les étoffes des sièges, la richesse des tapis, la hardiesse des robes et le fard des visages, et le flamboiement des perruques, mille motifs dansent allègrement, comme s'ils voulaient participer d'un siècle où la volupté, l'amour de la vitesse, et le besoin d'étonner mènent le monde.

*
* *

Les occulistes prétendent que chaque couleur éveille un sentiment, est propre à favoriser une passion. Élire un papier est un acte grave dont il ne faut point s'acquitter à la légère ; telle fleur nous narguera durant des années; telle colère vient d'un papier rouge, telle infortune d'un papier serin, s'il est vrai qu'ici-bas tout est symbole. Comment certains acceptent-ils de vivre emprisonnés par des murailles dont ils n'ont pas eux-mêmes désigné la parure ? Le papier peint, c'est la robe de la maison ; et de même qu'il est une robe pour le matin, pour l'après-midi et pour le soir, de même il convient que chaque pièce soit vêtue différemment. Sans doute ce serait folie, lorsqu'il s'agit de préférences, d'édicter des théories. Celui-là a raison qui prétend, avec Whistler, que le papier doit rester neutre afin de permettre à tous les tons de jouer sans concurrence. Et tel autre a raison aussi, lorsqu'il veut que le papier compte, multiplie la lumière et la vie, par l'enchevêtrement des couleurs et des lignes, comme nous le voyons dans les intérieurs adorables d'un Vuillard ou d'un Bonnard. Mais ce qu'il importe de respecter, ce sont certaines exigences commandées par la destination de chaque pièce. Tandis que la salle à manger s'accommode de telle tenture richement décorée et



CABINET DE TRAVAIL DE M. ABEL HERMANT



Coin de salle à manger d'été

même comme chargée des promesses du jardin ou des trésors de la mer, tandis que le papier du salon peut bavarder somptueusement, — c'est là que les esprits s'aiguisent, et que les récits s'entremêlent ; — le cabinet de travail, au contraire, réclame les harmonies calmes, les nuances unies qui ne distraient pas la pensée. Si la chambre d'amour permet les accords violents et les chaudes tonalités qui font valoir les jeux des corps, il ne faut point trop oublier qu'elle est aussi le lieu du silence et du sommeil.

Ainsi chaque pièce doit avoir son atmosphère, son harmonie, son climat ; prête à nous accueillir, il convient qu'elle favorise certains états d'âme et certains gestes. Ces différenciations, le papier peint, entre tous sait les apporter, lui qui colore la lumière et, sans que nous en ayons conscience, nous baigne de ses reflets. Faisons donc preuve de courage ; et qu'importent les erreurs ! La paresse, ennemie de l'art, veut qu'une fois pour toutes, en changeant de demeure, nous choisissions les papiers peints. Pauvres chambres condamnées depuis des années à la même robe ! Ne devrions-nous pas varier plus souvent cette parure et renouveler le visage de notre maison ? L'ingéniosité des fabricants et la fantaisie des artistes se disputent nos préférences. Donnons-nous cette volupté. Notre maison, comme nous, de temps en temps est heureuse de changer d'âme.

Claude ROGER-MARX.

Dessins de F. de Marliave.

Documents communiqués par MM. P.-A. Dumas.



AU HASARD...

PLUS lentement ! L'haleine nous manque ; nos impressions se chassent comme des papillons. Notre cerveau tourne en spirale. Le vertige nous prend.

Entre la jaquette de Gavarni et le costume du temps de Werther et de son romantisme, on nous montre « *la robe de demain* ». Pareille tendance pour les appartements. C'est ainsi que les amis d'une femme d'un goût extrême prétendent ne pouvoir, à six mois d'intervalle, reconnaître la maison, tant tout y subit un perpétuel changement.

Et cependant les plus raffinées commencent à comprendre que cela ne peut durer... Nous n'avons plus le temps de lire, de penser, d'aimer, de vivre enfin... Et, en même temps que le passionnant roman de Gide : *Les Caves du Vatican* qui semble être fait, lui aussi, avec des moyens de cinéma, elles lisent : *A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann,* de Proust, qui exige des loisirs pour être bien dégusté.

Déjà quelques femmes, et non les moins élégantes, ne portent plus que du noir. De cette nuit mystérieuse, elles ne sortent que rarement. Alors, revêtues de couleurs éclatantes, elles ressemblent à quelque merveilleux feu d'artifice. Mais elles rentrent aussitôt dans la gravité des nuances assombries.

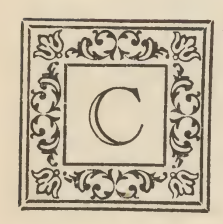
Certaines, même, et cela pourrait les amener à la vérité, vont jusqu'à adopter une seule et unique forme de robe. Voyez comme tout ce qui est habillement de classe, de caste ou de profession devient une chose définitive. Mais cette perfection est toujours le résultat de lentes évolutions correspondant à des besoins réels et non au caprice du jour. Les quelques femmes qui s'en tiennent à une seule forme atteindront peut-être cette perfection qui sera toujours inaccessible à la généralité. Elles conserveront du moins leur personnalité et ne rappelleront pas l'artiste de music-hall qui change vingt fois en cinq minutes de costume, de perruque, de fard, d'expression et de style, n'ayant d'immuable que son âme falote et incolore.

Nos vêtements devraient être un peu de nous-mêmes, un peu de notre être intime, et c'est pourquoi j'ai envie d'arrêter ces effrénées dans leur course et de leur dire, comme Faust à l'instant qui fuit : *Verweile doch du bist so schoen (Demeure, tu es si belle).*

Téresita de OSA.



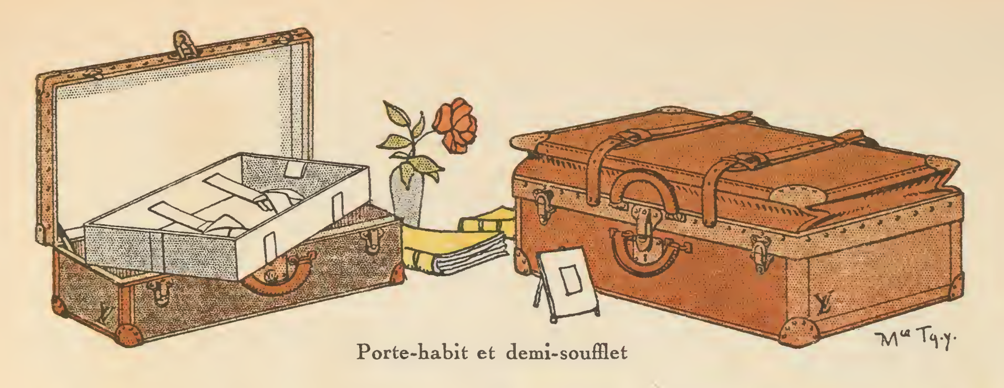
LES MALLES



C'EST agréable, s'en aller. Il y a tant d'endroits où l'on serait bien... quand on n'y est pas. Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est que rêve... Alors, de loin, du fond d'un divan, déjà l'on pense au voyage. On pense à Venise, à Constantinople, aux îles Baléares, ou bien à Houlgate. On voudrait y être. C'est très excitant. Mais entre ce moment et l'heure du sleeping, il y a la distance de la coupe aux lèvres. Il faut la remplir. Et pour la remplir, il n'y a encore qu'à remplir sa malle, besogne énervante mais qui a des résultats charmants; un bien pour une malle, comme l'on dit. La malle nécessaire, quoi!

Il y a mille sortes de malles. Il y a les malles qui ne peuvent aller que par douze. Dans chacune on met un chapeau. Les dames excellent à ces remplissages. J'avoue que c'est fort joli qu'une chose délicate comme une femme, et si menue qu'elle tiendrait place, bien enroulée, dans une boîte à chapeau de forme, ait besoin de tant d'*impedimenta*, comme disait César. Il y a aussi des malles plus mâles. Dans celles-là on met tout, jusqu'à son tub, plié en trois. Elle sera vaste, pour être unique. Et étant unique, elle a cet avantage que si on la perd, on ne sera pas beaucoup plus dérobé que si onze autres nous restaient, dont on ne sait pas quoi faire.

Une malle, une seule. De quoi y mettre un pantalon dans sa longueur, avec tout ce qu'il faut pour fumer. A la rigueur, un double fond pour les cigares. Ce n'est pas qu'ils soient meilleurs ici que là: mais le plaisir de frauder, la petite secousse de passer la douane?



Porte-habit et demi-soufflet

Je rêve d'une malle en peau de vache, s'il vous plaît, avec des fermoirs brillants et une courroie large, et des initiales imprimées. Cela fait boyard, et dans les palaces on nous donne tout de suite la chambre très chère. Il faut être considéré.

Soignez bien vos malles. Il y a des gens qui emportent leur patrie à la semelle de leurs souliers ; mais je tiens qu'il est plus commode de la mettre dans sa malle, en raccourci : deux photographies, l'écritoire, un cendrier, trois livres, un petit pot à mettre une fleur — l'essentiel, pour tout de même, le soir d'arrivée, sur la table ou la cheminée, se créer une façon de "home" bien à soi, dans le palace ou l'hôtel borgne, ou le hasard vous a mené. — Car nous sommes des êtres bizarres, qui n'aimons jamais tant aller au bout du monde que pour nous y retrouver toujours les mêmes, avec autour de nous les mêmes visages et les mêmes objets. Mais c'est vrai que la couleur du ciel y change, et c'est cela seul qui vaut le déplacement.

Nicolas BONNECHOSE.



Malle secrétaire

Modèles de Louis Vuitton.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 52. — *Blouse d'été en lingerie avec gilet en tussor citron et jupe en linon imprimé.*

✤

Pl. 53. — *Carrosse automobile de grand gala.*

✤

Pl. 54. — *Robe de promenade à volants en taffetas écossais avec un châle en cachemire bordé de renard.*

✤

Pl. 55. — *Voici des robes de promenade et d'après-midi de Jeanne Lanvin. La robe de la première fillette, à gauche, est faite d'un semis de roses perlées sur du tulle blanc. La seconde est en mousseline de communiante avec une large ceinture en faille. Les deux jeunes filles portent, l'une un costume en serge, et l'autre une robe d'après-midi en mousseline créponnée, brodée de roses en taffetas et nouée d'une ceinture en taffetas.*

✤

Pl. 56. — La Gazette du Bon Ton *reste dans son rôle de témoin de la vie élégante et artistique de ce temps en publiant cette planche où M. Boussingault a interprété trois robes de Paul Poiret selon sa vision personnelle. Les tendances de la jeune école à laquelle il appartient ont suffisamment retenu l'attention, parfois un peu déroutée, des esprits ouverts aux nouveautés, pour qu'une place, ne fût-elle qu'anecdotique, lui soit faite dans l'histoire de l'art contemporain.*

✤

Pl. 57. — *Ces trois robes du soir de Redfern sont : l'une un fourreau de crêpe Menda; l'autre une tunique faite de girandoles de jais sur une robe drapée en météore, avec cape-péplum; la troisième une gaine de lamé recouverte d'une tunique de tulle avec un col hindou en dentelle argent.*

✤

Pl. 58. — *Robes d'après-midi de Worth. En commençant par la gauche, voici une grande tunique de faille souple avec col en tulle. Ensuite, une robe en voile de soie pékiné, ceinturée de moire, et la suivante, une robe en voile de soie blanc. Vient après, une robe composée d'une tunique et d'un boléro en taffetas pékiné; la jupe et les manches sont en organdi. La dernière robe est en tulle plissé blanc avec une ceinture en ruban de moire.*

✤

Pl. 59. — *De Chéruit, ces robes de garden-party. En partant de droite, les trois robes du premier plan sont : la première en taffetas blanc, petite cape en velours noir; la seconde en tweed canari; la troisième en organdi avec un petit caraco en velours noir. La robe rose est en petit cachemire, et la bleue en mousseline garnie de dentelles.*

✤

Pl. 60. — *Ces robes et ce manteau du soir sont de Dœuillet. La cape, serrée devant par une cordelière d'argent, est en taffetas souple avec deux bandes brodées argent et perles fines. A sa droite, une robe tulle et satin brodée de perles et de tubes. Les deux robes du milieu sont, l'une un fourreau de satin, recouvert d'une tunique plissée garnie de perles et de jais, l'autre une jupe drapée en taffetas avec effet de tunique et un corsage également en taffetas, largement ouvert. La dernière, à gauche, est une robe en crêpe de satin recouverte d'une tunique frangée de perles de cristal.*

✤

Pl. 61. — *De Doucet, ces trois robes d'après-midi et de garden-party. La rouge est en épingline avec ceinture brodée de perles; la blanche et la rose sont en gaze. La robe du soir est faite de liberty noir recouvert de paniers perlés de grosses fleurs.*

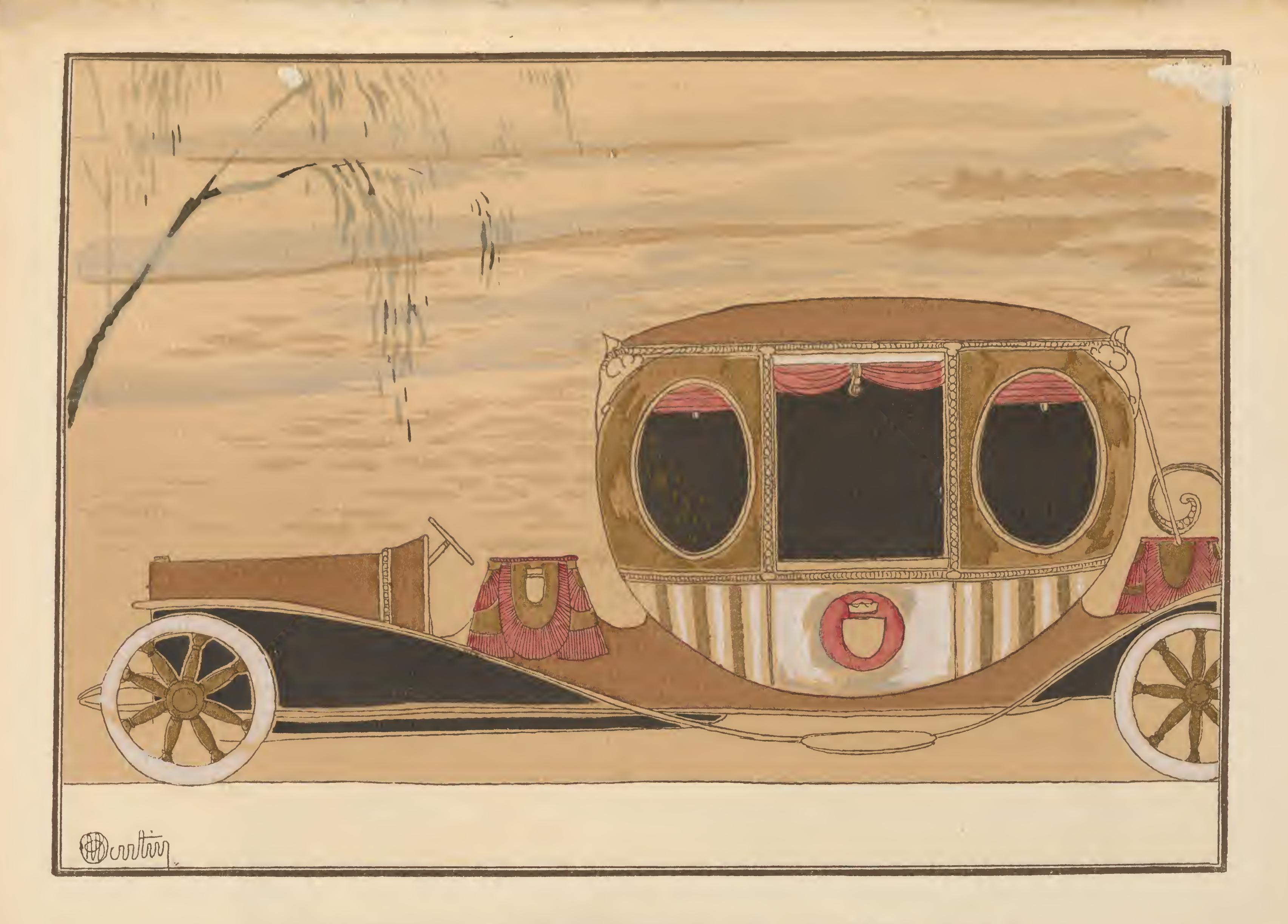
✤ ✤

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LE CERF-VOLANT

Blouse d'été



CARROSSE AUTOMOBILE DE GRAND GALA

JvB.

L'AMOUR EN CAGE

Robe d'après-midi

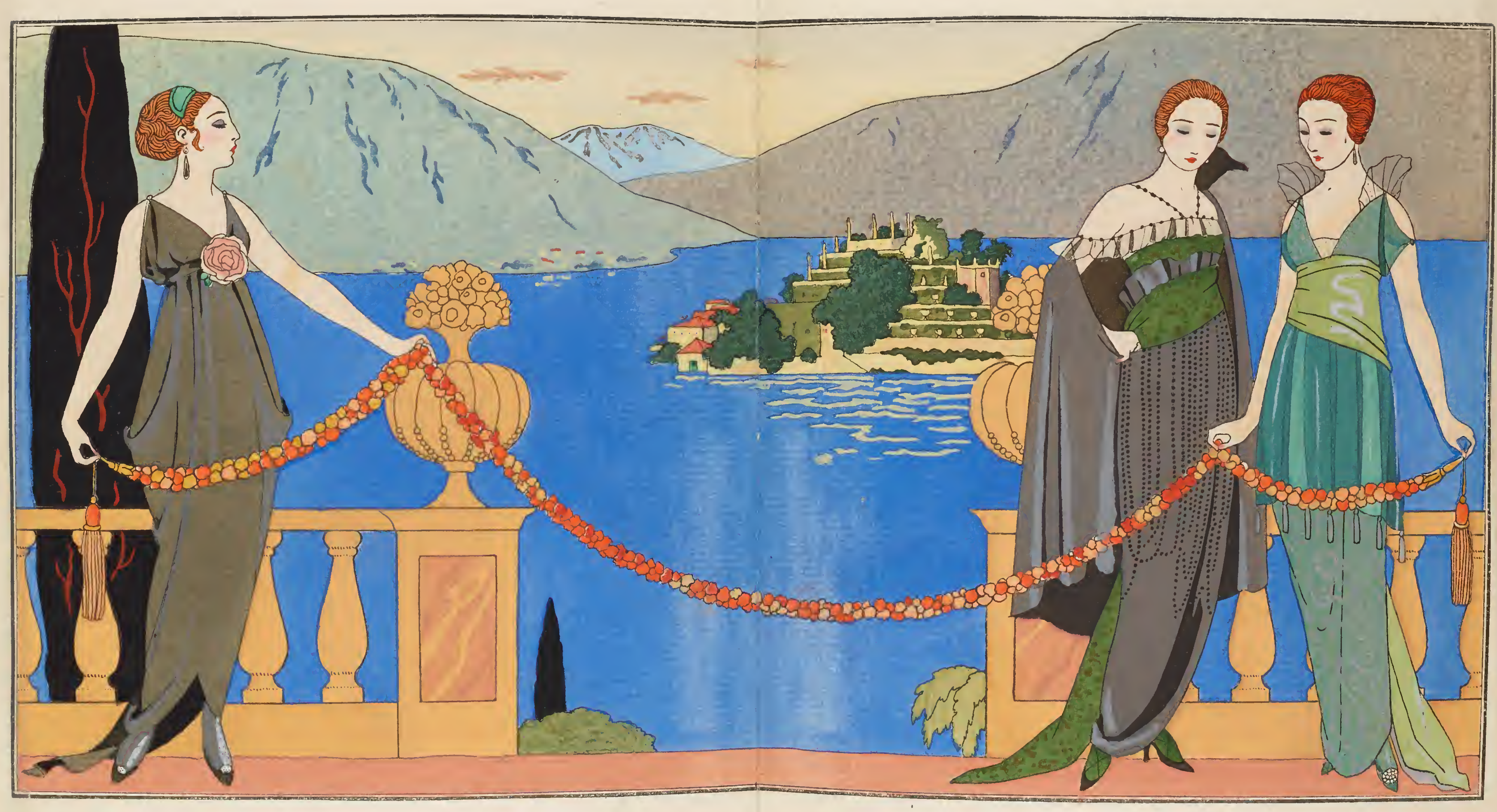


AU PRÉ CATELAN

Robes de fillettes et tailleurs de Jeanne Lanvin



ROBES DE PAUL POIRET SELON BOUSSINGAULT



"ISOLA BELLA"

Robes du soir de Redfern



LES JEUX INNOCENTS

Robes d'après-midi de Worth



L'INDISCRÈTE

Robes de garden-party de Chéruit



LONGCHAMP (II)

ou

Elle a perdu !

31 et 32. Jenny. *33. Beer.* *34. Worth.* *35. Dœuillet.* *36 et 37. Chéruit.* *38. Premet.* *39. Martial et Armand.* *40. Dœuillet.*



ON AURAIT PU NOUS INVITER AUSSI...

. Robes d'après-midi et robe du soir de Doucet



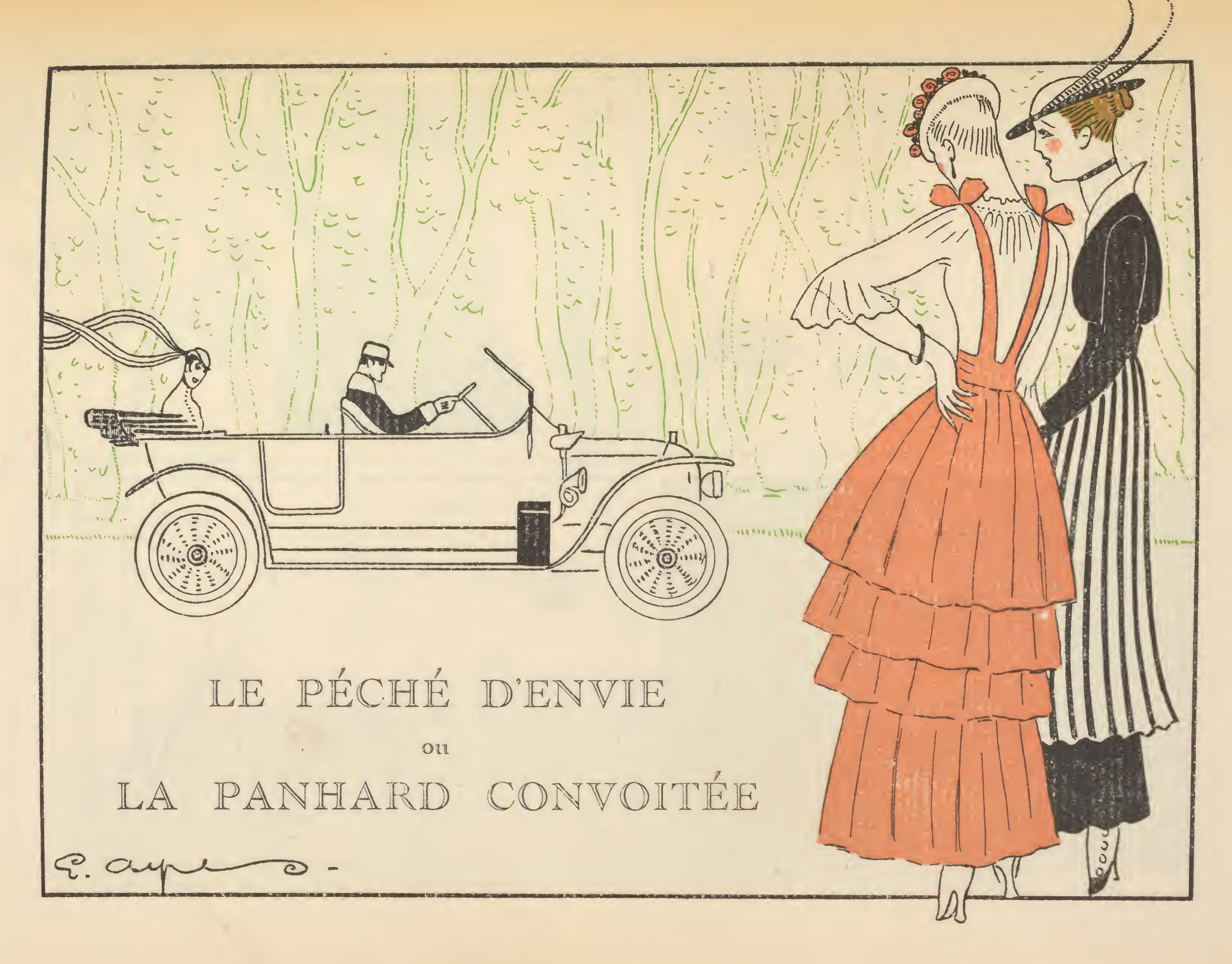
LA GAZETTE DU BON TON

Juillet 1914 — 2e Année — N° 7

SOMMAIRE

PLANCHES HORS-TEXTE

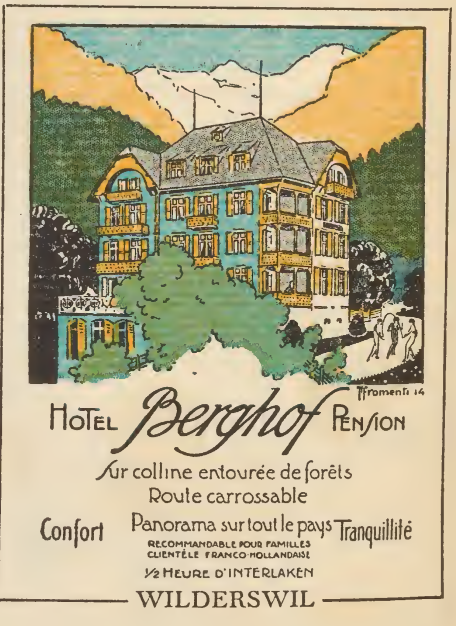

Le Corset
Bon Ton
Fabriqué
Par la Maison de Corsets
Royal Worcester & Cie.
En vente à Paris
CHEZ Mme BESSARD, 6, RUE ÉDOUARD VII


LE PÉCHÉ D'ENVIE
ou
LA PANHARD CONVOITÉE


chez Darsy à Paris
54 Faubourg Saint Honoré
Eau Printanière


INSTITUT DE BEAUTÉ
Mme Handschin
65, AVENUE NIEL
E. Ayres


Eau de Jeunesse Jane Hading
38 Rue du Mont Thabor Paris.


Froment 14
HOTEL Berghof PENSION
Sur colline entourée de forêts
Route carrossable
Confort Panorama sur tout le pays Tranquillité
RECOMMANDABLE POUR FAMILLES
CLIENTÈLE FRANCO-HOLLANDAISE
1/2 HEURE D'INTERLAKEN
WILDERSWIL


Mme Helena RUBINSTEIN
24, Grafton Street
LONDRES W.
255, Rue Saint-Honoré
PARIS
Culture scientifique de la Beauté
par les produits
"VALAZE"
ΦΑΡΔ
ΠΟΥΔΡΕ
ΚΡΗΜΑ
E. Ayres.


Cie PLM
EXCURSIONS
dans le DAUPHINÉ,
la SAVOIE, le JURA
l'AUVERGNE
et les CÉVENNES
du 15 Juin au 15 Septembre,
émission, dans toutes les gares
du Réseau,
de Cartes d'excursions
(individuelles ou de famille)
en 1re 2me ou 3me classes
Consulter le Guide-Horaire P.L.M
vendu 0f.60 dans toutes les gares du reseau.

LA GALERIE
DES
MODES & COSTUMES FRANÇAIS

Représente, en un recueil de 420 gravures coloriées, neuf années de modes, de 1778 à 1787, pendant toute cette première partie du règne de Louis XVI, où les arts du vêtement, de la coiffure et de la parure, encouragés par la frivolité de la jeune cour, ont rivalisé par le charme et l'abondance de leurs productions.



LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS

2, RUE DE L'ÉCHELLE — PARIS



Le Dîner de la Gazette du Bon Ton

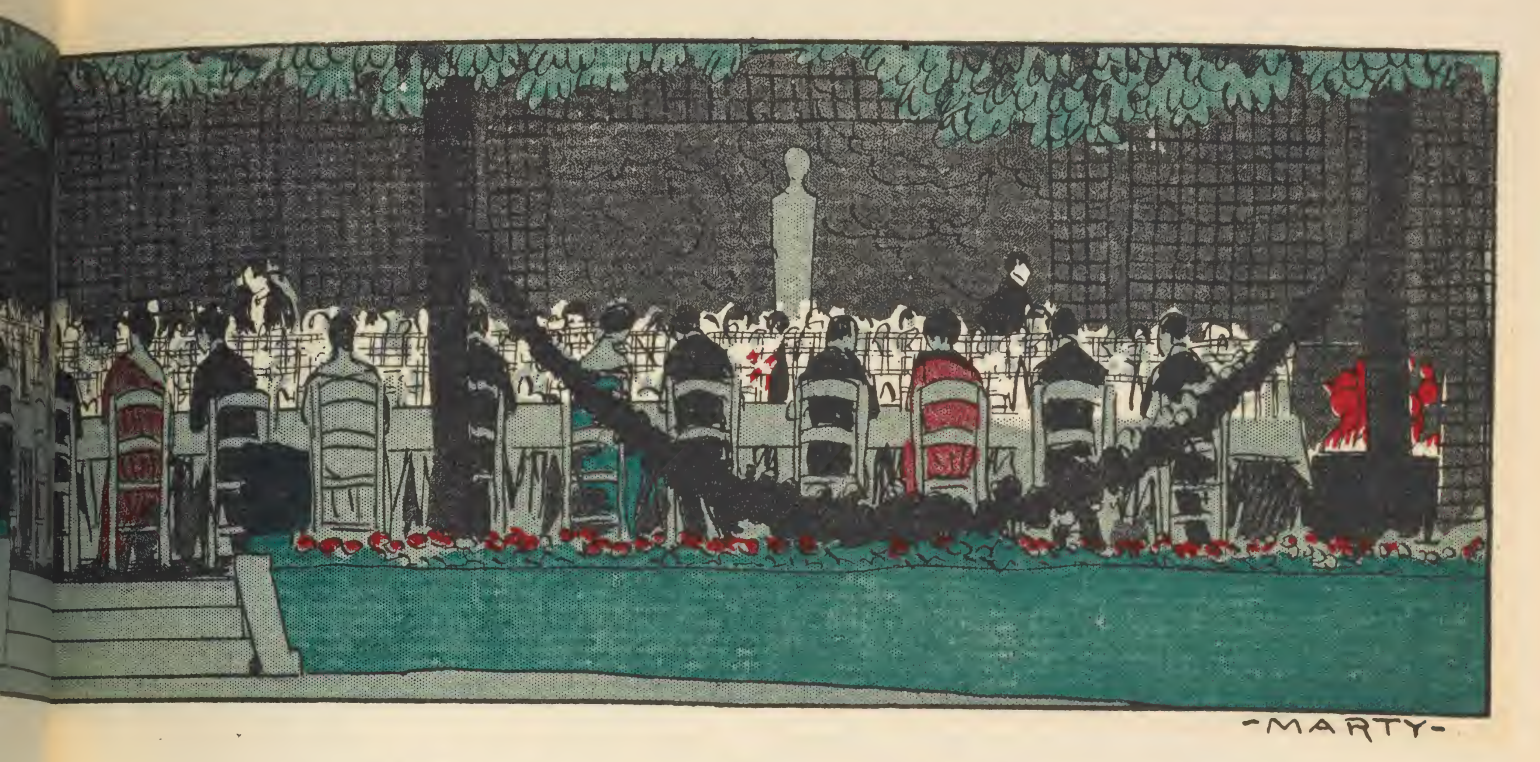
C'ÉTAIT dans l'admirable jardin d'un vieil hôtel habité aujourd'hui par un des couturiers les plus célèbres de Paris. Sur trois tables en fer à cheval courait, selon leur axe, une suite de légères guirlandes. Les couturiers dont la *Gazette du Bon Ton* publie les modèles recevaient à dîner les artistes et les écrivains, et l'on célébrait dix-huit mois heureux. Après le dîner, exquis et ordonné avec goût, deux danseuses vêtues de tuniques, sur la pelouse mollement éclairée d'une lumière bleue, menèrent leurs pas et leurs poursuites. Ce n'était point ce bondissement un peu sec que l'on voit sur le plancher élastique d'un théâtre, mais quelque chose de léger et de doux, une danse de nymphes. Un grand arbre élevait ses branches, et dans le fond une statue antique paraissait comme une forme radieuse. La danse achevée et la lumière éteinte, des feux d'artifice éclatèrent de toutes parts : ils étaient bleus et dorés comme les paillettes d'un double

métal. De la façade même de l'hôtel, une nappe embrasée, éblouissante, mêlée d'acier et d'or commença à ruisseler.

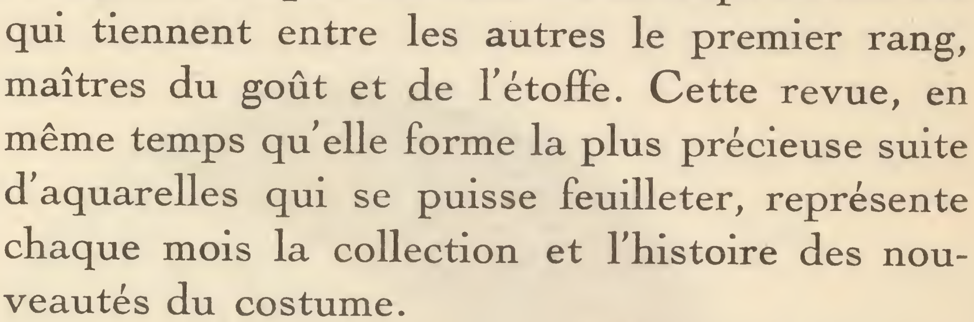
Cette fête, délicatement organisée, avait assemblé dans la plus simple causerie ces trois éléments de la *Gazette du Bon Ton :* les maîtres de la mode, un choix de jeunes peintres et quelques écrivains persuadés que l'image d'un temps n'est pas indifférente et qui se plaisent à trouver dans la grâce de ces fanfreluches le témoignage que leur époque laissera à l'avenir.



Cette réunion de ceux qui font la mode et de ceux qui la représentent est une nouveauté. Comme toutes les réunions, elle est utile. Elle s'est trouvée au surplus agréable à chacun. Avec la plus extrême liberté dans l'invention, parmi la variété des goûts, cette réunion a eu l'air cordial que donne un sentiment commun.



L'effet de cette alliance, les lecteurs le savent : une revue a été fondée qui, par l'art de ses images et sa perfection élégante, est l'exacte interprète de ces six ou sept couturiers qui tiennent entre les autres le premier rang, maîtres du goût et de l'étoffe. Cette revue, en même temps qu'elle forme la plus précieuse suite d'aquarelles qui se puisse feuilleter, représente chaque mois la collection et l'histoire des nouveautés du costume.





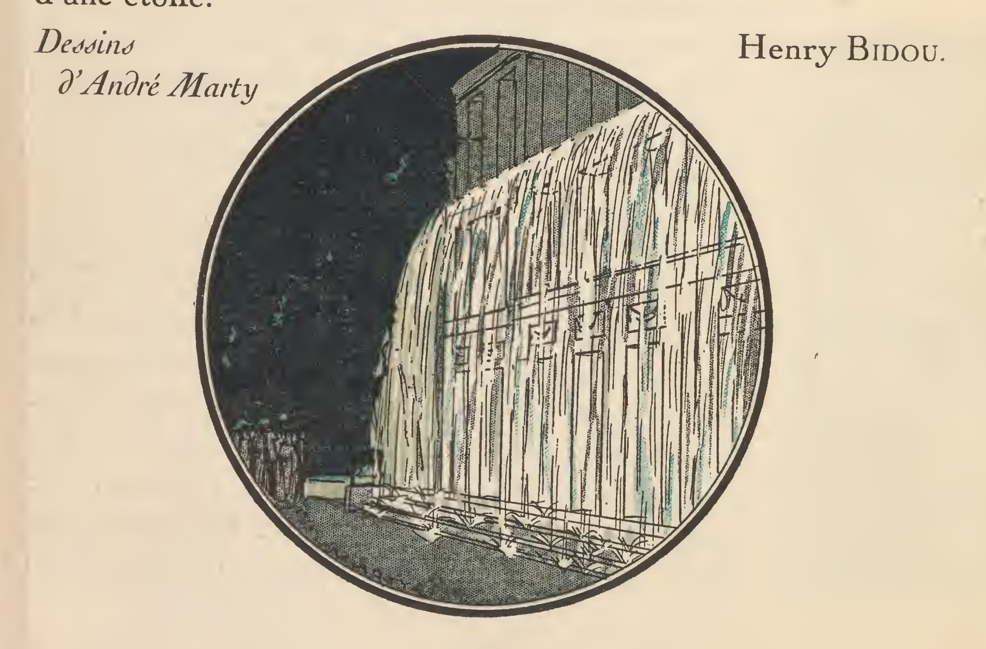
Toute la mode est là, et vue par les yeux les plus accoutumés à découvrir la beauté. C'est ainsi qu'elle doit être peinte et comprise. On rappelait, dans le premier numéro de cette revue, les illustres souvenirs de la Mésangère et les grands noms des dessinateurs du XVIII[e] siècle. On se réclamait de ces devanciers célèbres. Le succès de la *Gazette du Bon Ton,* non seulement en France, mais au loin, prouve qu'on a bien

fait de suivre l'exemple d'un Saint-Aubin et d'un Vernet.

Ce n'est pas une petite chose que de donner figure à son siècle. Tout le monde a oublié la guerre de succession d'Autriche, le renversement des alliances, la diplomatie de Louis XV et le ministère Choiseul. Mais tout le monde se souvient des robes à paniers. Il faut qu'il y ait à ce choix que la mémoire publique fait dans les événements quelque raison profonde. La mode qui change tous les mois est la seule chose qui restera. On ne se rappelle point M. de Villèle, ni la combinaison Dessolles-Decazes, mais nul n'ignore que Mimi Pinson se coiffait avec des anglaises, chaussait des cothurnes et que son corsage était à manches à gigot. Ce sont là les faits essentiels, et l'histoire grave sur le bronze des toilettes de mousseline. Ne soyons pas plus difficiles qu'elle. Dans le repos de leur gloire éternelle, Watteau, n'en doutez point, se félicite d'avoir donné son nom au pli d'une robe et Nattier au bleu d'une étoffe.

Henry BIDOU.

Dessins d'André Marty



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ

BIEN que la pluie ruisselle, que la grêle décapite les hortensias de nos jardins, que la tempête souffle, que Paris éclate comme une grenade ou comme un sol volcanique, bien que le printemps, en un mot, fasse rage, il faut croire que le renouveau ne durera pas toujours et que l'été finira peut-être par le rem-





placer. C'est ce que chacun se dit, tout en se demandant où courir, puisqu'il est généralement admis que, dès que les chaleurs rendent tout mouvement intolérable, il est obligatoire de se livrer à une extrême agitation.

Les uns préfèrent une de ces honnêtes maisons de campagne où l'unique distraction est, chaque matin, de mesurer les arbres fruitiers pour savoir s'ils ont grandi pendant la nuit ou de prendre la taille aux poires, comme à de jolies filles, et de juger si elle arrondit. Les autres préfèrent la Suisse, et le concert des vaches, et faire un match avec le soleil, à qui se lèvera plus tôt que l'autre.



Mais les privilégiés, les malins se précipitent au bord de la mer. Il est bien entendu que les gens raisonnables ne songent qu'à leurs plaisirs : pour les peines, la vie s'en charge ; au lieu que c'est à nous d'inventer nos agréments. Il y faut de l'imagination et une sorte de génie. Il est des êtres, par exemple, qui se réjouissent au Palais-Bourbon et pour qui voir glisser un ministère est aussi drôle que la chute d'un water-toboggan. Ce n'est pas pour eux que j'écris, mais pour ceux, plus sensés, qui

n'aiment rien tant que de se lever tard, vêtir un complet clair et flou, descendre sur la plage, regarder trois vagues qui font le plongeon et se tonifier les poumons avec de l'essence de varechs. Dans le but de plaire à ces dilettantes, à ces bons



vivants, les femmes s'habillent de robes légères, pareilles à des tulipes renversées ou à des delphiniums qui auraient la tige en l'air, rassemblent sur leurs gracieuses étoffes toutes les couleurs du prisme, s'enveloppent de capes à plis simples et droits, se coiffent de bérets ou de galettes, se font désirer par le vent, caresser par les flots et détailler à loisir par tous les connaisseurs du bord de l'eau. C'est pour eux surtout qu'elles se déshabillent, jouent à la sirène ou pêchent les crevettes, charmant prétexte à montrer de jolies jambes longues, qui ont des reflets de nacre et des puretés de perle, quand l'eau marine les a touchées. Monter en auto avec une robe si étroite qu'elle s'arrête aussitôt au-dessus du genou, ou croiser ses mollets





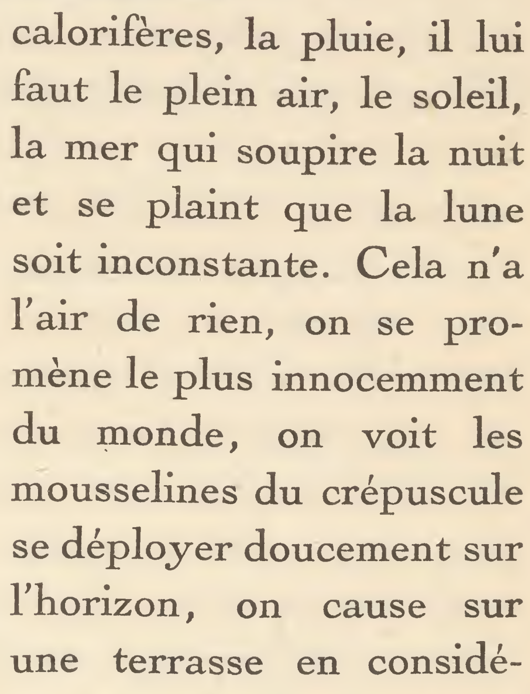
dans une jupe fendue n'a pas réussi en effet à les faire suffisamment connaître et admirer.

Mais la plage, ce n'est pas seulement une lisière de sable jaune où la mer mousse comme une coupe de champagne, c'est aussi le Casino!



Le Casino! Pour bien dépeindre cet endroit féerique, il faudrait avoir quinze ans, être un jeune garçon ou une petite demoiselle et n'y avoir jamais mis les pieds. Comme on évoquerait alors facilement ce palais des Mille et une Nuits, aux murailles de cristal irisé, où des orchestres délirants jouent avec simplicité la musique même des sphères, où des drames sublimes sont représentés par des acteurs dont chacun est supérieur à Irving et à Sarah Bernhardt, où les fortunes se disséminent sur les tapis verts, semées au hasard par des femmes prétentieuses et secrètes comme une héroïne démodée d'Alexandre Dumas fils, ou par de nobles messieurs dont les favoris descendent tout droit du second Empire. C'est un endroit divin, dis-je, que le Casino...

C'est un endroit divin tant qu'on n'y est pas allé! Mais vous, Madame, vous y êtes peut-être entrée. Il vaut mieux ne



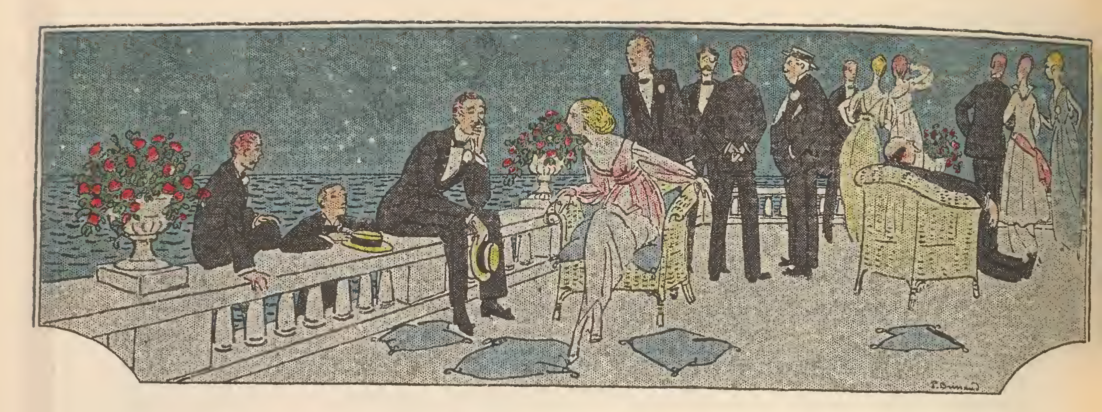
plus en parler alors, et vous laisser à vos souvenirs d'enfance, quand Madame votre mère, en s'habillant pour la soirée, vous disait d'une voix distraite : « Tu iras au Casino quand tu seras grande ! » Hélas ! Madame, depuis que vous êtes grande, on vous a menée partout, et je gagerais que bien souvent vous avez regretté qu'une enfant de quinze ans, mais à l'imagination ardente, n'eût pas créé le monde — plutôt que Dieu !

Mais le vrai plaisir des plages, c'est l'amour !

L'amour n'est pas un fruit de l'hiver, il n'aime pas la neige, les



calorifères, la pluie, il lui faut le plein air, le soleil, la mer qui soupire la nuit et se plaint que la lune soit inconstante. Cela n'a l'air de rien, on se promène le plus innocemment du monde, on voit les mousselines du crépuscule se déployer doucement sur l'horizon, on cause sur une terrasse en considérant une mouette toute blanche, pareille à une lettre qui chercherait



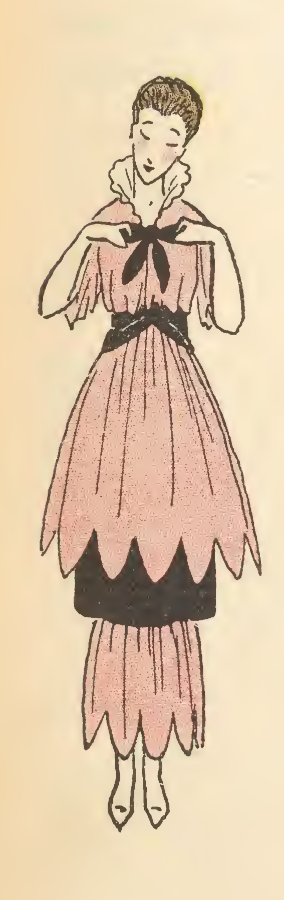
son destinataire, on joue à la main chaude en appuyant le front sur les genoux tièdes et fermes d'une jeune femme. Ici, un couple flirte, couché dans le sable, non loin des ridicules petites cabanes de bain. Ailleurs, au fond d'un jardin, un adolescent surpris voit se foncer soudain l'azur délicat des yeux d'une fillette. Alors on se frôle un peu, on parle plus bas, on s'étonne de se sentir ému, troublé, on regarde une nuque pure sortir d'un col blanc comme une enfant regarde un diamant à la devanture d'un bijoutier, on respire, où que l'on aille, une odeur charmante que dégagent pourtant les mouvements d'une seule personne, on cherche un bras pour s'appuyer sur lui, il vous vient des pensées neuves, étranges, souriantes, graves. Quelque chose de mystérieux vient du large, on s'arrête tout à coup, un peu suffoqué, le cœur battant... C'est l'amour qui commande, qui gronde, et tente, et caresse tour à tour, et les plaisirs de

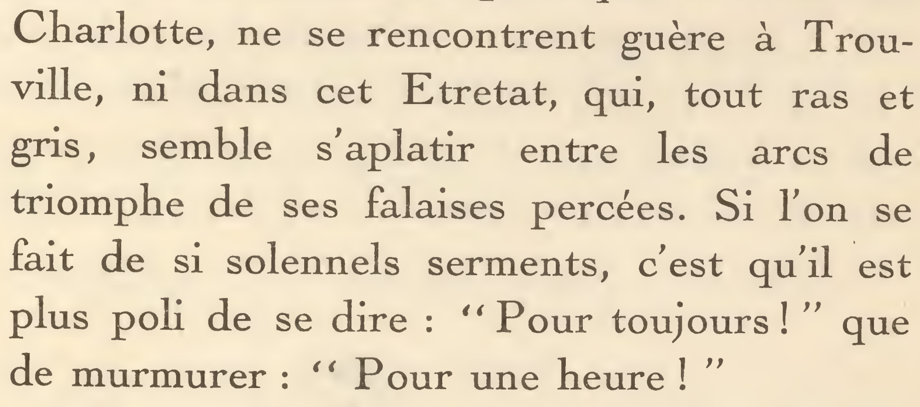




l'été s'interrompent et s'effacent devant une grande, une profonde et noble joie : le plaisir fait place à l'amour !

Mais la brise qui éparpille la vapeur d'eau au-dessus de la Manche et de l'Atlantique ne porte point aux grandes passions, et Roméo et Juliette, non plus que Werther et





Charlotte, ne se rencontrent guère à Trouville, ni dans cet Etretat, qui, tout ras et gris, semble s'aplatir entre les arcs de triomphe de ses falaises percées. Si l'on se fait de si solennels serments, c'est qu'il est plus poli de se dire : " Pour toujours ! " que de murmurer : " Pour une heure ! "

Le souffle plus rauque de Septembre a tôt fait de disperser vos sentiments, comme la brise, les feuilles de la forêt. Les derniers jours sont déchirants, les pires valses des tziganes prennent autant d'intensité qu'une romance de Schumann ou de Borodine, le vent secoue les manteaux et houspille les capuchons, on sait qu'on va se quitter, on se



regarde avec les yeux qu'on a dans les gares, quand le train emporte un être aimé...



Au printemps prochain, petite amoureuse, quand la branche qui pointe te montrera ses bourgeons comme des seins verdelets, tu rouvriras l'armoire où sont tes robes bien rangées, ces robes qui te sembleront déjà si comiques que tu t'étonneras d'avoir pu les porter, tu te diras : « J'avais cette jupe verte le jour où il me prit la main... » ou bien : « C'est contre ce col en mousseline des Indes, tout près de mon cou, qu'il murmurait ces douces paroles qui font rêver aux espoirs indéfinis... » Peut-être te sentiras-tu alors la joue un peu humide, et tu soupireras : « La saison d'amour est finie ! »

(Dessins de Pierre Brissaud.) Edmond JALOUX.



Légende de Joseph 1914 — Valentine Gross

LES DERNIÈRES CRÉATIONS DE MADAME KARSAVINA

I. — DANS LE "COQ D'OR"



Tu riais parce que le roi Dodôn avait un gros ventre et dormait sur un lit doré, protégé des mouches par les mouchoirs qu'agitaient les servantes; tu riais aussi parce que le général Polkân, tournant comme une toupie, dérangeant le repos, venait annoncer l'ennemi; mais tout à coup, tu cessais de rire. Car apparaissait la reine de Chemâkha, traînée sur un praticable, au fond de la scène, et mimant, sous les flots électriques, les attitudes de la séduction.

Tu te souviens de sa haute coiffure pareille à un insecte compliqué, de ses mille nattes noires s'effilant des deux côtés du visage gravement souriant,

puis sur les roses glacés et sur les argents doux de la robe fabuleuse.

Mais la Reine disparaissait, et Dodôn, sans entrain, partait pour la guerre.



*
* *

Sur le champ de bataille, une tente majestueuse s'élevait. Devant elle, quelques cadavres de guerriers gras ressemblaient, fichés d'un glaive, à quelques belles pièces de charcuterie où tranche le coutelas. Au son d'une musique comme pulvérisée, des trésors vivants s'échappaient de la tente C'étaient des odalisques souples, des jeunes filles déguisées en jeunes gens, et dont on voyait luire les cuisses fermes sous les franges des justaucorps. C'étaient des négrillons pareils à des mouches tropicales. Et toutes et tous ils sautaient sur les planches de la scène, combinant joyeusement des dessins de couleurs semblables à ceux que tu regardais avec ravissement, quand tu étais petit, à l'orifice des kaléidoscopes mystérieux.

Enfin, après toute cette troupe féerique, de la tente sortait la Reine de Chemâkha.

Pourrais-tu oublier sa stature si fragile et si noble? Pourrais-tu oublier sa grâce si naturellement fière? Il n'y a peut-être pas d'autre danseuse au monde qui unisse dans sa danse tant de fraîcheur à tant d'art. Souviens-toi de l'enivrement sentimental que dispensaient ses légers sourires muets; souviens-toi de ces pieds nus si rapides et si adroits; et de ces singuliers mouvements des épaules qui imitaient la houle de l'eau.

⁂

Comme la Reine se moque agréablement bien du pauvre gros Roi! L'ours court après l'abeille, et l'abeille emporte la fleur. La danseuse railleuse et tendre marque du talon, parfois, le moment le plus rythmé de sa danse; puis piaffe sauvagement, et fait courir, courir encore Dodôn, qui s'essouffle et tombe.

⁂

Chaque fois que Mme Karsavina crée un nouveau rôle, il semble que l'on reconnaisse un rêve, un de ces beaux rêves que l'on aurait voulu avoir, mais que l'on n'avait pas encore mérité. Hélas! peut-être ne reverrons-nous plus jamais, à Paris, dans *le Coq d'Or*, le sourire malicieux et incertain du visage de la petite reine aux mille nattes noires; ni filer vers la coulisse, poussé par ta main très habile, le grand tambourin que tu remuais si bien, ô souveraine de Chemâkha!

II. — DANS "MIDAS"

Sa perruque d'or, qui, de loin, paraissait blonde, la changeait beaucoup; et, d'abord, quand elle parut, tout le monde ne la reconnut pas. Elle était vêtue d'une tunique très courte, pâlement verte comme le cœur blanc de la salade, et toute brodée de naïfs petits bouquets bleus. L'Oréade enivrée agitait, furieusement joyeuse, ses jambes roses et brillantes, qui semblaient trempées encore de l'eau des étangs.

Vous ont-ils dit qu'elle ressemblait à un bouquet vivant, à une statue faite, si l'on peut s'exprimer ainsi, de fleurs et d'ailes? Vous ont-ils dit qu'elle donnait un entrain extraordinaire et bienvenu à la musique morose,

et que toute la salle, malgré elle, frissonnait d'allégresse en la voyant si allègrement sauter?

*
* *

Les satyres et les hamadryades, les faunes agités rôdaient parmi les roches et se roulaient dans l'herbe. Les Muses, vêtues de grandes robes versicolores, formaient des groupes pleins de noblesse et de gravité. Mais elle répandait comme une averse les parfums de la jeunesse, et sa danse ressemblait aux rires des enfants.

*
* *

Oréade, fille des sources, sœur des feuilles caressantes et mobiles; toi dont les bonds n'effarouchent pas les écureuils et les perdrix; toi pour qui les baies des branches font couler leur pure liqueur; vole d'un tertre à l'autre tertre! Touche à peine de l'orteil cette herbe qui tremble du désir d'être touchée par toi. L'air veut t'enlacer; mais, plus rapide que l'air, c'est toi qui l'enlace. Tu étais là. Tu n'es plus là. Où donc es-tu? Hélas! nous t'avons vue apparaître et disparaître en même temps!

Dessins de Valentine Gross. Jean-Louis VAUDOYER.





LE BON TON DES MERLETTES

CONSEILS SUR L'ART DE DÉCOUPER LES TITRES

C'ÉTAIT, l'autre soir, dans une des rares familles qui ont conservé le bel usage de faire annoncer les invités à haute voix, par le premier maître d'hôtel, au seuil des salons.

Cette coutume courtoise se perd là où les maîtresses de maison n'osent pas avouer en public les noms de tous ceux qu'elles accueillent. J'en sais même — et de bien nées — qui ne connaissent jamais les noms de leurs convives.

On préfère murmurer tout bas et très vite de vagues présentations où un descendant de Coffinhal, dit le pourvoyeur de la guillotine, peut être galamment nommé à une vraie Castelbajac, sous le pseudonyme légal de M. du Noyer, baron de Noirmont. Rougemont serait mieux !

Bref, on annonçait l'autre soir et le valet donnait à pleine voix : le marquis de St-L... ! Puis, successivement : Le comte de St-L... ! Le vicomte de St-L... ! Le baron de St-L... ! Ainsi furent clamés le père et trois de ses fils. Le quatrième ne vint pas et je ne saurai jamais s'il porte le titre désuet de chevalier.

Cette dégradation, ce « *découpage* » du titre prouvent une fois de plus que les règles et les règlements se sont brisés en France dans le grand assaut de la vanité.

L'unité et l'indivisibilité du titre sont des principes de droit français, inscrits dans le code. La première raison en est la difficulté de donner une hiérarchie des titres : un baron féodal vaut mieux en noblesse qu'un marquis à brevet de l'avant-dernier siècle. Historiquement, la couronne est stérile : elle ne fait pas de petites couronnes.

Je sais bien l'excuse. Elle s'appelle : l'ordonnance du 25 août 1817. Le roi autorisait, par cette décision, le fils aîné du *Pair* à porter le titre inférieur à celui de son ascendant et ses frères puînés à se partager le reste des titres dans l'ordre conventionnel.

Mais cette faveur était expressément réservée aux membres de la Chambre des Pairs. Aussitôt toute la noblesse s'empressa de multiplier le titre de famille, tantôt en adoptant la plaisante dégression, tantôt en prenant pour tous les membres de la famille le titre qui est la propriété d'un seul. Et cela fait penser au dédain sublime de Saint-Simon : « Les titres de comte et de marquis sont tombés dans la poussière par la quantité de gens de rien qui les usurpent. »

LE DUC DE MORTEMART :

Armes : Fascé, ondé d'argent et de gueules de six pièces.

C'est un haut seigneur de sang, de nom, de ton que le Cercle Agricole *a choisi pour président. Un seul reproche va vers lui et les siens : par dégoût des parvenus et des gens sortis de la crotte qui ajoutent les noms aux noms, la génération moderne des*

vrais seigneurs simplifie les choses à l'excès.



Le nom de Rochechouart, qui est glorieux, ne devrait jamais être séparé du Mortemart, qui est très beau dans l'ancien.

Cette famille de chevalerie sort sans conteste des comtes de Limoges, par Aimery, cinquième enfant de Giraud, vicomte de Limoges, à la fin du Xe siècle.

Le vieil arbre a formé onze rameaux : neuf sont aujourd'hui brisés, tandis que deux fleurissent superbement : celui des seigneurs de Fontaine-Baudan, qui forme la branche aînée, celui des Mortemart et Vivonne, qui forme le rameau ducal, sur lequel est greffé le titre princier de Tonnay-Charente, pris à la branche morte (1682) des Rochechouart-Bonnivet.

La seigneurie de Mortemart fut érigée en duché-pairie par lettres patentes de décembre 1850, avec le titre de duc de Vivonne, par brevet de 1668, pour le fils aîné du premier duc.

Une ordonnance du 31 août 1817 confirma le titre de duc-pair héréditaire, en faveur de Victurnien de Rochechouart.

Mais il n'y eut ni institution de majorat ni lettres patentes d'investiture par l'indifférence du titulaire.

La même ordonnance du 31 août 1817 créa le titre de marquis-pair héréditaire pour Victor de Rochechouart, oncle du précédent.

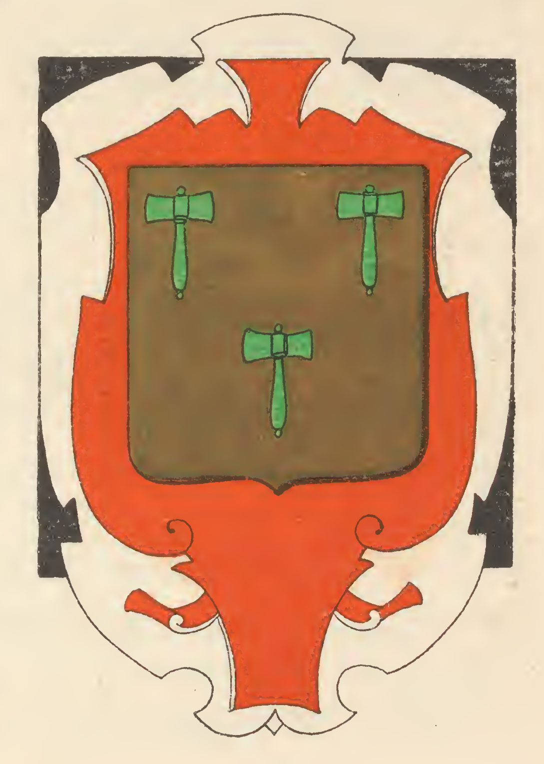
Le dernier duc-pair de l'ancien régime eut trois alliances : en 1733, avec Mlle de Crux-Montaigu; en 1749, avec Mlle de Rouvroy; en 1751, avec Mlle de Manneville, ce qui donna neuf enfants.

Son fils aîné se maria deux fois, avec Mlle d'Harcourt-Lillebonne, puis avec Mlle de Cossé-Brissac, d'où neuf enfants encore.

L'aîné du second lit, Victurnien, servit d'abord l'Empire et, par une singulière ironie héraldique, fut créé baron le 8 avril 1813, au temps où il était officier d'ordonnance de l'Aigle. Il n'eut que quatre filles et un fils; ce dernier mourut sans postérité.

Les titres passèrent alors au fils du marquis de Rochechouart et de Mlle de Nagu. Le fils était comte de l'Empire, depuis 1810. Il épousa Mlle de Montmorency. Leur fils aîné, marié à une Borghèse-Aldobrandini, eut un fils, le duc Victurnien, grand d'Espagne, qui laissa six enfants de son union avec Mlle de Sainte-Aldegonde. Le fils aîné, marié à Mlle d'Hunolstein, eut un fils, né en 1881.

Citer les alliances de la maison de Rochechouart-Mortemart, ce serait épeler les lettres des plus beaux noms de France. Il suffit de rappeler que la duchesse douairière d'Uzès, dont la grâce est mêlée à toute l'activité intelligente ou charitable de ce temps, est une Mortemart par la naissance. Elle montre aux filles des races anciennes comment une dame peut, sans descendre ni déroger, être superbement moderne.



MAILLY-NESLES, PRINCE D'ORANGE :

Armes : d'or à trois maillets de sinople, posés 2 et 1.

Cette année, les fiançailles se portent très longues, avec beaucoup de cérémonie. Les gens

bien nés laissent aux gens d'affaires les mariages à la vapeur, prémédités et accomplis en quelques semaines.

La fille de M. Chabot de Rohan, comte de Jarnac, est donc fiancée au marquis de Mailly-Nesles, prince d'Orange.

Les Mailly ont eu toutes les gloires, celles de la guerre et celles de l'amour depuis Anselme de Mailly, en 1050, jusqu'à Marie-Anne, créée duchesse de Châteauroux en 1739.

La duchesse et ses quatre illustres sœurs furent les dernières fleurs de la branche Nesles et Montcavrel. Cette branche portait aussi par autorisation du Conseil d'État (1706) les titres de princes d'Orange et de l'Isle-sous-Montréal.

Des quatorze rameaux que le bel arbre a donnés, un seul reste vert : celui des seigneurs d'Haucourt paré maintenant de tous les titres et de toutes les substitutions.

A ce rameau appartenait le maréchal de Mailly qui, avant d'être décapité à Arras, le 25 mars 1794, s'était marié trois fois à Mesdemoiselles de Colbert-Torcy, de Séricourt et de Narbonne-Pelet.

Depuis la révolution, les Mailly ont dédoublé le titre de prince d'Orange et de l'Isle-Montréal pour appliquer la première partie aux Mailly-Nesles et la deuxième aux Mailly-Châlon.

Le fiancé actuel, chef de la maison, est le fils aîné de feu le marquis de Mailly-Nesles et de Mademoiselle de Cholier de Cibeins.

Les alliances des Mailly sont faites de tout l'armorial français. Les plus récentes sont conclues avec les Kersaint, les La Rochefoucauld, les Goulaine, les du Hazey, les Lucinge-Faucigny, les Bourbon-Lignières, les Puységur, les Gontaut, les Tardieu de Maleyssie, les Maupeou.

BIDAULT DE LISLE :

Armes : d'azur à trois épis d'argent, 1, 2.

Cette famille d'honorable magistrature appartient à la meilleure et à la plus honnête bourgeoisie. On ne lui connaît aucun principe d'anoblissement, malgré les armes enregistrées, pour vingt livres dix sols, après 1696. Le titre le plus authentique est indiqué par Molière, en l'honneur de son ami Pierre Bidault de l'Isle, procureur.

« Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un quartier de terre
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
Et de Monsieur de l'Isle prit le nom pompeux. »

Un parchemin signé Molière vaut un certificat signé d'Hozier ou Chérin.

Dessins de F. Lorioux.

Jean de BONNEFON.



LES PIEDS NUS

OU êtes-vous, pantoufle de menu vair, mule de Madame Parangon et vous qu'Aubrey Beardsley présente à la reine Vénus pour chausser ses pieds charmants, « souliers de peau de Suède grise et noire et brune, en soie blanche et en satin rose, en velours et en Florence... talons d'argent, d'ivoire et d'or, semelles en cuirs délicats parfumés de maréchale et doublures d'étoffes douces odorant l'essence de giroflée... » ?

Les poètes et les amoureux vous ont trop célébrés, geôliers qui gardez en prison les pieds des belles, ces pieds menus dont la blancheur s'avive d'une veine azurée et d'un talon fardé, et dont les ongles peints brillent avec reconnaissance sous les pâtes et les parfums.



Dans les vitrines de Cluny, brodés, gaufrés, dorés, les souliers font penser à des bouquets flétris ; on se rappelle le conte de Restif « le petit pié de

Fanchette ou le soulier couleur rose », on rêve de la pantoufle que perdit Cendrillon et de la sandale que le roi Psammetichus trouva dans son jardin.

Il était charmant de découvrir sous le panier une mule microscopique, ou sous la crinoline une bottine mordorée; maintenant il faut désirer le retour du cothurne lacé autour des jambes nues. Aux premières sensationnelles, nous avons déjà admiré les sandales portées par des élégantes audacieuses. Rien ne sied mieux à la plastique d'aujourd'hui. Pourquoi scrupuleusement habiller le pied quand on dénude généreusement les gorges et les hanches dans des robes molles et flottantes ?

G.B.

Dans les intérieurs modernes, le pied nu est charmant; le talon éclate comme une pomme d'orange sur les sombres tapis semés de coussins en avalanche, le pied nu seulement habillé d'un cercle d'or ou d'un anneau de jade vert comme une tige ou rose comme un fard.

L'été, j'aimerais voir sur la plage, sous quelque légère robe fleurie, des cothurnes de cuir rouge ou vert serrés haut sur la jambe par un ruban et, à l'heure du bain, des sandales fauves.

Avec les robes d'apparat, je voudrais des chaussures féeriques : un maroquin doré

G.B.



au petit fer comme une précieuse reliure, un cuir rose piqué de turquoises ou de graines de corail, du galuchat avec des fils de perles et des glands d'or et de soie.

J'aimerais encore, sur le pied le plus pâle, un simple cordon cramoisi retenant une boucle qui serait un bijou.

On remplacerait les talons par de hautes semelles d'ébène ou d'ivoire incrustées d'écaille ou de nacre, dont la pointe recourbée avancerait comme une proue de galère, et serait à la fois un ornement et une protection.

Ainsi, sous leurs aigrettes, balançant leurs robes paradisiaques sur des chaussures de Sicyone ou de Sardes, nos dames pourraient s'imaginer les contemporaines et les rivales de Cléopâtre ou de la reine de Saba.

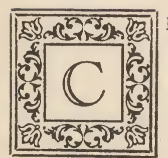


George
Barbier.

Dessins de l'auteur.



LE JEU DES MOTS



Ce mardi-là, les abonnées de la Comédie-Française ne purent retenir un cri scandalisé lorsque la ravissante Mlle Trombinne apparut sur la scène. Quelle extraordinaire lubie avait inspiré à la jolie actrice une telle excentricité ? Je vous le donne en mille : Mlle Trombinne portait des rouflaquettes ! Et notez qu'elle jouait précisément un aristocratique personnage d'archiduchesse dans une pièce du mieux pensant de nos académiciens.



S'il ne se produisit qu'un léger murmure de chuchotements désapprobateurs, il faut en reporter le mérite à la courtoisie d'une assistance recrutée dans les milieux où se conservent les dernières traditions de la politesse française. Partout ailleurs, l'imprudente aurait été sifflée. Toutefois, la bonne douairière de Temporis-Acti, qui pourtant ne manque pas d'indulgence, ne put s'empêcher de déplorer avec mélancolie l'encanaillement



des mœurs présentes. Et la petite vicomtesse de Douzieux, qui partageait avec elle le devant de la loge, hocha la tête de manière approbative.

Or, quelle ne fut pas la consternation de l'excellente douairière, lorsque à quelques semaines de là, présidant chez elle une séance des « Amis du bon vieux temps », elle vit entrer sa jeune amie ornée de deux superbes accroche-cœur qui venaient se recourber jusque sous ses yeux !

— Ah ! fi, ma chère petite, s'écria-t-elle, ces choses-là... chez moi !... Quelle horreur !

Mais la chère petite ne fut pas déconcertée.

— Vous savez, répondit-elle, que tout le monde en porte à présent.

Et comme Mme de Temporis-Acti protestait non sans mélancolie :

— D'abord, poursuivit la vicomtesse, vous ignorez que Mlle Trombinne avait ses raisons pour se présenter ainsi ajustée. La pauvre fille avait été brûlée à la tempe par le fer à friser de son coiffeur. Il lui fallait bien dissimuler le dommage. Vous voyez donc que tout ceci procède d'un motif fort avouable. Mais le mieux, ma bonne amie, c'est qu'elle ne faisait que reprendre les coutumes de ces arrière-grand'mères que vous admirez tant. Avez-vous jamais trouvé à redire sur ce qu'elles portaient des mouches ? Non, n'est-ce pas, et vous imitez volontiers leur exemple. Eh bien ! si elles se collaient de petits ronds de taffetas sur les joues et au coin des lèvres, c'était pour masquer les vilains dégâts occasionnés par les bestioles piquantes qui pullulaient dans les pièces d'eau de Versailles. Nous avons trouvé, pour désigner ce que vous nommez sévèrement "rouflaquettes" de petits vocables charmants : elles sont des *guiches* ou des *tanguinettes*. Les "mouches" de nos ancêtres auraient tout aussi bien pu s'appeler des moustiques.



Dessins de E. Ayres.

Charles MULLER.



ÉPHÉMÉRIDES

Juin. — Ballets russes — ballets grecs — bals costumés, bal égyptien, bal des crinolines... La danse renaît, madame; et l'on nous dit le tango dans les choux, morte la maxixe, enterré le lulu-fado... A d'autres! on nous varie nos plaisirs, voilà tout. — Ainsi l'autre soir, à Reims, ils furent renouvelés des Grecs, comme le jeu de l'oie. Dans un beau jardin, sur un stade, des jeunes messieurs fort beaux, m'a-t-on dit, de jeunes dames non moins belles, des enfants qui le deviendront, mêlèrent agréablement la gymnastique à la danse, ce qui est tout un. Ils étaient nus, ou peu s'en faut. La lutte et la course, les chants et les pas alternèrent. Dethomas avait fait le peu de costumes que la température rendait nécessaire — car tout de même, on n'est pas en Grèce, à quelques Saphos près; — la musique était de M. Debussy, Jaulmes avait peint un vague décor; mais Dieu avait fait le reste, avec M. de Polignac : une belle nuit, lune et nuages, horizon de bois et riche nature. — Nous, cependant, affligé d'un rhume, buvions, mélancolique et omnubilé, loin de ces jeux, d'amères tisanes. — Ce double évènement méritait d'être consigné ici avec d'autres choses éphémères.

*
* *

Des choses éphémères... ce sera, si vous le voulez bien, cette mode où l'on nous veut contraindre de nous promener le col nu. — On voit, l'été sur les plages, des messieurs qui vont la gorge à tous vents. Foin! — Je tiens pour le col, vrai ou faux. — Que, si l'on nous dénude, ce soit tout entier. — Mais là, Monsieur V.rn. — avez-vous pour ça le ventre qu'il faut, en forme de lyre?

*
* *

— Beaux-Arts. Juin nous comble. Avez-vous lu le *Séducteur?* — un livre adorable. — Avez-vous vu au Louvre les collections de M. de Camondo —

qu'a mon dos?.. comme disait cette jeune ballerine, qui n'avait point d'orthographe, mais beaucoup mieux ? — Avez-vous entendu *l'Orfeo catala* dont Gabriele d'Annunzio prétend que ce qui lui nuit, c'est *oune abous dé nouances?* — Nous avons eu aussi les concours du Conservatoire, l'expédition Scott au cinématographe, qui remplit de monde le théâtre Réjane, et Mme Réjane d'étonnement de voir son théâtre plein ; nous avons eu la soirée Antoine ; une exposition d'insectes qui donnera de très bonnes idées aux modistes pour orner les chapeaux de nos belles de nuit ; nous avons eu le Derby, le grand steeple, le grand prix..., une exposition de Toulouse-Lautrec, — La Goulue, la Macarona, Miss May Bedford et son petit chat, Yvette Guilbert aux gants noirs, qu'êtes-vous devenues?

* * *

Et puis, surtout, nous avons eu le match, le grand match — au Vel'd'Hiv' — Johnson et Moran. Fort beau spectacle, mais décevant, que le combat d'un blanc mal construit, et qui n'osait pas, contre une statue de bronze, un peu grasse. De temps en temps, la statue noire encaissait, ouvrait un large et bon sourire tout doré, et, si elle était bien touchée, elle applaudissait. Irritation des Américaines emperlées.

— *Kill him, Frank!*

A quoi les amis du nègre répondaient :

— *Go on, Jack!*

Et Jack *go onait* mollement. Mais fort beau spectacle tout de même, dis-je, à cause de la lumière crue et verte qui tombait sur le *ring*, les boxeurs ruisselants, les épaules mates des femmes ; à cause du public, faubourg et gratin, qui se trouvait là ; à cause des dames toutes perles dehors, et quasi nues, "sous des déguisements fantasques" ; à cause aussi de cet air cruel qu'elles ont toutes, et de leur satisfaction quand, d'un *uppercut*, le nègre ébranlait le blanc, ou de son gauche répété — *miss, repetita placent!* — il lui ouvrait l'œil. Byzance...

* * *

— Byzance... Maurice Rostand est à Paris.

Eâh !

Emile HENRIOT.




LES
CLAIRS
CHAPEAUX
D'ÉTÉ
J. GOSÉ



LE GOUT AU THÉATRE

LES BALLETS RUSSES


Les Russes sont revenus et ils ne nous lassent pas encore. C'est peut-être qu'ils font beaucoup déraisonner. Des admirateurs indiscrets n'ont-ils pas prétendu qu'en même temps qu'ils nous révélaient des musiques et des visions surprenantes, ils nous rapportaient l'art perdu des fêtes classiques ? Quelle folie ! Ou quelle imprudence ! Le ballet russe n'offre guère qu'une ressemblance avec les ballets français du temps de Lulli et de Rameau, c'est l'unité d'intention, la coopération étroite et mutuelle de la danse, du décor et de la musique, la création, avec chaque œuvre nouvelle, d'un appareil fait pour elle et inventé à nouveaux frais. Mais, avec cette analogie de méthode, quelle différence criante dans la matière et le travail.

Rien n'est plus parfaitement étranger à notre tradition que ces éclats violents, ces danses frénétiques et intenses, cette candeur instinctive, cette fantaisie démesurée. La discordance est même si brutale qu'on s'étonnerait de la faveur tenace qu'obtiennent chez nous les gens de là-bas, si le sens de tradition était notre seule inclination vive. La vérité simple est que les Russes nous charment parce qu'ils nous troublent. Ils sont le peuple jeune accueilli dans la vieille cité, la belle étrangère tombée dans la vie familiale. Et ceux d'entre nous qui les préfèrent sont les plus raffinés et les plus las.

C'est à l'Opéra qu'ils donnaient audience cette année, et M. Fokine a plu, après M. Nijinsky, par des moyens dramatiques d'un ordre plus élevé. Mais pourquoi nous donner chaque année un *Pétrouchka* semblable à lui-même et une *Schéhérazade* moins réussie ?

Quant aux œuvres nouvelles qui ont suscité tant de controverses, il faut les distinguer grandement des ballets d'autrefois. Je ne veux parler ni du charmant *Papillon* où M. Fokine a continué la tradition du *Carnaval*, ni de *Midas*, dont les costumes moins heureux que les créations ordinaires de M. Bakst rappellent les enluminures de Saint-Sulpice ou les tableaux de Bœcklin. Je pense au *Rossignol* et à l'étonnant *Coq d'or*.



Il s'agit cette fois d'opéras-ballets d'une espèce particulière où tous les personnages sont doublement incarnés par des mimes muets et par des chanteurs immobiles. Que ces chanteurs massés de chaque côté de la scène — comme deux rameaux issus de l'orchestre dont ils sont eux aussi des instruments — prêtent la beauté de leur voix et l'expression de leur chant au réprésentant plastique du personnage, il y a là un procédé qui déconcerte sans doute, mais un complément certain de satisfaction.

M. Alexandre Benois a dessiné, pour le *Rossignol*, des décors et des costumes qui font sentir finement la différence de l'art japonais et de l'art chinois. Pour le

Coq d'or, Mlle Nathalie Gontcharova, futuriste russe pleine d'humour, a composé des images populaires russes brutalement coloriées et animées par l'imagination la plus inventive et la plus cocasse. La mise en scène abonde en trouvailles comiques : les hommes qui courent comme des jouets mécaniques, le cheval du roi, si haut que, pour y monter, on doit se servir d'une échelle, le grand lion rieur du rideau de scène... Vous le voyez bien, les Russes sont des enfants qui jouent et leurs jeux ne sont pas les nôtres.

Quant à la *Légende de Joseph,* s'il faut vanter l'art véhément et généreux de M. Richard Strauss, qui fut le musicien, et l'ingéniosité somptueuse de M. J.-M. Sert, qui fut le décorateur, je suis moins tranquille sur la tendance que dénonce ce ballet philosophique. Car il n'est pas vrai que la chorégraphie exprime tout et suffise à tout. Joseph et sa danse pure représentent l'ingénuité et la foi, les courtisanes et la femme de Putiphar, avec leurs costumes lourds et coloriés, expriment la sensualité lourde et impure, je le veux bien.

N'allons pas plus loin et n'imaginons pas que chacun des pas de Joseph puisse traduire un des moments de son évolution, et que la moindre nuance de mysticisme puisse être exprimée par un saut ou par un mouvement de bras. L'Allemagne, avec MM. Hofmanstahl et Kessler, aurait tôt fait de perdre le ballet





russe. Un excès d'intentions abstraites et la lourdeur alambiquée d'un symbolisme confus étoufferaient bien vite cet art raffiné, mais avant tout ingénu et candide. Ils ont gâté jusqu'à leur interprète. M. Miassine, le beau pâtre élu de Dieu, reste un peu empêtré dans sa mystique et aucun de ses bonds, pleins de pensée il est vrai, ne vaut l'immatérialité paradoxale et profane du saut de M. Nijinsky... Et quand nous sortirons de ces fêtes asiatiques, pour que la transition ne soit pas trop rude, un tout petit café, *l'Oriental*, nous permettra de nous rafraîchir sans sacrilège. Entourés par des murs doucement dorés, éclairés par de délicats abat-jour jaunes à glands noirs qui dispersent une lumière apaisante, nous nous assiérons sur des chaises de bois rouge à coussins violets, devant des tables rouges; et nous rêverons en regardant, fixé à la fresque du mur, le « Baiser de la Sultane », de Schéhérazade peut-être... Tout cela grâce à M. Marty et à M. Guénot qui ont, pour ménager nos nerfs et prolonger notre émotion, peint, meublé, éclairé ce petit salon des Mille et une Nuits.

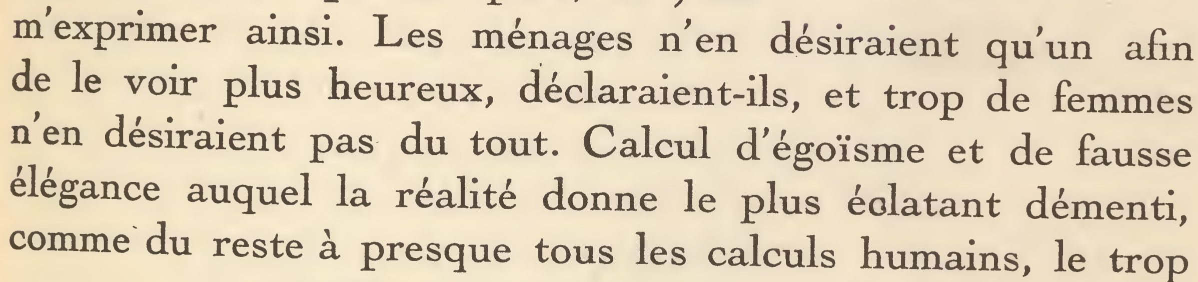
Dessins d'André E.-Marty.

Lise-Léon BLUM.



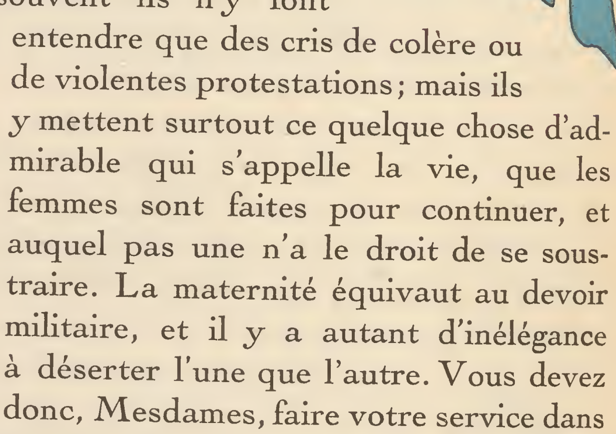
LES POUPONS

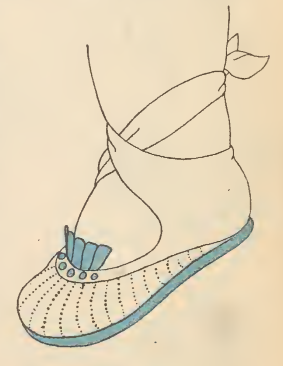
ILS redeviennent à la mode. Ne haussez pas l'épaule, ils ne l'ont pas toujours été. Au théâtre, l'héroïne n'avait qu'un enfant quand elle en avait, et un roman qui a fait date s'intitulait : « *Monsieur, Madame et Bébé.* » Pendant une longue période, le poupon est resté dans la coulisse, il ne se portait plus, si j'ose m'exprimer ainsi. Les ménages n'en désiraient qu'un afin de le voir plus heureux, déclaraient-ils, et trop de femmes n'en désiraient pas du tout. Calcul d'égoïsme et de fausse élégance auquel la réalité donne le plus éclatant démenti, comme du reste à presque tous les calculs humains, le trop prévoir apportant souvent plus de mécomptes que le pas prévoir du tout. Ainsi l'enfant unique, trop gâté, trop isolé, devient rarement l'être unique que l'on rêvait, et celle qui n'en voulait point ne garde pas l'éternelle jeunesse, bien au contraire. Le Dieu d'Israël, qui malgré ses exagérations était presque toujours dans le vrai, faisait bien ce qu'il faisait en infligeant la stérilité comme une pénitence; il savait qu'en en frappant la femme, il la séchait jusque dans son caractère, qu'il rendait sa maison



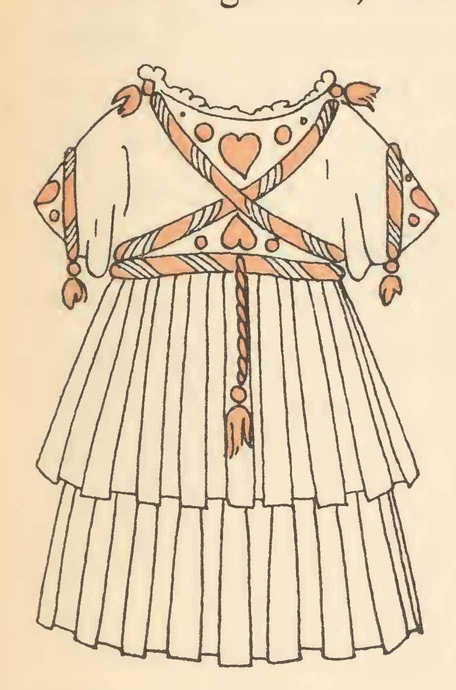


triste et sa vie sans but. Le Dieu des chrétiens est, en termes moins virulents, exactement du même avis ; il nous l'a fait connaître par la bouche d'un de ses élus : Victor Hugo, sur ce sujet, a chanté un de ses plus beaux poèmes. La maison sans enfants, quelle tristesse ! Ce n'est pas que les chers petits ne la remplissent que de joyeux gazouillis, ainsi que le dit le poète ; le plus souvent ils n'y font entendre que des cris de colère ou de violentes protestations ; mais ils y mettent surtout ce quelque chose d'admirable qui s'appelle la vie, que les femmes sont faites pour continuer, et auquel pas une n'a le droit de se soustraire. La maternité équivaut au devoir militaire, et il y a autant d'inélégance à déserter l'une que l'autre. Vous devez donc, Mesdames, faire votre service dans l'active, quelquefois dans la réserve, et, quand le malheur veut que vous soyez réformées, n'en pas être plus fières que ne le sont en pareil cas ces Messieurs. D'ailleurs, vous êtes privilégiées, un bébé donnant infiniment plus d'agrément que la théorie ou le maniement d'armes. C'est une si adorable chose qu'un tout petit enfant ! ses mains se tendent vers vous avec tant de confiance, ses yeux ingénus vous contemplent avec tant d'amour ! Vous êtes tout pour lui : la divinité redoutable qui rend la





justice immédiate et sans appel, l'être surhumain qui apaise la faim avec la bonne soupe, les pleurs avec le beau joujou, ce qui câline, ce qui apaise... Que celles qui ont soif d'amour soient des mères fécondes, elles ne seront jamais tant chéries que par un tout petit enfant. Qu'elles profitent de lui et en jouissent comme on doit profiter de l'heure heureuse qui passe trop vite. Ce n'est que tout petit que l'enfant est à elles exclusivement; plus tard il sera à des obligations, à des plaisirs, à d'autres êtres... Ce n'est que plus tard aussi qu'il montrera son vrai caractère, que peut-être vous retrouverez en lui ce grand-père si avare, cette arrière-tante célèbre par sa coquetterie, la mère de votre mari dont l'autorité était redoutable... La mère s'apercevra alors avec stupeur qu'elle n'a été qu'un bon terrain dans lequel a germé une graine mystérieuse, et que les enfants de son corps ne sont pas toujours ceux de son cœur. Mais, quand ils sont tout petits, elle ne sait pas encore, elle se penche sur le berceau qui, avec le léger sommeil, abrite tous les rêves et toutes les illusions. L'avenir, l'espoir, c'est ce que représente ce tout mignon bambin trottinant maladroitement dans le vaste appartement qu'il anime d'une



autre vie que les animaux qu'il a été de bon goût d'y avoir.

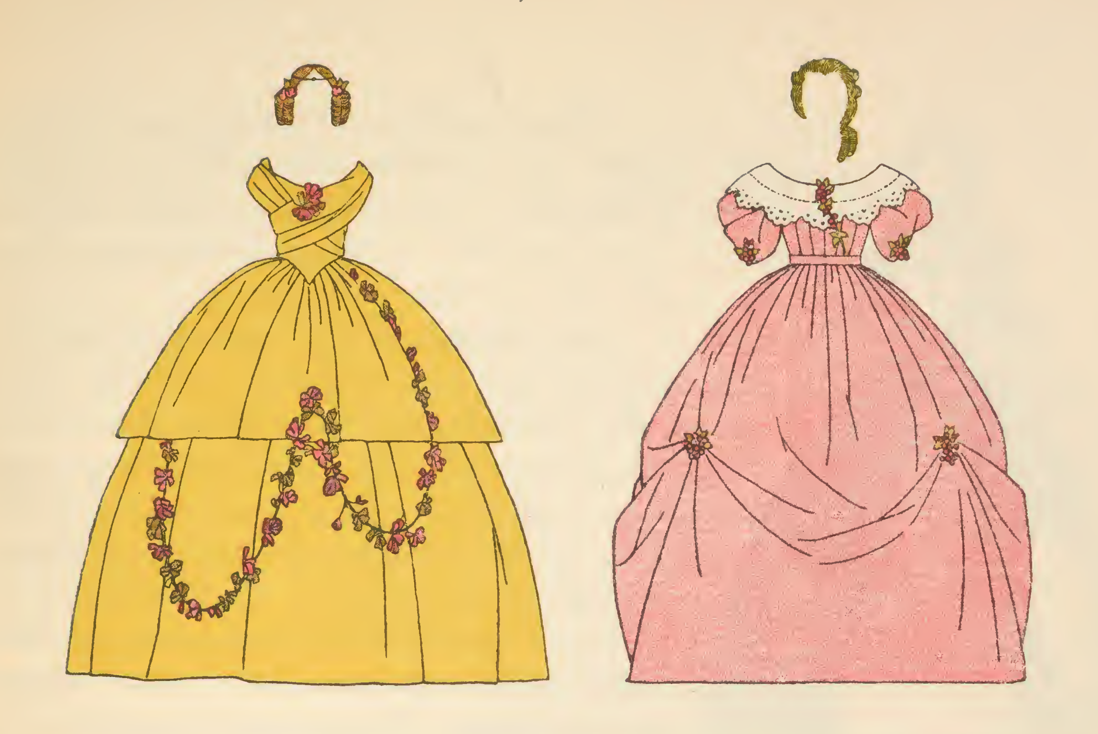
Pour une fois, la mode n'est pas paradoxale ; chose inusitée, elle est même d'accord avec les graves sociologues qui, en vous demandant un devoir, vous aident à être au ton. Indice certain, ce sont les enfants qui, cet hiver, ont fait florès au théâtre. « *Mon Bébé* » y a connu le maximum ; les petits bonshommes des Folies-Bergère faisaient un tort considérable aux belles filles qui les entouraient, et je ne voudrais pas inquiéter Monsieur Guitry, mais entre nous, Mlle Carlia a eu beaucoup plus de succès que lui.

Vous voyez donc, Mesdames, ce qui vous reste à faire : vous mettre au niveau de la loi de trois ans ; en restant dans les chiffres inférieurs vous manquez de délicatesse. Et puis, dites-vous que les cerisiers n'en sont pas moins beaux parce qu'ils portent beaucoup de cerises, et que les rosiers ne s'enlaidissent pas à être chargés de fleurs, bien au contraire. Vous vous apercevrez bien vite que s'occuper d'un poupon est plus amusant que s'intéresser à un toutou, et que la Mère Gigogne est, à tout prendre, un personnage infiniment moins ridicule et beaucoup plus sympathique que celui de la Mère Michel.



Dessins de Borelli-Vranska.

SYLVIAC.



De Constantin Ghys à Longhi

Le carnaval n'est plus, comme jadis, la saison des travestissements, des bals parés et masqués. Le monde ne se décide à organiser des fêtes de ce genre qu'après avoir épuisé, semble-t-il, la somme de ses autres passe-temps favoris. La première de ces réunions qui émaillent une saison et lui laissent même leur nom par la suite, fut celle donnée par la duchesse de Gramont, et à laquelle les dames étaient priées de se rendre en costume à crinoline.

Deux générations, à peine, nous séparent de celle qui vit les femmes avancer avec ces amples jupes, ces hanches ballonnées, drapées, garnies, comme le ciel d'un lit et, pourtant, lorsque nous feuilletons les lavis de Constantin Ghys, les gravures de modes de cette époque, déjà si jaunies, elles nous paraissent d'un temps plus ancien que celui des justaucorps, de la fraise ou du vertugadin ! Nos juvéniles contemporains ont peine à se figurer que leurs grand'mères aient pu paraître ainsi affublées. Mais, lorsque des créatures animées revêtent les atours d'autrefois, leur prêtent la jeunesse, la grâce, la vivacité et les dons qui sont leur apanage, nous nous apercevons que la proportion des garnitures et l'ampleur des jupes, peuvent donner le change sur le physique d'une femme, mais ne lui enlèvent rien de sa séduction.



Mme de Gramont n'avait pas voulu imposer aux hommes l'ennui de se costumer; l'habit de couleur et même l'habit noir leur étaient permis, à défaut de costumes allant de 1830 à 1870.

Les dames de la cour des Tuileries, qu'Eugène Lami et Ghys ont silhouettées, celles des fêtes de Compiègne eussent certainement souri de bien des accoutrements que nous supposions des plus purs au bal de la duchesse de Gramont. La coiffure est particulièrement impossible à rendre. Il faut des postiches, que les coiffeurs ne savent plus exécuter comme leurs grands-pères les exécutaient; les ingrédients en apparence les moins nécessaires ne sont plus les mêmes et l'ensemble de ces riens compose des erreurs totales.

La crinoline ne devait point faciliter les rapprochements dans la vie intime, ni d'ailleurs aucun des mouvements de la femme dans l'existence. Les dames du bal Gramont semblaient un peu gênées, mais, avec l'admirable aisance de la femme, elles s'y acclimatèrent bientôt et rien ne serait moins étonnant que de les voir avant peu quitter les robes entravées pour de plus vastes juponnages.



Le quadrille qui ouvrit le bal, avec S. A. R. l'Infante Eulalie, la comtesse Jean de Castellane, la princesse Murat, la marquise de Ganay, accompagnées du grand-duc Dimitri, du prince Antoine d'Orléans-Bragance, du comte de Castellane et du comte Louis René de Gramont, par sa pompe surannée, la politesse oubliée de ses courbettes, saluts, révérences, etc... nous reportait fort loin du *tango* et de la *trémoutarde*. Ainsi, moins de cinquante années ont suffi pour transfigurer complètement les mœurs dans une société qui cependant se pique — et parfois assez justement — de demeurer fidèle à ses habitudes.

Ce bal, par tout ce qu'il évoquait d'irrémédiable, de révolu, de tout près de nous encore et de déjà loin, infiniment, ce bal avait sa mé-

lancolie. Le visage des jeunes femmes semblait se montrer et sourire au milieu d'un ovale découpé dans un portrait de leur grand'mère... On pensait au bal de *robes entravées* que la petite-fille de Mme de Gramont offrira peut-être à ses amies, vers 1964...

La comtesse de Chabrillan, qui remit à la mode ces grands bals costumés, avec celui des Mille et une Nuits qu'elle donna en 1912, a voulu, cette année, offrir un spectacle tout différent de celui de l'année dernière, qui était blanc et noir — pour obéir ou plutôt pour donner l'essor à un penchant pour le noir et le blanc dont on a bien abusé depuis. — Elle choisit dans l'œuvre de Musset la moins connue de ses œuvres de jeunesse, *la Nuit vénitienne*, qui permettait de faire voisiner le domaine de la littérature avec ceux du chant et de la danse, grâce aux intermèdes que, suivant pour ainsi dire l'indication de Musset dans le texte, elle put y intercaler. Sur un décor dont M. Maxime Dethomas avait exécuté la maquette et surveillé l'exécution : une perspective de canal s'enfonçant sous l'arche d'un pont de briques fauves, décor éclairé savamment d'une fluide lumière bleue de nuit lunaire, puis dans le cadre d'une terrasse fleurie de lauriers-roses, de rosiers et illuminée de lanternes, la comédie amoureuse et dramatique de Musset se joua, traversée de dominos aux masques blancs surmontés du tricorne noir, et de personnages qui paraissaient détachés des toiles de Longhi.



La comédie italienne, représentée par la duchesse de Gramont et le baron A. d'Etchegoyen : colombine et arlequin; les danses de l'époque, interprétées par la comtesse des Isnards, le comte Guy de Gontaut et M. André de Fouquières; la fantaisie, représentée par une danse de la comtesse de Lubersac

figurant une danseuse de verre de Venise, pas et groupes réglés par le maître de ballet Staats et Mme Cernusco, composèrent un ensemble digne du salon où il fut donné et de l'assemblée qui l'applaudit.

Le comte Henri de Mun, dans le rôle de Razetta, pour lequel il s'était fait, avec une surprenante exactitude, la tête du poète des *Nuits*, le baron Despatys, le baron Karl Reille, le vicomte de la Tour du Pin, le prince de Croÿ, M. Albert Flament, qui avait réglé et organisé cette représentation, composèrent une troupe d'amateurs dont l'inexpérience et le talent se balançaient heureusement et au milieu de laquelle brilla Mlle Falconetti, jeune étoile du Conservatoire.

Tous les plaisirs du monde ne sont pas exclusivement vains et dansants; on y peut danser en collaborant à un spectacle délicieux et rare. Les amateurs sont arrivés à un point de perfection tout à fait curieux : Mme de Chabrillan, dont l'originalité consiste, semble-t-il, à réussir chaque année une fête qui ne ressemble jamais à ce qu'elle put offrir précédemment, et qui est aussitôt imitée, d'ailleurs, Mme de Chabrillan et la duchesse de Gramont doivent sourire en pensant aux nombreuses crinolines et à toutes les vénitienneries que nous allons voir surgir jusqu'à... juin prochain !

Dessins de Bernard Boutet de Monvel et de George Barbier.

F. de Cange.





AU HASARD...

La musique est, en ce moment, une très curieuse chose à suivre. Il s'y mêle tant d'éléments jadis plus éloignés d'elle, que l'idée me vient qu'il n'est guère nécessaire aujourd'hui d'être tellement musicien pour la comprendre sinon ouvert à la pensée et aux impressions artistiques.

Dans le *Chevalier à la Rose*, soirée de fantasmagorie, Strauss peint autour d'anciennes valses tout un arc-en-ciel de couleurs : histoire de vieille femme qui aime un jeune homme. Le page cependant préfère la cousine de son âge. Puis cette rêvasserie se termine par le petit nègre qui vient, corps de melon, jambes menues, chercher sur la scène délaissée et sombre un mouchoir perdu. Est-ce la musique, luisante comme une bulle de savon, ou cette fin rappelant une estampe japonaise qui nous charme davantage?

Dans l'*Ariane à Naxos*, différentes pièces et différents genres de musique en un seul cadre rappellent ces jeux d'enfants multipliables, faits néanmoins pour tenir l'un dans l'autre.

La nouvelle *Fest Ouverture* du même maître donne, en dehors de ses qualités musicales, une inoubliable, une immense impression architecturale.

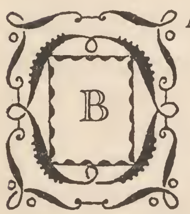
Oui, tout cela n'est possible qu'à un génie musical. Pourtant c'est quelque chose de plus que des harmonies ou même des désharmonies Dans le *Sacre du Printemps*, de Stravinsky, c'est la nature qui nous parle son langage à elle, les thèmes sont en partie copiés avec une fidélité d'appareil photographique sur ce que chacun de nous pourrait entendre si nous y prêtions un peu d'attention. Et cela nous étonne, nous déroute, pauvres citadins égarés dans la nature : des sons, d'abord discordants et incertains, annoncent le printemps qui revient. Lentement il se dégage des bras puissants d'un hiver de Russie. Une lutte d'abord peureuse et irrésolue, puis il prend conscience de sa force de soleil et de joie, et l'orchestre se rassemble vers une sublime beauté.

Ce n'est pas uniquement un problème musical, je le répète, c'est toute une philosophie. Cela touche au plus profond de notre être, à des secrets peut-être inexprimables par des mots. Le *Sacre du Printemps* est une œuvre de foi. Allons-nous y croire?

Téresita de OSA.



LA MODE ET LE BON TON



BATTANT de toutes ses ailes dans un effort suprême, comme pour en appeler aux Divinités qui ont fixé son arrêt de mort, la cape agonise. Le mal qui l'emporte est de ceux qui durent puisqu'il est le mal de la vulgarité !... Aussi sommes-nous menacés de voir errer pendant des temps infinis, sur des épaules misérables ou trop plantureuses, cette parure exquise qui fut celle des preux chevaliers, et que nous reprîmes avec tant de grâce par ce printemps de 1914.

TAILLÉE dans un ancien manteau, ce n'est qu'un spectre de cape que promène, étriquée, la petite ouvrière en mal de Mode ; c'est la cape encore, poussée au paroxysme de l'ampleur et de la couleur, que la trop grosse sous-préfète de Fouilly-sur-Y.. arbore au Bois, en peluche rouge, comme les rideaux de Mme Prudence.

JE vous le dis, quelque amour que nous ayons pour la cape et quoique en un coin de la garde-robe nous gardions tendrement l'une d'elles, pour quelle occasion? nous n'en savons rien, malgré cet amour et la commodité que nous lui reconnaissons, nous ne pourrons plus, d'ici peu, porter la cape (si nous sommes une femme chic).

NOUS la remplacerons par le saute-en-barque de 1855, ample, court et flottant, fichant le camp des épaules, où le retient à grand'peine une cravate de taffetas noir à pans brodés enserrant le cou.

En toutes couleurs, de serge ou de grosse soie suivant les circonstances, doublé ou non, le saute-en-barque sera le dernier mot du chic.



DES volants, nous en aurons jusque pardessus les yeux, petits et grands, plissés ou déplissés, évasant la jupe du bas ou, au contraire, la bridant comme une culotte plissée, jamais nous ne choisirons mieux le moment de porter des volants, si nous

les aimons. Par les riants jours d'été, en linon blanc ou rose, voyez-vous rien de plus vaporeux et frais qu'une robe de mousseline à trois volants festonnés avec corsage à fichu ?

TOUT l'été et tout l'automne nous revivrons l'époque simple et candide des héroïnes de Balzac ; il n'est pas jusqu'au cabriolet que nous leur reprendrons avec le châle que, pour contenter notre goût d'originalité, nous porterons en soie noire brodée d'une guirlande de lauriers ou de chêne d'argent. Par les rubans, encore, que nous retrouvons sur tout et partout et qui sont cette année en plein triomphe nous revivons cette jolie époque.

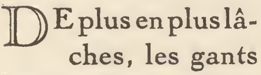


LES petits costumes Norfolk à ceinture de paille ou de sparterie seront en toile ou en flanelle rayées de couleurs vives sur fond blanc, mais dès à présent ces costumes auront leur jupe faite d'un seul grand plissé très court, car c'est là le signe le plus caractéristique de l'année, nos jupes devront être, pour être chic, extrêmement courtes.

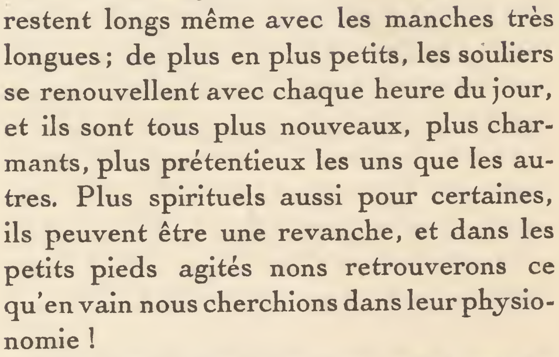
AUSSI, combien jolies les robes très habillées qui ont des jupes de tulle superposées et bordées d'une petite ruche, posée sur un fond de soie étroit comme un tuyau et court, bien au-dessus de la cheville... Il semble, en les voyant, que telle, ainsi vêtue n'attend plus que le maître à danser !



LE chapeau aux grandes ailes plates ondule poétiquement sur la plupart des visages, si simple, si peu chargé, à peine piqué d'une fleur, symbole reposant de la fatigue imaginative de la dernière saison... sans doute.



DE plus en plus lâches, les gants restent longs même avec les manches très longues ; de plus en plus petits, les souliers se renouvellent avec chaque heure du jour, et ils sont tous plus nouveaux, plus charmants, plus prétentieux les uns que les autres. Plus spirituels aussi pour certaines, ils peuvent être une revanche, et dans les petits pieds agités nons retrouverons ce qu'en vain nous cherchions dans leur physionomie !



Du maquillage ? Toujours, plus que jamais.

Des voilettes ? Seulement les jours de soleil, longues et flottantes, en gaze de couleurs violentes, ce qui avec le saute-en-barque sera d'une évocation à faire tressaillir l'âme de Barbey d'Aurevilly.

NADA.

Dessins de l'Auteur



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 62. — *Cette robe, pour le jardin, se compose d'un fourreau drapé de crêpe de Chine et d'une crinoline laitonnée à volants de tulle.*

✤

Pl. 63. — *Robe pour le casino. La tunique, en tulle, est bordée de fourrure; la jupe, drapée, est en charmeuse et la cuirasse, formant corsage, en jais.*

✤

Pl. 64. — *Madame Tamar Karsavina dans* "le Coq d'Or" *de Rimsky-Korsakow, costumes et décors de Nathalie Gontcharova, qui vient d'être donné, par la troupe russe, à l'Opéra,*

✤

Pl. 65. — *Scène de* la Légende de Joseph, *ballet donné à l'Opéra par la troupe russe, sur la musique de Richard Strauss, avec les costumes de Bakst et dans les décors de J.-M. Sert.*

✤

Pl. 66. — *Ce costume de nourrice est tiré des habillements des paysans dalmates. La robe est en bure bordée et garnie d'un galon de laine, et la chemise en toile écrue.*

✤

Pl. 67. — *Robe de Paul Poiret interprétée par le peintre Boussingault.*

✤

Pl. 68. — *La jupe et le grand volant de ce costume tailleur de Worth sont en serge bleue. La tunique est en taffetas; l'effet de gilet et le col sont en piqué blanc.*

✤

Pl. 69. — *De Chéruit cette robe du soir en tulle noir bordée et garnie de singe.*

✤

Pl. 70. — *Robe d'été de Dœuillet. Le fond est en tulle noir recouvert par deux volants de tulle incrustés de broderie. Le corsage, en tulle et broderie, est retenu dans une ceinture rose de Chine.*

✤

Pl. 71. — *Cette robe d'après-midi de Doucet se compose d'une double jupe à empiècement, formant redingote, en taffetas bleu et d'une haute collerette froncée, également en taffetas bleu. Le corsage et la jupe sont en liberty blanc.*

✤

Pl. 72 — *Voici deux robes d'été de Jeanne Lanvin. La robe de jeune fille est en linon blanc brodé de soutaches, avec une ceinture perlée sur taffetas. La robe de fillette est en crêpe de Chine bleu et en serge blanche, avec une petite broderie bleue.*

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



MON CŒUR SOUPIRE...

Robe de parc



SUIS-JE BELLE CE SOIR?

Robe pour le casino



LA LÉGENDE DE JOSEPH

Scène du IIe acte



LA TENDRE NOURRICE

Costume dalmate

LA ROBE BLANCHE

Robe de Paul Poiret selon Boussingault





LE PAYSAGE ROMANTIQUE

Costume tailleur de Worth



RIEN QU'UN NUAGE

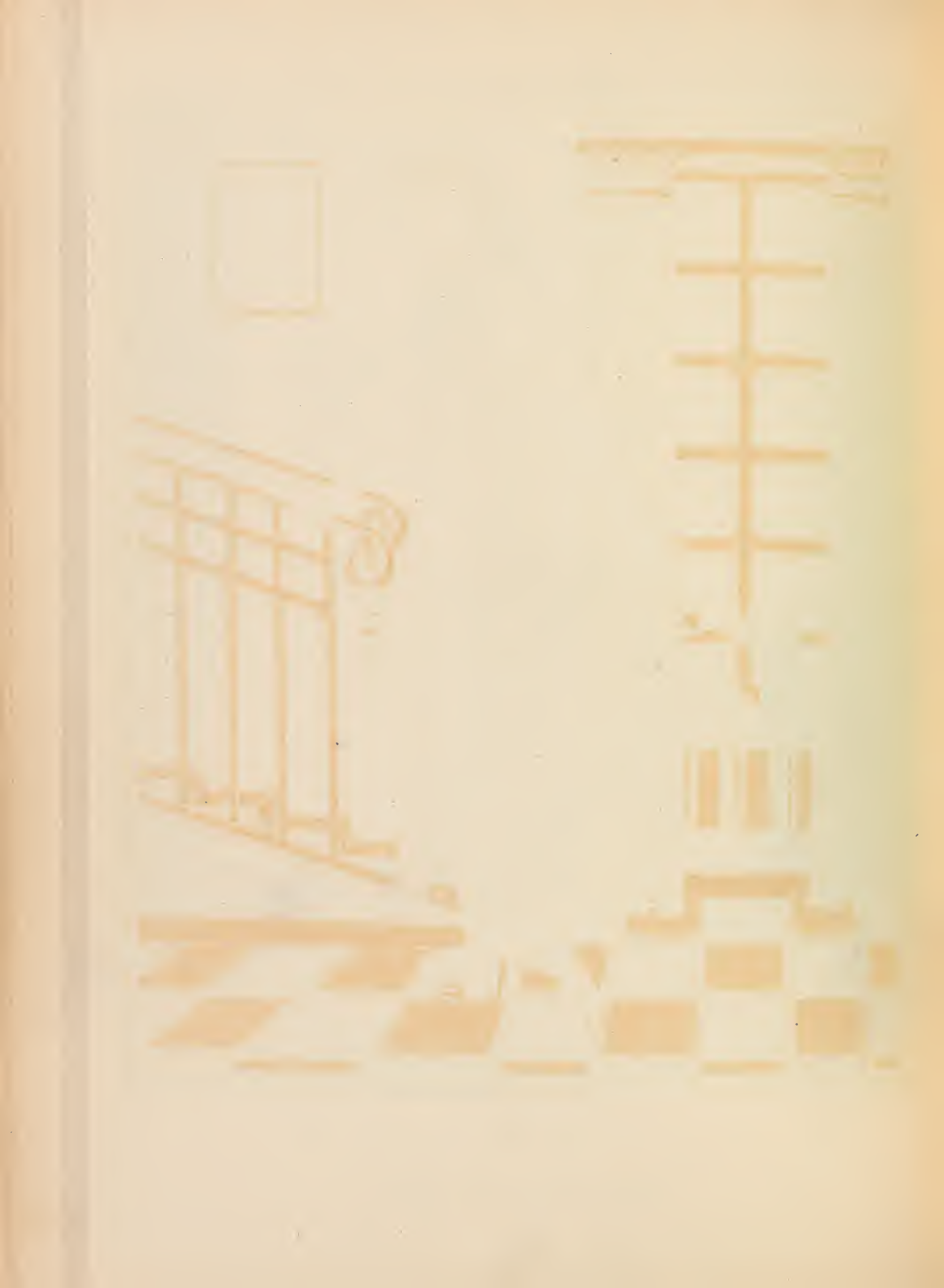
Robe du soir de Chéruit





LE CYPRÈS ET LA ROSE

Robe d'été de Dœuillet





QUEL CHAPEAU FAUT-IL METTRE?

Robe d'après-midi de Doucet

Pierre Brissaud 1914

VIVE SAINT-CYR!

Robes d'été de Jeanne Lanvin




A.E. MARTY
eau de
jeunesse
Jane
Hading
38 Rue du Mont
Thabor · Paris

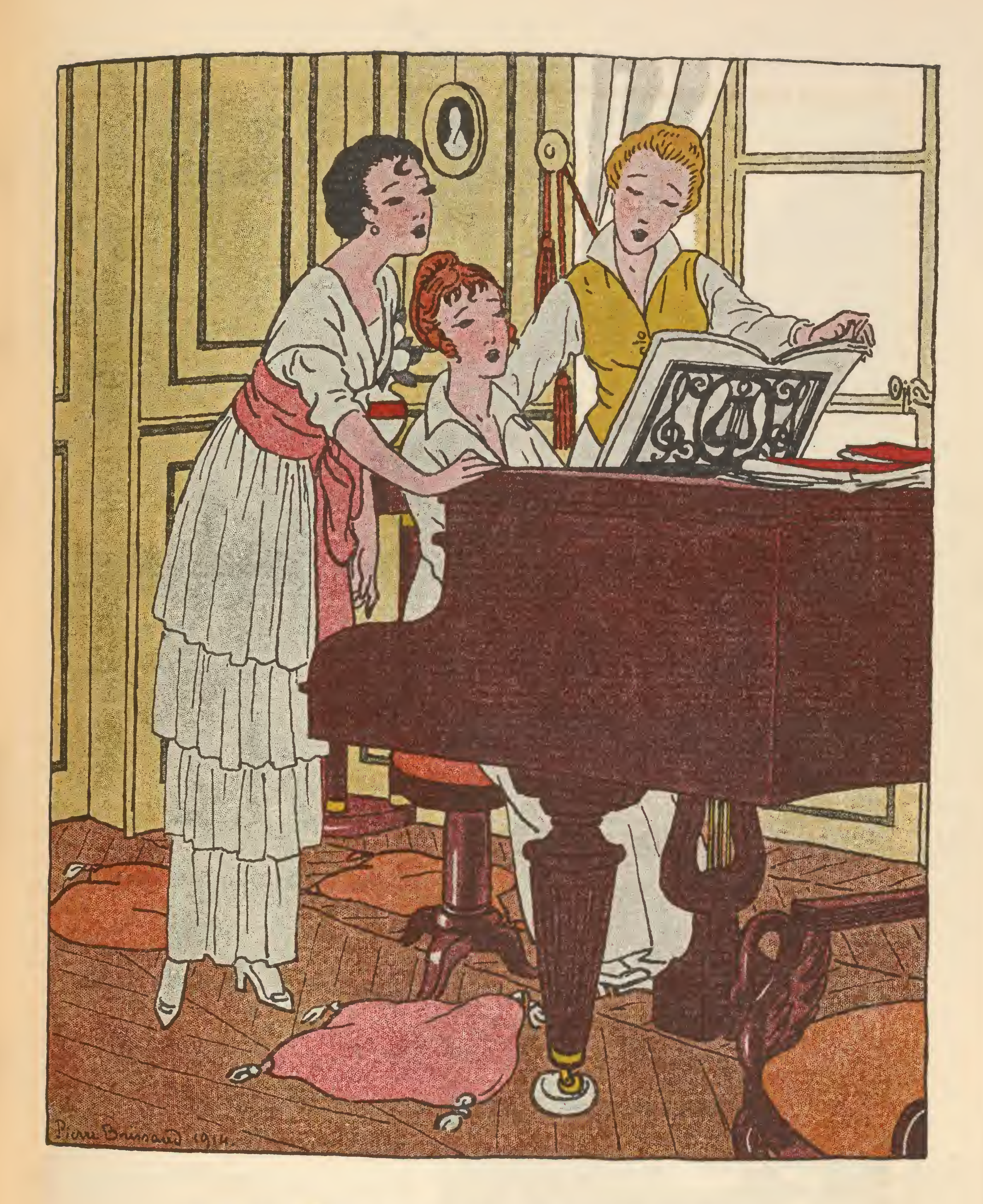

Les Couturiers recommandent
POUYANE
Le Médecin de la Robe
16, AVENUE DE L'ALMA


Comme toi.
PARFUM ULTRA PERSISTANT
Ed. Pinaud
18
Place Vendôme

Max AUSPISTZ Fourreur *374, Rue Saint-Honoré*	BUZENET Couturier *14, Rue La Boélie*
Marcelle DEMAY Modes *11, Rue Royale*	LEMAITRE Bonneterie élégante *67, Boulevard Haussmann*
SORMANY Objets de goût *134, Boulevard Haussmann*	ZIMMERMANN Robes *10, Rue des Pyramides*
FISCHER Jumelles Flammarion *12, Boulevard des Capucines*	Jeanne DUC Modes *281, Rue Saint-Honoré*


P.B.


Une honnête femme ne reçoit
d'argent que de son mari...
et de
MAXIMA



LA CANTATE A TROIS VOIX

GAVEAU

Facteur de pianos à Paris, 45-47, rue La Boëtie

Inter-
laken



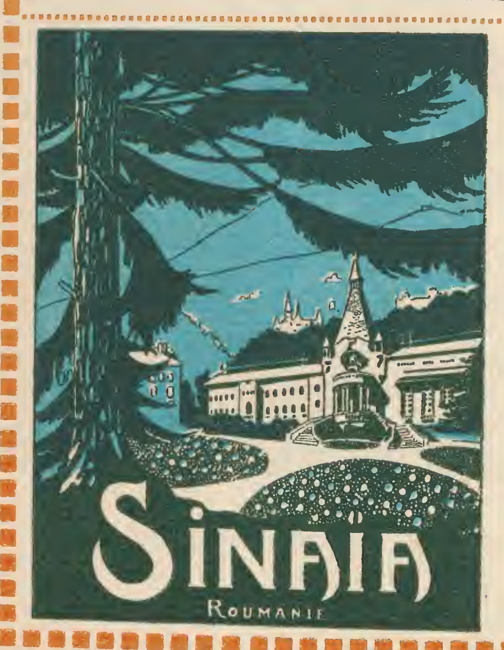
Gd HÔTEL VICTORIA

Luxe Elégance

Mr MÜLLER DIRECTEUR

A une heure un quart
DE BERNE
Auto ou Chemin de fer

Sinaïa



SINAÏA

"La Ville du Bon Ton"

Résidence Royale : ROUMANIE

à 2 heures de Bucharest

Le meilleur climat du monde

Saison : Juin à Octobre

PALACE-HOTELS ET CASINO

o o o

Champ de courses - Tir aux pigeons

Toutes les attractions
des grandes villes d'eaux européennes



La Gazette du Bon Ton
et la Guerre

La huitième livraison de la deuxième année de la "*Gazette du Bon Ton*" était sous presse quand éclata la grande Guerre. Ce fut un vide soudain, un arrêt complet de toutes les activités. Nous dûmes subir le sort commun. En quelques heures, la plupart de nos collaborateurs avaient rejoint leurs postes.

Depuis cette époque, nous ne songeâmes point à reprendre la publication de notre Gazette. Pendant quelques mois, personne n'eut d'autre souci que celui du front. Et cela n'était certes point sans grandeur.

Mais lorsqu'il fut avéré que la France, échappant au plus grand des périls, marchait vers la victoire certaine, alors renaquirent quelques-unes des préoccupations qui nous étaient les plus familières. La coquetterie des femmes ébaucha son délicieux sourire. La "*Gazette du Bon Ton*" n'était point sans observer cette résurrection délicate. Pour reprendre son cours interrompu, seule, une occasion lui manquait, mais qui se présenta bientôt sous la forme la plus heureuse : la participation officielle des grands couturiers parisiens à l'Exposition Internationale de San Francisco.

Du moment que les maîtres de la Mode affirmaient ainsi leur intention de ne point abdiquer, du moment qu'il leur paraissait opportun de manifester auprès de nos amis d'Outre-Atlantique la persistance de notre bon goût, nous n'avions plus à hésiter nous-mêmes. Et ce double numéro, qui leur est consacré, a également pour but de montrer ce que la France a fait et ce qu'elle peut faire dans ce sens, malgré l'inopportunité apparente des circonstances.

Ce n'est pas une des moindres curiosités de ces temps extraordinaires que de voir une capitale (dont les armées ennemies avaient si prétentieusement décrété l'investissement et la ruine), continuer à dicter de par le monde, en pleine effervescence guerrière, les pacifiques décrets de l'élégance.

C'est en cela que consiste, à notre avis, la signification de l'effort accompli par nos couturiers à l'Exposition de San Francisco.

On pourra, en feuilletant ces pages, se rendre compte

de ce qu'à pu réaliser le goût français pendant la guerre de 1914-1915. Ceux qui ont encore dans les yeux les silhouettes à la mode le printemps et l'été dernier seront surpris de la différence. Ce je ne sais quoi d'agressif, de criard, que nous laissions passer par une sorte d'indulgence indifférente, a enfin disparu. Et nous nous retrouvons dans une atmosphère plus discrète, et tout à fait française.

Mais cette différence, pour nette qu'elle soit, ne signifie pas une rupture complète de notre tradition de la mode. Comme on s'en rendra compte au contraire en feuilletant ce numéro, il s'agit surtout d'une réforme dans l'accessoire. Nous avons élagué tout ce qui, en se surajoutant à la ligne primitive, en altérait le contour délicat. Mais cette ligne sacrée persiste. Ainsi nous avons sauvé ce qui méritait d'être sauvé, c'est-à-dire la pureté du galbe, dogme primordial de l'élégance.

Nos abonnés s'apercevront que ce numéro diffère légèrement des précédents. Mais ils se rendront compte des difficultés que nous avons eues à surmonter en pensant aux vides creusés par la mobilisation dans un journal dont tous les collaborateurs, tant rédacteurs qu'artistes, sont de jeunes hommes. Cette sobriété, ce n'est point seulement la nécessité qui nous y a contraint, le bon goût nous en aurait fait un devoir. Après avoir été le miroir complaisant de la frivolité de naguères, il convenait que notre Gazette fût l'expression de la gravité actuelle.

Ce fascicule, numéroté 8 et 9 (été 1915) viendra se relier à la suite du numéro 7 de l'année 1914 et sera complété par les numéros 10, 11 et 12 pour former un volume 1914-1915.

La Rédaction.



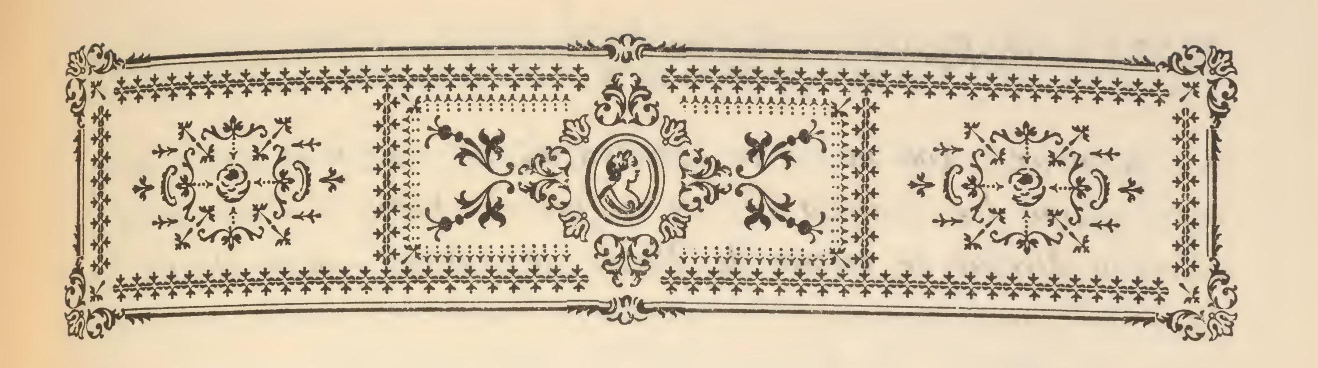
CEPENDANT qu'une partie du sol français est encore occupée par l'envahisseur, Paris reste toujours le Paris du Bon Goût et de la Mode.

Malgré les glorieuses épreuves de la Guerre, afin qu'il conserve sa place accoutumée dans toutes les Expositions, les grandes maisons de couture suivantes ont envoyé à San Francisco leurs créations les plus nouvelles.

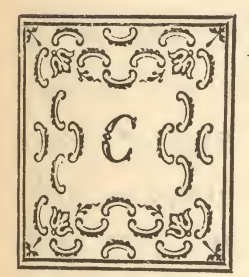
Beer ✤ Callot ✤ Cheruit ✤ Dœuillet
Doucet ✤ Jenny ✤ Jeanne Lanvin
Martial & Armand ✤ Paquin ✤ Premet
Worth



Les modèles des Couturiers sont groupés à l'Exposition sous les titres:
Vichy - Longchamp - La Côte d'Azur.
Nous les avons reproduits dans nos planches hors-texte sous la même désignation.



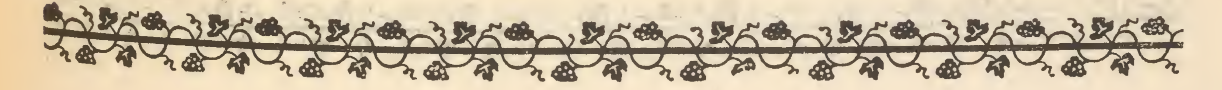
LA COUTUME DE PARIS



E printemps de 1915, comme chaque année, la mode est apparue en France, malgré les hasards de la guerre.

De 1792 à 1815, pendant la série des immenses conflits suscités par l'esprit des encyclopédistes, par l'exemple de Franklin, de Washington, de Lafayette, par l'audace de la Révolution et l'élan de ses armées, Paris n'a-t-il pas, de même, eu ses raffinements et ses modes ? Il en subsiste tant de gravures amusantes, inspiratrices, hier encore, de nos couturiers, un siècle après Valmy, Wagram et Waterloo.

En effet, la mode c'est l'art d'évoquer, sur un corps de souple créature, toutes les richesses de la planète, les pierreries de ses mines, les laines de ses troupeaux, les fourrures de ses fauves, les soies de ses chenilles, les lins et les cotons de ses plantes, les plumages de ses oiseaux, les perles de ses mers. Sur une belle femme heureusement parée, toute la terre se résume. L'Univers et Vénus s'épousent. Ils brillent ensemble. Selon l'esprit d'une pensée suggestive, chaque année le goût de Paris



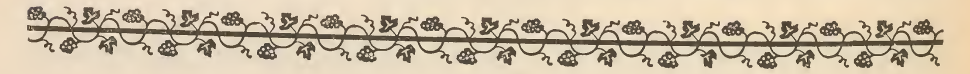


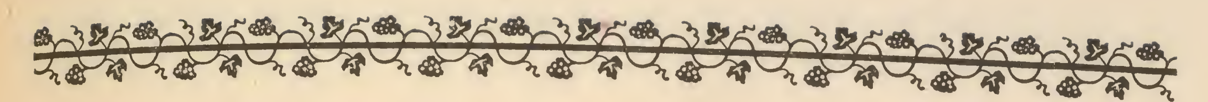
se prononce, comme il se prononçait aux XVIIe et XVIIIe siècles déjà, quand les marchandes de « grands habits » s'en furent à Moscou derrière le retour de Pierre le Grand pour étonner les épouses de boyards, pour les convertir à l'esprit qui rendit Catherine II amie de Diderot, de Falconnet, de Miranda, de la pensée universelle, de l'art fin, de l'action mondiale qu'engendra l'encyclopédie. Avec leurs bonnets de tulle, nos Paméla ont coiffé les têtes et les intelligences des nations. Notre midinette ne saurait faillir à la tradition de ses aïeules.

Bien à tort l'on pensait, avant la guerre, que la vie sociale, tout à coup, s'arrêterait au premier son du tambour convoquant les grandes nations de l'Europe pour la tragique épreuve du XXe siècle. A Paris même, l'erreur, quelque temps, prédomina. Les banques prétendirent surseoir au crédit. On tarda beaucoup trop à remplacer par les hommes mûrs, par les réformés, par les femmes, ceux que leur jeunesse robuste vouait à l'honneur de combattre. Bientôt on s'aperçut de la faute commise. Les banques ont repris leurs initiatives. Les ateliers, les usines, les manufactures se sont remplis afin de pourvoir les armées de munitions, de vivres et de vêtements. Le tiers, la moitié, les trois quarts des industries ont recommencé d'agir.

Et voici que, pour le printemps, la renaissance de la vie sociale apparaît. Trop d'héroïsme a donné l'exemple, sous les étendards de tous les peuples. Il seyait vraiment qu'à l'intérieur des patries, les non-combattants fissent preuve d'énergie, à leur tour. Il en fut ainsi. Partout on s'est remis au travail. Le goût juge.

De la civilisation créatrice, de ses raffinements subtils, quel





témoignage plus effectif que la mode? Son rôle n'est pas, en notre temps, de signaler la beauté corporelle, comme dans l'ère antique, mais plutôt d'enseigner le genre d'esprit élu par le goût des aristocraties. La mode est spirituelle, narquoise, ironique. Elle déforme. Elle travestit. Elle allonge. Elle tasse. Elle chiffonne. Elle masque. Elle unit l'être à l'ambiance. Elle le sépare de l'univers. Elle est synthétiste. Elle est individualiste. Elle prône tantôt la vigueur saine, tantôt la fragilité délicate. Elle conseille la joie ou la rêverie, ou l'offensive, ou l'effacement, ou la parade. La mode c'est le signe de l'esprit que se veut l'élite, durant une saison.

Cette élite pouvait-elle manquer de caractère en ce moment? Point. La mode féminine qui se forme à Paris vient d'y naître comme chaque printemps.

En boléros courts ou longues redingotes de drap sombres, tombant à plis nets, les élégantes ont surgi. La guêtre claire étreint la cambrure du pied, la finesse de la cheville, à moins qu'une botte de peau lacée ne les enveloppe haut, sous la jupe courte. Toque ou bonnet, la coiffure s'enfonce pour résister au vent de la campagne. Quelque chose de pratique et de crâne, de favorable à la marche que gênent peu l'ampleur des étoffes sur les hanches, sur le buste, et cette échancrure du large col libérant la gorge. Cela, et qui se nuance, et qui se diversifie de mille façons, c'est la mode neuve de 1915. Paris a créé dans l'héroïsme, son élégance de la guerre, une élégance allègre et sportive, dégagée, permettant au geste toutes les aises, dût-il relever de malheureux blessés, ou même brandir une arme.





Et cette mode, par chance, semble esthétique autant que spirituelle. Les plumes roides de tel chapeau en forme de casque lui font un cimier gaulois. La dame incline à paraître guerrière. Du moins, si elle écarte le ridicule de l'être, elle suggère l'élan de la force saine et prête. La voici.

Ne convenait-il pas, en effet, que Paris s'exprimât comme de coutume. Paris, centre de réunion permanent pour cette aristocratie que composent la diplomatie de tous les empires, les familles historiques, les intellectuels glorieux, les beautés célèbres, les artistes illustres, les ministres éloquents, nés sur tous les points de la planète, et contents de vivre ensemble, malgré la diversité de leurs origines, afin d'échanger leurs espoirs, de confronter leurs préférences? Paris s'est exprimé, comme tous les ans, par ses élégances spirituelles et opportunes, prestige extérieur des élites qui les adoptent. Paris devait au monde cette preuve de son incorruptible vitalité égale dans la guerre comme dans la paix. Puisque le goût des Latins combat la barbarie tudesque, il était bien que Paris proposât la mode ce printemps, comme d'habitude; n'est-ce pas?

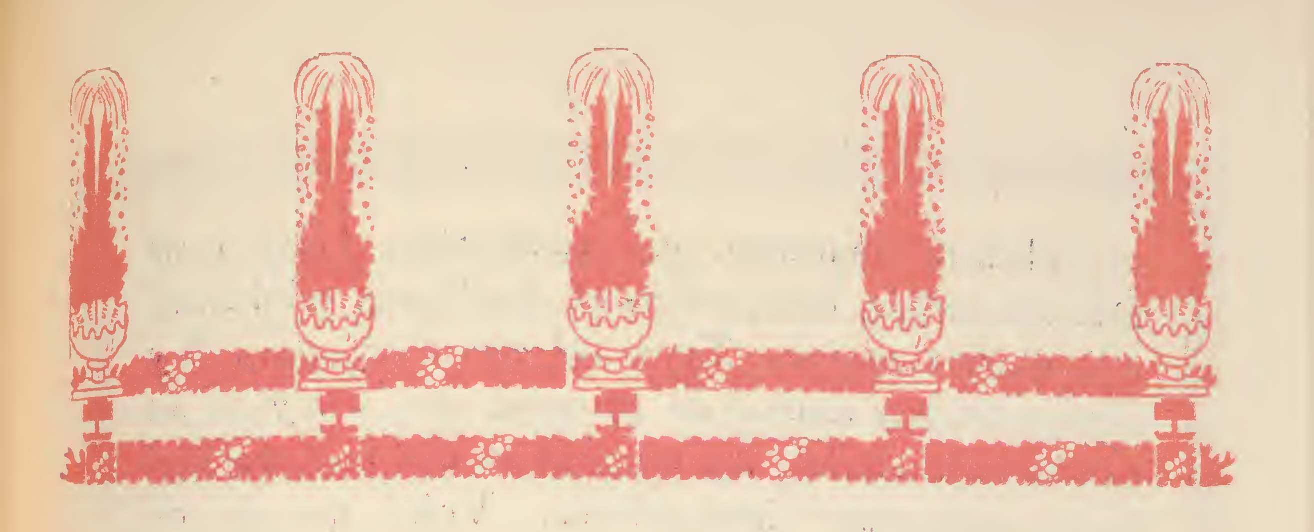
Paul ADAM.




COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.
Woman's Art School



EN SUIVANT LES OPÉRATIONS



VICHY

VICHY s'est placée au cœur de la France pour y accueillir les nations. Elle offre à ses hôtes de l'univers le joli sourire de ses paysages extraordinairement aimables. C'est la plaine ondulée que bordent ici des collinettes avenantes et obstinément printanières, qui s'appellent le plus gentiment du monde les monts de la Madeleine. Et pas très loin, des montagnes qui forment fièrement le Massif Central et qui sont aussi hautes qu'elles peuvent, mais qui se baissent pour vous recevoir... Paysage sans violence; de la modération, de la douceur. Et c'est charmant ainsi et cela attire et cela retient. Et la ville prospère, gaie, toujours brillante de jeunesse, s'étend aux bords d'une rivière ample, et qui voudrait bien s'attarder avec nonchalance. Le soleil radieux illumine cette nature heureuse...

Nature heureuse, vie enchantée. Dans cette fête des palais, des jardins et des fleurs, celui même qui souffre espère. Tout lui dit d'espérer... Il y a trop de joie autour de lui pour que il n'y en ait pas bientôt en lui. La terre et le ciel ont prodigué leurs séductions irrésistibles. Voici que la vie mondaine multiplie ses attraits incessamment renouvelés. La nature n'est qu'un décor où la pièce se joue. Le beau décor, la ravissante pièce! Toute d'élégance et de finesse. Si ingénieusement ornée, parée avec un goût adroit et sûr! Ici triomphe la femme et elle n'a nul besoin de s'y exercer; car la nature déjà s'est mise en frais de coquetterie pour que la femme plaise, et il suffit que la femme soit elle-même et qu'elle révèle tout le luxe harmonieux et qui sait même être si délicieusement simple!...

*
* *

On dit : Vichy : ah! l'époque facile, légère, frivole du second Empire, l'époque de l'opulence universelle et du faste innocemment étalé partout, l'époque où les plaisirs se croyaient effrénés parce qu'ils étaient infatigables. Napoléon III, l'Impératrice Eugénie, les Dames de la Cour qui par une merveilleuse rencontre des circonstances étaient toutes jolies, les sémillants cavaliers de parade

qui étaient aussi des officiers vaillants et n'avaient point souci du lendemain tant le jour qu'ils vivaient étaient agréable à vivre; l'époque où des bouleversements se préparaient en Europe, mais où chez nous le couturier détrônait la couturière, où les ombrelles étaient toutes petites, minuscules les chapeaux féminins, mais où, par une juste compensation, les jupes étaient démesurées, l'époque où la crinoline elle-même était belle, l'époque où les femmes étaient ravissantes en dépit de la crinoline elle-même... voilà la grande époque de Vichy, de Vichy voilà la splendeur incomparable!

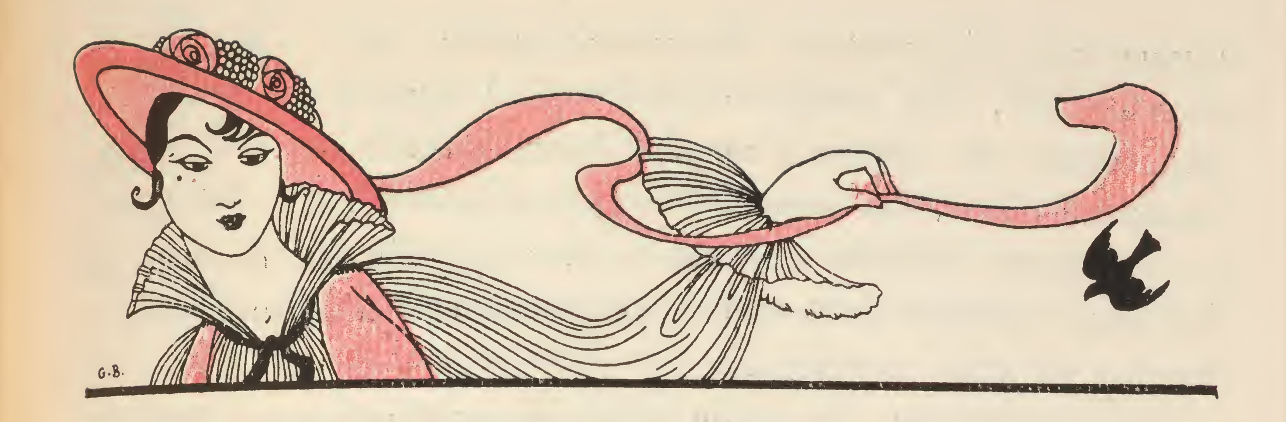
Non pas. Et je vous dis que tout le passé de la sociabilité française se rassemble à Vichy. Sans doute Napoléon III y séjourna souvent parmi des fêtes étincelantes; mais proche de Vichy est le château royal de Randan. Il appartenait naguère aux tantes de Louis XVI, mesdames Adélaïde et Victoire. Mesdames venaient à Vichy et n'y venaient point seules. Elles étaient moroses; on ne l'était point près d'elles. Déjà l'on riait à Vichy en bonne compagnie de seigneurs insouciants et, d'aventure, folâtres; de tous temps on y guérissait. Vichy était en vogue sous Henri IV. A Vichy, Madame de Sévigné avait beaucoup d'esprit. La Société s'y faisait « distinguée », un peu vaine de sa distinction même. A Vichy on devisait galamment

d'amour et de tout ce qui se rapporte à l'amour, c'est-à-dire de toutes les choses imaginables. A Vichy se formaient des cercles aristocrates et mondains et déjà s'y empressait l'Europe. Napoléon Ier s'occupait de Vichy comme du reste de la terre..... Et l'œuvre d'autrefois se continuait et nous la couronnions...

Vichy avait tous les prestiges. Il lui manquait le prestige du sacrifice. Il l'a. Vichy est le grand centre où les blessés de la guerre recouvrent la santé. Transformation totale réalisée avec cette méthode française qui a la supériorité de n'être pas indiscrète ! Les âmes se transforment aussi. Les triomphatrices de la vie mondaine se sont faites les héroïnes du dévouement. Elles soignent, elles réconfortent; et leurs paroles sont consolatrices. Demain, nouvelle métamorphose, et prodige nouveau. La sensibilité a rajeuni la grâce et le rayonnement de la bonté se prolonge encore. Dans la quiétude de la paix reconquise par la victoire, les femmes reprennent le droit d'être d'abord charmantes; les modes de Paris leur prêtent un concours à nul autre pareil. Aux beaux jardins de Vichy le monde savoure l'amicale douceur française...

J. Ernest-Charles.





ATOURS SIMPLES

Ce serait une erreur de croire que l'horrible temps de guerre ait paralysé la création de la Mode française. Si, comme il est naturel de le constater, Paris eût à interrompre sa vie élégante pour une existence de retraite et de dévouement, du moins pour l'étrangère la France a guidé et décidé de la forme et du goût pour tout ce qui concerne sa toilette.

En Amérique, en Angleterre, en Espagne et en Italie, nous n'avons jamais cessé de faire entendre notre parole, et comme il était facile de le prévoir, l'Exposition de San Francisco a été l'occasion d'un nouvel élan, d'une réalisation admirable, à laquelle tous les succès répondront.

La formule de la Mode est renouvelée, il semble que le désir de paraître femme et rien que



Botte de Greco

femme soit l'obsession de toutes celles qui consentirent, un temps trop long, à figurer Sémiramis, un éphèbe, ou... César, indistinctement. "Mais, où sont les neiges d'antan".... et il serait difficile de rencontrer, à l'heure de tant de douleurs vivantes et environnantes, autre chose que décence, retenue et goût parfaits.


Soulier de Ducerf

La personne la plus frivole représentera l'âme de notre pays, âme instinctive mais sentimentale et recueillie, dont tous les actes de la vie sont réglés par la marche des événements, et qui, si elle a pu, un temps, nous figurer la femme d'*avant la catastrophe*, a repris désormais le véritable sens de sa vie d'intelligence et de dévouement.

Telle femme, dont l'hiver aura été surmené par les soins quotidiens à l'hôpital, recherchera dans une simplicité de mousseline angélique et écourtée, la représentation de son état-d'esprit; limpide dénuée de toute attirance frivole. Dans la moindre de ses coquetteries, on trouvera la femme d'*après la guerre* et ce sera pour notre Société, au double point de vue éthique et esthétique, un retour à la pureté et au goût essentiellement français. Car ce fut, de tous temps, l'apanage de notre race, que cette élégance faite de rien, non pas d'une forme de robe plus ou moins compliquée ni chargée, mais

Robe de Martial et Armand


Soulier de Ducerf

de cette grâce souple ou hautaine, suivant le moment, émanant beaucoup plus de l'âme de la française que de son corps, qui ne fut ni des plus beau, ni des plus parfait, comme au contraire on le reconnait si nettement dans d'autres races.

La femme et le couturier, dans une entente parfaite, ont de nouveau identifié la femme et son vêtement, et c'est ce qui charmera nos heures de détente rêveuse, lorsque cet été nous verrons défiler les jolies femmes de France, dans ces robes faites de soie unie, à peine froncée aux hanches et spirituellement dégagées des chevilles ; on sentira qu'elles sont prêtes à courir, à porter ici et là la bonne parole ; que leur taille est souple, sans emprise, afin de pouvoir se pencher sur celui qui souffre et le consoler. On sentira aussi qu'elles n'ont rien omis pour être jolies, parce que leur sillage doit être lumineux et riant, afin de laisser une image de beauté partout où elles passent.


Robe de Callot

Le cover-coat et la gabardine à jupe courte, avec petite veste de fantaisie ou redingote s'envolant, légère, au mouvement de la marche, voilà ce que porteront, pour le matin, les femmes les plus élégantes. La taille se maintiendra longue et sans courbe, car nous aurons gardé des modes orientales de ces der-

nières années, le goût des enroulements lâches, laissant au corps la liberté de ses mouvements.

On nous propose les cols très hauts, la plupart montant vers la nuque, d'autres entourant le cou dans un instrument de supplice; cela devait arriver après les décolletés outrés de l'an dernier, mais je ne crois pas encore au retour du "carcan"; la femme est trop soucieuse de ce qui la dégage en l'embellissant, voilà pourquoi longtemps encore, nous ne verrons les cols très hauts, que disposés derrière la nuque — heureusement.


Chapeau de Camille Roger

Dans la série des robes simples du matin j'ai vu une robe de taffetas argenté bleu clair toute unie, qui donnera une impression inoubliable. Avec son col "Franz Halls" indépendant de la robe ouverte aux épaules, qu'il vient *austériser* si le mot peut mieux faire comprendre ma pensée...

Je vois aussi un tussor "lin" brodé d'écru, dont les cotés de jupe plissés semblent battre « Pavillon d'Elégance ».

Et cette légèreté de mousseline blanche aux broderies de fils d'argent et de soie blanche, mièvres et recherchées, dont le col « Prud'homme » semble venir rappeler que le bon sens est la marque de fabrique du génie français!



Blanche encore, une mousseline brodée dont les ganses disposées en rayures





SANS SA VOITURE



IL PLEUT ENCORE...

Tailleurs de Paquin, Lanvin, Dœuillet, Manteau de Paquin

font un second tissu plus ferme, le tout enserré à la taille par un large ruban pékiné. Dans chacune de ces robes nous trouvons un parfum nouveau : cette robe de crêpe français « tilleul » inégalement taillée du bas et chastement voilée de deux draperies se croisant sur la poitrine, rappelle quelque immense parachute en papier léger et opaque.

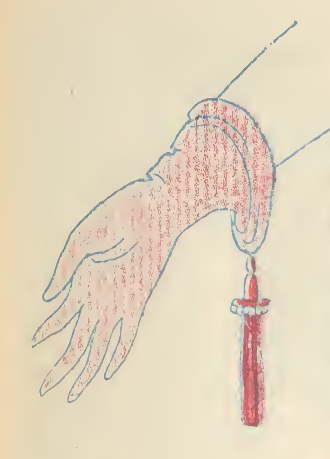
Les fleurs de métal que je retrouve un peu partout ; les boléros de taffetas sombre couvrant à peine le buste ; les chapeaux souples et généralement faits de deux sortes : paille et crêpe tout est modeste, élégant, sans effets, caractérisant cet arrêt dans l'effort, funeste à toute conception de mode.



Robe de Paquin

Il y aura toujours une recherche dans les détails, blouses et garnitures, mais cela nous le voulons puisque c'est l'indice du raffinement et de l'élégance véritables, de même que pour nos dessous plus visibles encore avec les robes courtes. Ils seront de mousseline de soie d'un seul ton, s'assortissant avec les chaussures et les bas, et le jeu en sera aussi varié que le nombre de nos robes, afin d'en harmoniser les valeurs avec l'heure et la circonstance.

La voiture ayant été supprimée de la vie de bien des femmes depuis la guerre, il était à prévoir que le



costume trotteur allait bénéficier d'une vogue et d'un succès particuliers, aussi a-t-on créé mille fantaisies, impirées des uniformes et de ce qui est du domaine de la simplicité pratique : cow-boys, chasseurs, coureurs, etc., etc. Il y a dans tout cela à prendre et à laisser, et j'ai vu quelques vestes copiées sur les dolmans des officiers français, en campagne, qui, de même couleur et de même coupe, étaient de ce joli bleu, infiniment pratiques.

Il suffit d'une jupe plissée et d'une veste de la sorte avec col et parements de mousseline ancienne, pour donner le plus joli costume du matin.

Quant au costume kaki : on ne l'a que trop porté, place à d'autres, maintenant.

Jusqu'aux journées très ensoleillées de Juillet, nos chapeaux resteront extrêmement petits, et les fleurs y joueront un grand rôle ; mais, floraison très nouvelle, beaucoup seront en porcelaine, d'autres en perles. Nous ne verrons plus d'aigrettes ni de plumes insolentes, marquant, tel un billet de banque, la valeur du couvre-chef ; celles-ci nous apparaîtront encore, mais comme rongées,



Robe de Beer

brûlées, que sais-je, éclopées enfin, comme pour être dans la note !



Robe de Paquin et chapeau de Lewis

La paille de copeaux vernis en toutes couleurs, va répandre sur la ville une nuée de bonnets très simples, carrés du haut et bordés d'un galon de perles rondes assorties à la paille. Les formes seront la plupart du temps imprévues quant aux tricornes pour lesquels on se passionne, mais qui n'ont plus rien du tricorne après que le caprice de chacune y a passé.... c'est un cornet, un sifflet, dont les pointes ressortent aux endroits les plus inattendus.

Nos cheveux seront enroulés et drapés comme la soie, la plus souple des étoffes, afin d'y poser sans effort le plus petit comme le plus onduleux des chapeaux ; pas de voilette en général ; seul le voile du maquillage nous laissera croire à une confiance et une espérance constantes... c'est mieux ainsi, de même que la botte fine et souple à talons modérés, nous donnera l'impression réconfortante que la femme trotte sans fatigue, et non plus perchée sur des talons, hauts comme des « pali ».

Le sac de soie ou de chevreau, chiffré de brillants trouve un rival dans la grande bourse algégérienne, faite de tissu exotique et suspendue au bras par l'anneau de Jade que les femmes portaient en bracelet depuis plusieurs saisons.

Le gant souple des *Cadets de Gascogne*, et l'en-cas à manche précieux, complèteront

Chapeau de Georgette



ON ATTENDAIT PLUS QUE VOUS!

Robes de midi de Chéruit, Martial et Armand, Worth, Jenny

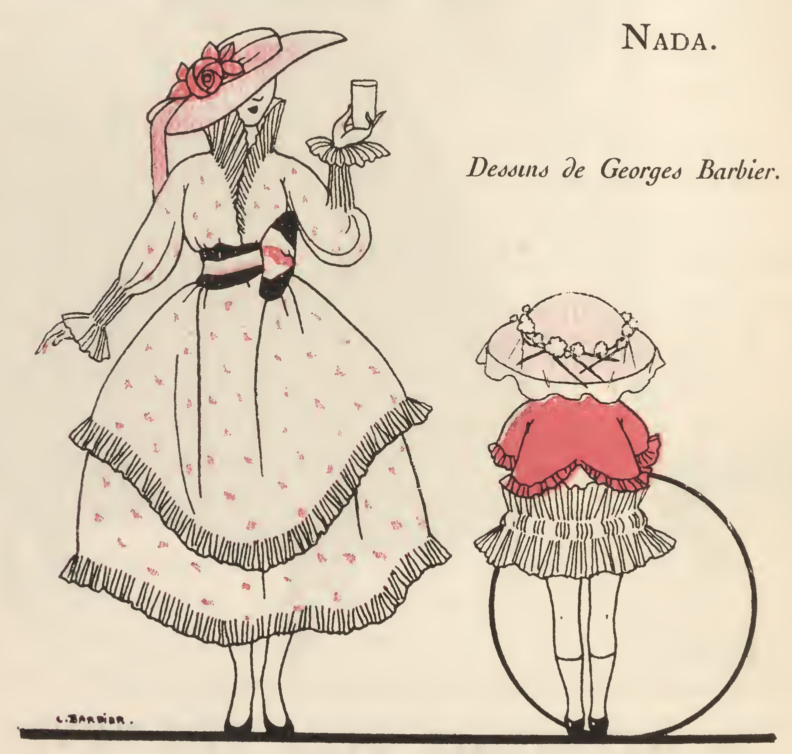
l'équiqement matinal de la femme qui, en ce printemps de 1915, conserve avec une enveloppe de suprême élégance, le frisson angoissant de l'attente...

Pour tromper cette attente, elle s'occupera plus que jamais de ses enfants, ce peuple de Primitifs adorables, aux sentiments dénués d'artifices auxquels nous devons de répondre à leur état d'âme, par des simplicités analogues.

Par exemple, cette aube de mousseline et tulle brodés sur fond de taffetas bleu passé, d'une allure si candide... et ce fourreau de marceline « chair » brodée d'argent, véritable chemise givrée de l'Enfant-Roi.

NADA.

Dessins de Georges Barbier.



Robes de Premet et Paquin



LONGCHAMP

A l'Ouest de Paris la rive gauche de la Seine est une plaine verte. Là s'élevait jadis une abbaye où il était de mode de venir le Vendredi Saint. Cette pieuse promenade mit d'abord Longchamp à la mode. Il ne reste plus aujourd'hui rien de l'abbaye. Un moulin enveloppé de lierre n'est plus qu'un ornement dans le décor. Mais au cours du XIXe siècle, un champ de courses fut établi dans la plaine. Et les Parisiens, dont les pères étaient venus à Longchamp par pénitence, y vinrent à leur tour voir courir le Grand Prix.

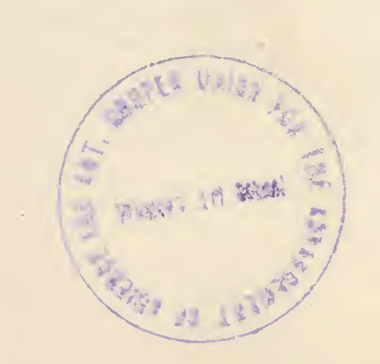
Il faut se représenter par un beau jour de printemps, un champ de courses à une des grandes réunions de l'année. On entre et on a d'abord l'impression d'une garden party. On voit des pelouses, des arbres, des chemins qui serpentent, des gens assis et d'autres qui se promènent. On

est à la fin de mai ou au commencement de juin. Le feuillage et le gazon ont des couleurs vertes et vives. La lumière et le ciel ont un air de jeunesse. C'est ici qu'on vient essayer les modes nouvelles. Les étoffes légères, les dentelles, les couleurs claires se disposent en aspects changeants. Une année, tout est blanc et noir. Une autre année, toute la gamme des bleus sera comme un champ de fleurs sur la verdure. Nous avons vu des robes étroites, et d'autres qui retombaient droits comme des dalmatiques, et d'autres qui se gonflaient en bouillonnés; des robes longues, des robes courtes, des robes fendues. Cela change d'aspect non seulement de mois en mois, mais presque de semaine en semaine. Une fantaisie inépuisable renouvelle à chaque instant les formes, les parures, les inventions, les caprices. On est assis, on regarde, et toujours la figure humaine apparaît, arrangée à nouveau. Alors un essaim de dessinatrices jalouses prennent sournoisement des croquis. Des photographes tournent autour des groupes. Il n'y a presque personne, homme ou femme dont le nom ne soit célèbre et qu'on ne puisse citer. Le talent, la beauté, une race illustre, un grand état de monde ou de fortune composent ici une sorte de gloire.

Cependant, on voit devant soi une file de hauts bâtiments interrompus par places; on passe entre eux, et on aperçoit un spectacle nouveau. Une immense plaine s'ouvre devant vous. Une pente douce conduit



BOUQUET TRICOLORE



aux barrières qui la ferment. Cette pente est couverte de chaises, lesquelles ont ce caractère particulier qu'on s'y assied et qu'on monte dessus tour à tour. Les gens ont des lorgnettes et regardent vers la plaine. Les grands bâtiments que vous avez vus tout à l'heure de revers et que vous voyez maintenant de face, sont remplis de gradins, qui sont couverts de monde. A l'horizon au bout de la plaine vous voyez une autre foule encore ; ce sont les spectateurs des moindres places, les gens de la pelouse. Au loin sur le ciel s'élèvent des collines bleuissantes.

Tout à coup, sur la plaine verte, vous voyez arriver à toute allure une ligne de chevaux et de jockeys. Une cloche sonne; une grande rumeur s'élève; le galop finit en ralentissant et les dernières foulées s'achèvent devant vous. Mais aussitôt tout le monde tourne le dos à la piste. On descend des chaises, on met les lorgnettes dans les étuis, on se précipite vers les baraques où se font les paris, ou va se promener. Cela fait un brouhaha, au milieu duquel on voit lentement passer les chevaux.

J'ai revu cet été Longchamp pendant la guerre. D'immenses troupeaux de bœufs roux paissaient sur les pelouses. Mais la piste est intacte. Ces bœufs eux-mêmes ont à l'automne émigré vers les hauteurs voisines.

Aujourd'hui le champ de courses célèbre



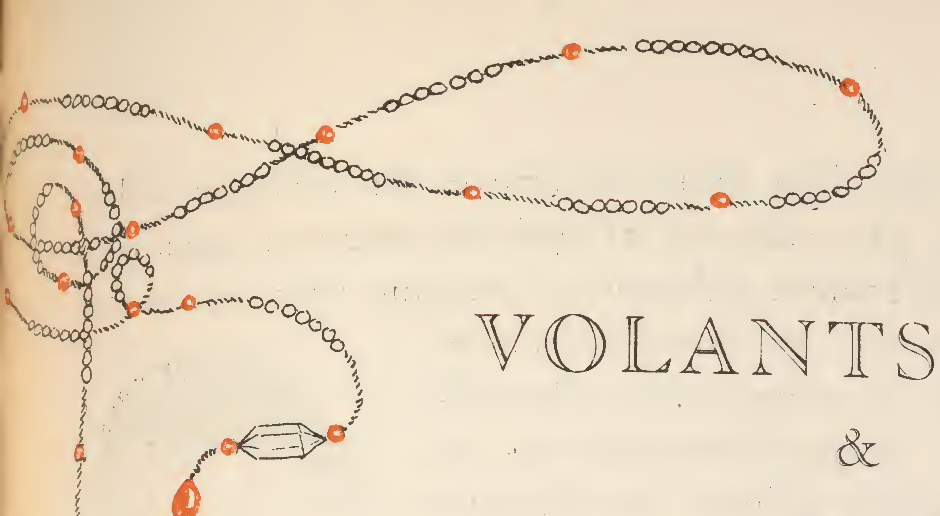
est désert. Les jockeys, les uns dans les dépôts dressent les chevaux de cavalerie; les autres sont au front. Au front aussi, les jeunes hommes qui suivaient les courses.

Les femmes sont devenues infirmières. Et la France, l'aimable France, comme la nommaient les étrangers, prouve chaque jour ses vieilles vertus.

Il y a deux siècles, nous avons fait sur les champs de bataille ce qu'on a nommé la guerre en dentelles. Aujourd'hui la France en dentelles s'est retrouvée prête aux héroïsmes de la guerre.

Henry BIDOU.





VOLANTS & PANIERS

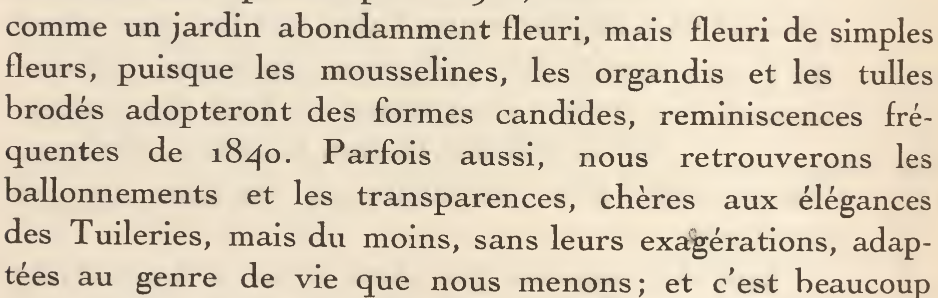
TOUS, approuveront l'idée, qui fit, pour mieux synthétiser l'élégance française, apposer le mot « Longchamp » à l'une des vitrines de l'Exposition de San Fancisco, élégances d'après-midi, pour lesquelles la fantaisie reprend ses droits.

Que n'évoque-t-il pas pour tous, ce Longchamp d'éblouissante mémoire, qui revivra plus intensément encore après la victoire, quand nous cèderons à nos esprits et à nos cœurs, allégés du poids de l'angoisse. Il ne nous déplait pas de songer dès à présent, comme si les choses allaient se passer demain, à toutes les coquetteries que notre ingénieux Paris créerait de suite, à l'annonce d'un Grand Prix décrété.

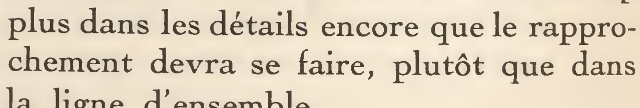
Notre état d'âme n'est pas encore celui du triomphe, mais de même que nous avons pansé d'horribles blessures, parce qu'il le fallait, de même nous nous devons, de pousser à la reprise de toutes les élégances et de paraître frivoles, même quand nous ne l'avons jamais moins été.

Pour une fois, l'on finira de rire et de critiquer celles qui peuvent ne pas compter et qui se meuvent dans une atmosphère entièrement fabriquée, puisque tout ce factice alimente le plus fort de notre industrie.

Il nous plait, en conséquence, de célébrer tous les renouvellements de la parure. Empreintes d'une modération notoire, c'est-à-dire s'harmonisant avec la pensée intime de chacune de nous, les modes de ce printemps de 1915, seront

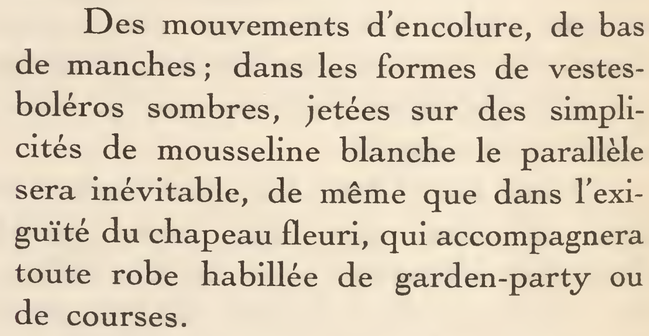


comme un jardin abondamment fleuri, mais fleuri de simples fleurs, puisque les mousselines, les organdis et les tulles brodés adopteront des formes candides, reminiscences fréquentes de 1840. Parfois aussi, nous retrouverons les ballonnements et les transparences, chères aux élégances des Tuileries, mais du moins, sans leurs exagérations, adaptées au genre de vie que nous menons; et c'est beaucoup



plus dans les détails encore que le rapprochement devra se faire, plutôt que dans la ligne d'ensemble.





Des mouvements d'encolure, de bas de manches; dans les formes de vestes-boléros sombres, jetées sur des simplicités de mousseline blanche le parallèle sera inévitable, de même que dans l'exiguïté du chapeau fleuri, qui accompagnera toute robe habillée de garden-party ou de courses.

Pour ce genre de robes les tissus légers seront brodés et rebrodés, tels que nous ne les avons jamais vus. Ne

pouvant, pour un temps, laisser un libre-cours à leurs besoins du « *Pas encore vu* », les femmes se rattrappent sur la rareté des étoffes et des dentelles.



Sur une mousseline rose, des motifs de dentelle de Malines auront été brodés, absolument comme si la dentelle elle-même y était appliquée... préciosité, ayant coûté un travail fou et dont la robe retirera une valeur relative.



Botte de Greco

Des dessins d'or copiés de l'Etrusque tisseront entièrement de simples tulles ocrées, de même qu'une mousseline brodée à l'ancienne, verra le dessin de cette broderie s'éclairer au contact de fils d'argent se mêlant à ses fils de soie.

Sur des redingotes de tulle uni, nous verrons des applications de filet en bandes transversales, ces bandes et les devants de la redingote frissonnants de glands d'argent.

La dentelle blanche, ancienne de préférence, viendra tomber en voile sur une robe de satin bleu sombre; sur la ceinture, également en soie bleue, des petites roses seront brodées, à moins que s'incrustant dans une jupe de tulle de soie noire, le Chantilly ne s'échelonne en étages égaux, légers et transparents. Une jolie trouvaille, que les volants de Chantilly, très fins, s'espaçant sur de la soie blanche, un de ces volants plus petit, courant en basque plate autour des



Soulier de Genera

hanches et suspendu à un boléro de gros de Londres noir.

Ce genre de robe conviendra parfaitement aux concerts que dans beaucoup d'hôpitaux, l'on organise ce printemps.

« Il faut nous montrer aux malades, aussi belle que nous pouvons l'être », disent les femmes, et elles n'ont pas tort, car de même que nous apportons des fleurs au chevet de leurs lits de souffrances, de même notre présence doit contraster avec la rigidité et la tristesse des salles d'hôpital.

Dos d'une robe de Beer
Chapeau de Lewis

Les perles, les bijoux, sont dans ce cas, admis, et quoique en temps de guerre, les joailliers ont créé des préciosités nouvelles : la dernière, est l'ambre noir marié au cristal ancien. Des chaînes de cou en perles de cristal alternent avec des boules d'ambre noir, et comme pendeloque, un Bouddah de cristal ancien. Avec quelle toilette ne s'harmoniserait pas cette miroitante parure ? Même le soir, à l'heure du dîner, car toutes les femmes continuent de s'habiller, fût-ce pour le tête à tête conjugal, ce collier sera idéal, détaché



Botte de Genera



SA LETTRE

Robes de Dœuillet, Beer, Martial et Armand, Beer, Chéruit



sur une mousseline de soie ou un crêpe rose ou blanc.

La Mode veut, en ce moment, le bijou exotique mais rare : l'Indien ou le Japonais, la jade et le cristal, quand ce n'est pas la note agressive... un peu, de la malachite. C'est même ce détail qui ne manque pas de piquant à l'heure actuelle, dans l'ensemble calme et réservé de la toilette, c'est par éclat, comme le scintillement d'une paillette, que la note d'une chaussure ou d'un bijou vient rappeler que la fantaisie, si elle est apaisée, n'est du moins pas morte... heureusement. Ne vous plaît-il pas ce soulier de velours noir, dont la guêtre est taillée dans une étoffe lophophorée... ô bien petite, l'espace minuscule d'un joli pied féminin ?

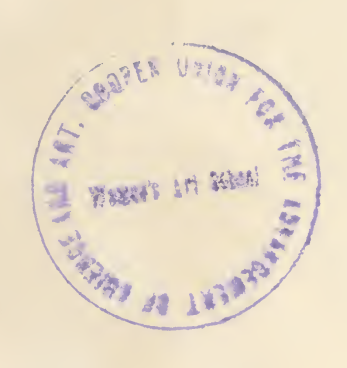
Et cette bottine souple, noire, qui pique son talon d'une tache bleu marine ou verte ? Tout cela indique assez la tendance à la recherche, et à la coquetterie indomptable chez la femme, inhérente à sa nature même !

Non seulement elle s'occupe de bijoux nouveaux, mais la femme de ce printemps songe aussi à embellir la maison pour le retour de son preux chevalier ; elle n'abandonne pas les antiquaires où l'on fait, paraît-il, de bonnes affaires par ce temps de guerre. Les grès anciens, les boiseries authen-





AVENUE DU BOIS


ART, COOPER UNION FOR THE
ADVANCEMENT OF SCIENCE AND

tiques, et les bibelots de toutes sortes, sont prétexte à des courses quotidiennes dans les quartiers les plus reculés de Paris.

Chez l'un des grands bibeloteurs parisiens, j'ai rencontré il y a peu de jours, une femme très connue, dont la toilette, par une après-midi ensoleillée, prenait une élégance particulière : faite de mousseline de soie blanche, boutonnée le long des devants par des grelots de passementerie, elle s'augmentait d'un col très haut devant et derrière, resserré par une cravate à la *Thiers*. Avec un chapeau noir assez haut, et une écharpe de soie souple, vert d'eau, retombant de côté, c'était une robe idéale, non moins idéale que cette autre toilette de pékin noir et blanc irrégulier, marié à de la faille unie blanche, incrustée de Chantilly.

En rentrant des courses de l'après-midi ou des séances à l'hôpital, la femme élégante est toujours certaine de trouver chez elle quelques amis qui se joignent à elle pour prendre le thé, thé frugal étant donné les circonstances, composé uniquement de pain grillé et de confitures. On cause, on fume, jusqu'à une heure avancée, et l'intimité, oubliée ces dernières années, renaît plus intense, plus recherchée qu'elle ne le fut jamais.

Celle qui reçoit n'a guère le temps de changer de toilette ; à peine si, en rentrant, elle retire son chapeau et sa veste pour passer un sweater, ce sweater nouveau, en maillot de soie, de ton vif, à ceinture de même tissu, nouée négligemment à la *Religieuse*.



Soulier de Genera

Le raffinement veut qu'à ce sweater, la grande coquette assortisse le collier et les anneaux des bras, ces anneaux de jade, de quartz rose ou de lapiz-lazuli dont toutes les femmes sont folles, et qu'elles portent le jour seulement. Il est, parfois, jusqu'aux fleurs, de la table à thé, que de grandes coquettes assortissent à la couleur qu'elles



portent, c'est dire que même en temps de guerre, la Parisienne ne veut rien céder de sa part de goût et de raffinement; inconsciemment, l'on pourrait dire, elle crée autour d'elle une ambiance de volupté. Même au saut du lit, ses peignoirs varient suivant l'heure, le temps et sa disposition d'esprit... elle chausse des mules ou des pantoufles, elle s'enveloppe de mousseline ou de chaud molleton, comme elle porte un voile qui la dérobe aux yeux de tous, ou bien, un tulle si léger qu'il met son visage à nu. Caprice, caprice et encore caprice... mais si jolis? Où que je me tourne je retrouve l'élégance, qui reste vivace au cœur de Paris, vivace non seulement pour les Parisiennes, mais vivace par ce qu'elle crée aussi



Dos d'une robe de Worth



FAIS ATTENTION A LA MARCHE

Robes de Premet, Lanvin, Lanvin, Martial et Armand

pour les Étrangères, dont elle devine les inclinations, dirige le goût en tenant compte du climat dans lequel elles vivent.

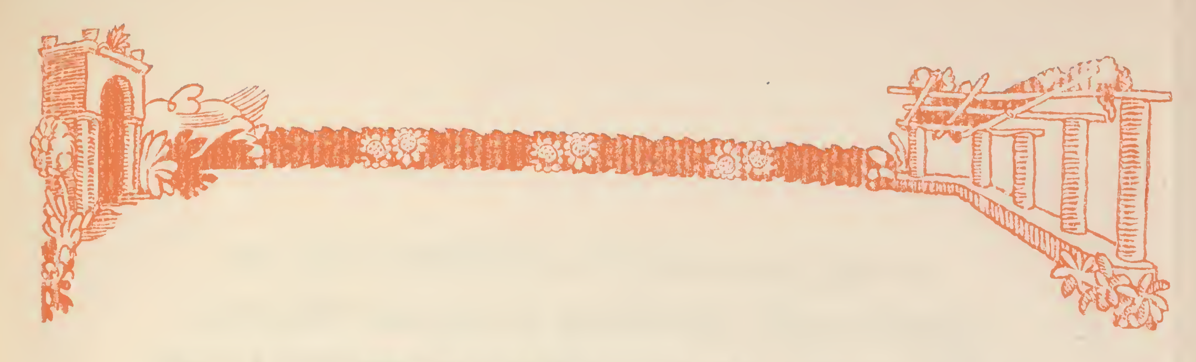
Le Vicomte de Launay disait que les modes étaient semblables aux costumes nationaux : « Ils n'ont toute leur grâce que dans leur pays ; et il faut pour les faire valoir les mœurs et le climat qui les ont pour ainsi dire inspirées ».

A cela je répondrai, que seule, la mode française, est le costume de toutes les nations.

Princesse DE CLÈVE.

Dessins de Georges Lepape.





LA COTE D'AZUR



HIER

CELUI qui venait pour la première fois sur la Côte d'Azur, s'il était sincère, devait reconnaître qu'il n'avait jamais vu un lieu semblable dans l'univers entier. C'est un décor de théâtre, le plus fastueux et le plus singulier, et l'on y représente une comédie, toujours la même, mais dont on ne se lasserait jamais, parce qu'elle a trois cent-soixante-cinq actes par an et que c'est la plus charmante, la plus délicate de toutes celles que l'on puisse imaginer : la comédie de l'élégance.

Dans d'autres capitales, dans d'autres lieux de plaisir, la femme règne, mais sur des sujets moins attentifs et moins soumis. Lorsqu'elle passe, dans une toilette réussie, certes, on l'admire, mais on vient de penser à autre chose, et l'on va s'occuper d'autre chose. Et elle le sait bien, et c'est pourquoi nous lui voyons à elle aussi, malgré la perfection de sa parure, cet air distrait, tendu, fiévreux qui attriste déjà nos visages.

Mais sur la Côte d'Azur, tout est voué à cela : présenter la femme élégante. La Corniche toute entière est comme le plateau d'une scène idéale sur lequel elle vient évoluer, sous nos yeux ravis, sans autre arrière-pensée.

Il faut avoir vu, au moins une fois dans sa vie, passer autour des tables de jeux, trôner dans les loges or et pourpre, errer légèrement sur les terrasses éblouies de soleil ou baignées de la douce et bleue clarté des nuits, ces êtres fabuleux, au sourire un peu froid, les yeux vers l'au-delà, tout pétris de l'orgueil souverain de leur fonction. Nulle part ces idoles ne s'enroulent de plus larges fourrures, ne laissent traîner manteaux plus chatoyants, ne portent perles plus chaudes, pierreries plus éclatantes, coiffures plus impériales, nulle part elles n'apparaissent dans des robes plus étincelantes, plus irréprochables, plus belles.

Chez nous, dans nos tristes climats et dans nos cités utilitaires, les toilettes féminines ne sont réussies que si elles s'adaptent à ce que doit faire la femme qui les porte : c'est ainsi qu'il y a de parfaites toilettes du matin, de visite, de cheval, de dîner prié. Mais sur la Côte d'Azur, dans ce printemps éternel et dans ce coin du monde affranchi, la robe a cette supériorité incomparable d'être à elle-même son propre but.... Et c'est

ce qui explique l'apparence extra-humaine, presque magique, des femmes assez heureuses pour habiter cet Elysée. Elles passent, elles repassent, harmonieuses silhouettes de la beauté moderne, et chacun de leurs mouvements est comme un nouvel accord dans ce concert de couleurs, de parfums, d'attitudes.

AUJOURD'HUI

Mais tout cela, n'est-ce point déjà un peu du passé? Il y a quelque chose de changé sur la Côte d'Azur. L'élégance y demeure à peu près pareille, mais avec une atténuation comme recueillie, comme craintive d'un excès d'éclat qui froisserait une douleur à ses côtés muette. C'est que la Riviera est revenue (et à un degré qu'elle n'avait jamais connu) à ce qui est en quelque sorte sa tradition sacrée, son rôle naturel : guérir et consoler les malades.

S'il y avait encore des moralistes mal informés pour accuser de frivolité les hôtes de ces lieux bénis, qu'ils viennent voir ce qu'est devenue cette frivolité tant décriée. Ils seront surpris de constater combien elle a su s'effacer devant la douleur et se subordonner à la bienfaisance. Il n'est pas une seule des manifestations de la vie

élégante qui, (outre le ton exquisement juste et la mesure qu'elle a su garder), n'ait apporté son aide aux infortunes de la guerre. Et ce n'est pas une des moindres curiosités de cette époque si féconde en contrastes admirables que, si je puis dire, cette entente cordiale entre la charité et le plaisir. Non seulement la Côte d'Azur ne souffre pas de les voir s'épanouir ensemble sur son sol privilégié, mais encore elle prouve qu'il n'y avait point contradition entre eux.

Rien au monde ne peut arracher du cœur d'une femme le plaisir qu'elle éprouve à être belle, mais la femme d'aujourd'hui sait oublier ce plaisir à l'exercice des plus nobles devoirs. Telle que nous voyons, ravissante et parfaite en ses atours, errer au bord de la mer, comme une oisive qui ne saurait avoir dans la vie d'autre but, eh bien ! tout à l'heure elle apportait l'aumône de son sourire et de ses soins aux défenseurs blessés de la patrie. Et il en reste, n'est-ce pas? sur toute sa personne je ne sais quelle gravité qui ennoblit et transforme jusqu'à sa parure elle-même......

Francis DE MIOMANDRE.





LA MARSEILLAISE





« GRAND-HABITS »

JEAN Lorrain dans sa nouvelle de "L'homme aux poupées" décrit avec un art charmant, une visite qu'il fit à une poupée de cire. "Debout dans sa guérite de verre, dit-il, la poupée des Valois avait l'air d'une petite Princesse de la cour d'Amboise, captive dans un bloc de glace. C'est une Infante aux cheveux de soie pâle, presque argentés, toute raide dans un corps baleiné de velours cramoisi".

C'est un peu de cette même admiration étonnée, que nous éprouvons devant les poupées merveilleuses qui, sous la rubrique "Côte d'Azur" figurent à l'Exposition de San-Francisco. Elles évoquent si bien pour nous les magnificences du soir, que réclament Monte-Carlo et les villes de la Côte! Peu d'endroits forcent autant



Coiffure de Lanvin

l'élégance, il est vrai, et ces poupées représentent toutes les étranges créatures vues, là-bas, belles comme des anges et parées comme des divinités. Elles se renouvellent sans cesse sur les terrasses et la Place du Casino, chacune destinée, semble-t-il, à ce site unique, avec lequel elle s'identifiait étroitement.

Ici, toutes les audaces sont permises, et le convenu, le traditionnel, ne sont point indispensables. Pour les passionnés d'excentricités, quelle belle perspective que d'harmoniser sa parure au ciel, toujours si sûr de lui, à la mer changeante et sans cesse renouvelée comme le caractère des femmes : douce et voluptueuse un jour; cruelle et sombre quelques heures après?



Coiffure de Worth.

La toilette de promenade en auto ou en voiture, la toilette de concert, de tir aux pigeons ou de dîner à l'hôtel aura des trouvailles heureuses dans le balancement de ses jupes superposées, où, tout-à-coup, au bas d'un tissu opaque, un voile de mousseline de soie ou de gros tulle, viendra former un *« loup »* sur les chevilles mêmes. Une voilette à la jambe !... Où le mystère va-t-il se nicher, et n'est-ce pas là le comble de l'impertinence ?... Impertinence exquise qui naît de la fantaisie, seule prêtresse de la mode, cette mode



QUI VIENT DERRIÈRE NOUS ?

Manteaux de soie de Beer, Worth, Chéruit



Coiffure de Dœuillet

qui ne peut surgir qu'en France et à Paris, au contact des ondes favorables de notre grande Cité ! Même sous la pluie glaciale de Décembre, dans l'atmosphère surchauffée des ateliers, à la lumière artificielle et malsaine, même là, se composent les plus tentantes parures destinées à la vie de soleil et de grand air de *la côte miraculeuse,* comme si les artistes et les ouvrières qui élaborent ces légèretés, vivaient eux-mêmes sous ce ciel pur, subissant cette disposition indéfinissable où nous met le pays baigné de tous les bleus.

Dans le mouvement incessant de marée humaine gagnant le soir les salles de Restaurant et du Casino, il est passionnant de déchiffrer, en rapport avec leur état d'âme, les enroulements de voiles, les audaces et les langueurs de parures de toutes les femmes. La grâce et la jeunesse de quelques-unes n'ont cherché que blancheur immaculée, et sur leur robe de neige, ont fait tisser des étages de perles blanches, stables et miroitantes comme des horizons d'eau, avec, pour réchauffer tant de neige, de la fourrure cernant leur ceinture. Une autre en quête d'idéal, cherche à s'évader de la *robe* pour se vêtir en fleur?... Mais oui, une faille rose découpée dans le bas de la jupe en pétales de



grande dimension, semble nous offrir, vivante, une fleur, que, sur ce rivage béni, le soleil accroît intensément, jusqu'à la rendre femme. Et c'est un enchantement qui se prolonge, lorsque rappelant les plus belles fuites des nuages dans un ciel d'orage, nous apparaît telle blonde jeune femme vêtue de tous les blancs-gris : sa traîne forme un éperon de satin, de grands voiles transparents et souples, volent autour de ses bras, alors que sur sa poitrine, une étoile de l'Océan rayonne de perles blanches, irisées à la caresse des lumières.



Coiffure de Worth

Blanche encore cette splendeur d'argent telle la cuirasse de Lohengrin : les argents différents s'y mêlent aux roses capricieuses qui escaladent la hanche après avoir fleuri le corsage. Et comme pour retenir à la Terre cette parure digne de l'Olympe, la traîne s'alourdit d'un gland pesant qui roule sur le sol : forme savante voilant l'âme d'une coquette, attirante comme les nuits Méditerranéennes..... et contrastant délicieusement avec cette " Camargo " de soie rose vif. Quel écourté charmant, quelle grâce mutine dans ce ballonnement de jupe, qui nous laisse attentif au moindre pas de celle qui le porte... Va-t-elle d'une pirouette sublime, faire revivre la Terpsichore du XVIII[e] siècle ?



De quel nom baptiser cette étoffe...? un satin mat tissé des plus beaux ornements japonais, en fil d'or, qu'une grande et blonde jeune femme porte aux lumières de la salle de feu comme une mousseline sans prix...


"Worth" *(Détail)*

Plus loin, c'est une jeune indépendante qui veut prouver qu'en rien, elle ne consent à suivre les chemins battus ; elle se montre le soir, sous les plafonniers illuminés, dans une robe bleu sombre qui pourrait être aussi bien une robe du matin, si, au corsage, audacieusement échancré, ne jaillissaient ses épaules, que voudrait voiler sans y parvenir, un tulle rose extra-léger, simulant la manche.... ô bien petite !

Fantaisie royale, que ce manteau de cour ramené à des proportions plus intimes, taillé dans un tissu si rare qu'il fut retissé trois fois avant d'être réalisé : un plumage merveilleux de fleurs beau *lophophore* que vous ayez jamais vu et si souple, si inattendu, que vous vous demandez comment celle qui s'en pare, peut aussi docilement le replier sur son bras !

Les voiles de tulle, variés suivant le coloris de la robe n'ont jamais été abandonnés pour le soir, même pour dîner au restaurant, ils accompagnent les grands chapeaux ou les coiffures

Robes de Worth
(Détail)



NOUS PARTONS

Robes du soir de Premet, Dœuillet, Paquin, Premet, Callot, Jenny

spéciales du soir. Celles-là sont faits de bandeaux de soie ou de couronnes de fleurs, roses et camélias.

Peu de gants reviennent en faveur ; on leur préfère quelques gemmes aussi importantes qu'on les peut porter, et assorties aux autres bijoux disposés autour du cou et sur le corsage.

Les rubans de perles sont une folie, aidant à suspendre des pendantifs d'une préciosité artistique, plutôt que d'une valeur intrinsèque.

Coiffure de Maria Guy

Le grand mouchoir ancien, fait de dentelles rares, revient à la mode, chassant bien loin le mouchoir de gant de récente mémoire ; quelques originales le suspendent par un fil d'or attenant à une bague, c'est là une réminiscence des modes de 1855, et le bijou lui-même n'est amusant à reporter que s'il est réellement ancien. Mais il suffit que cette mode soit reprise pour que le grand joaillier s'ingénie à la rendre encore plus jolie.

C'est à Monte-Carlo, que la fantaisie du reste, peut se donner le plus libre cours toujours. De cette côte Méditerranéenne, on pourrait dire ce que Barrès dit de Venise : " Qu'elle a des caprices, mais n'a point de saison ". Aussi est-il compréhensible que les femmes l'aiment autant. Elles peuvent y promener leur vertige, leur gaieté ou leur mélancolie, car à tous ces états d'âme, le pays oppose la tendresse de son climat et la douceur de son ciel. Aucun autre lieu ne se prête plus aux expansions



LE COMMUNIQUÉ



d'une vie extérieure en même temps qu'à la rêverie isolée, et tour à tour, l'œil y perçoit tant et tant de renouvellements et tant de beautés qu'il ne sait quoi préférer.

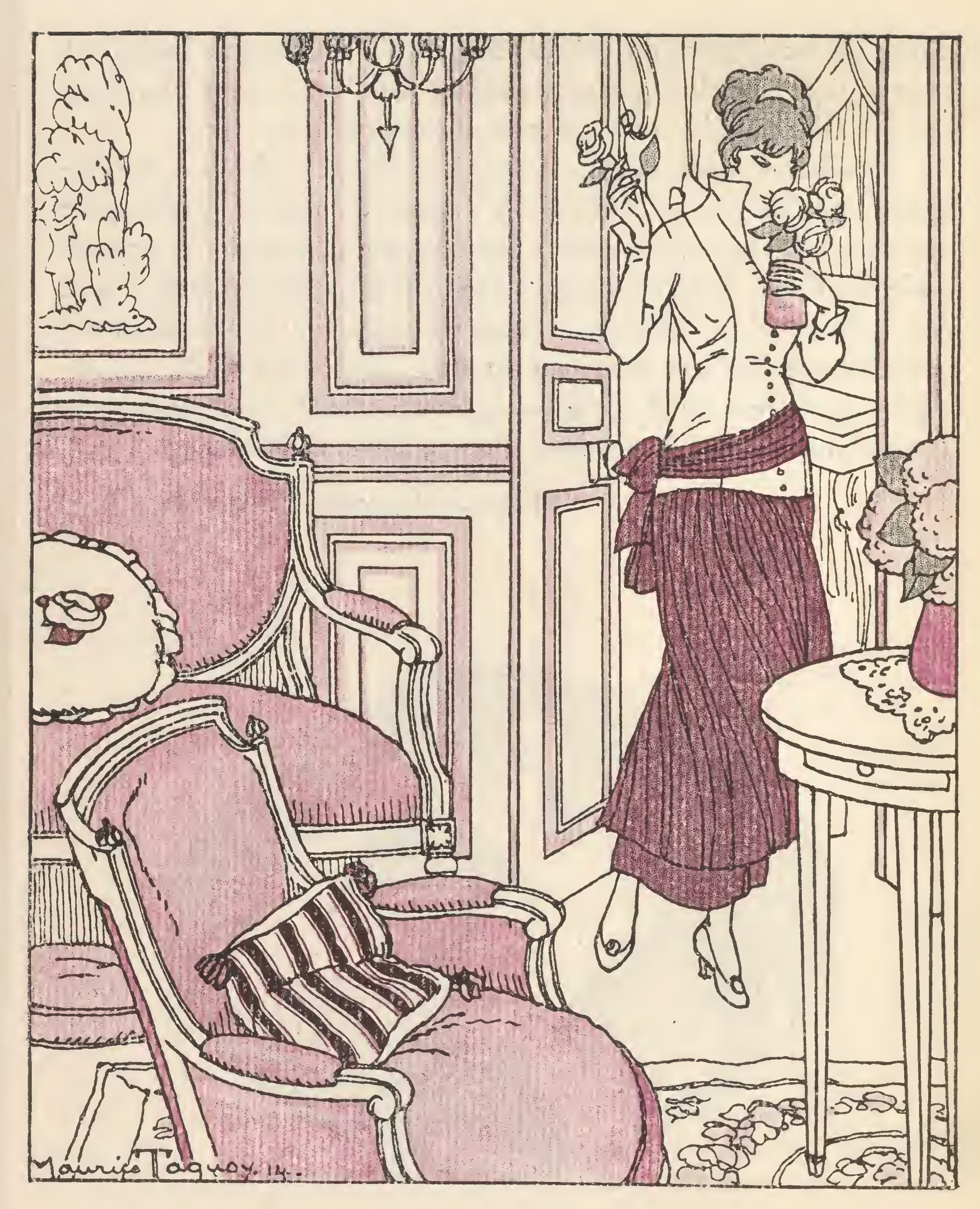
Coiffures, chaussures, tissus nouveaux, visages savamment embellis par le Kohl et le rouge vif, tout à contempler nous est un plaisir, tout nous est une leçon, depuis la promenade matinale jusqu'à l'heure tardive, où glissant une à une des salons trop éclairés, chaque femme se replie dans les grandes ailes de son manteau du soir. Anges ou elfes, qu'importe, créatures de Beauté en tous cas, dont nous suivons la forme imprécise et dansante au cœur de la nuit bleue.

JEANNE RAMON FERNANDEZ.

Dessins de Valentine Gross

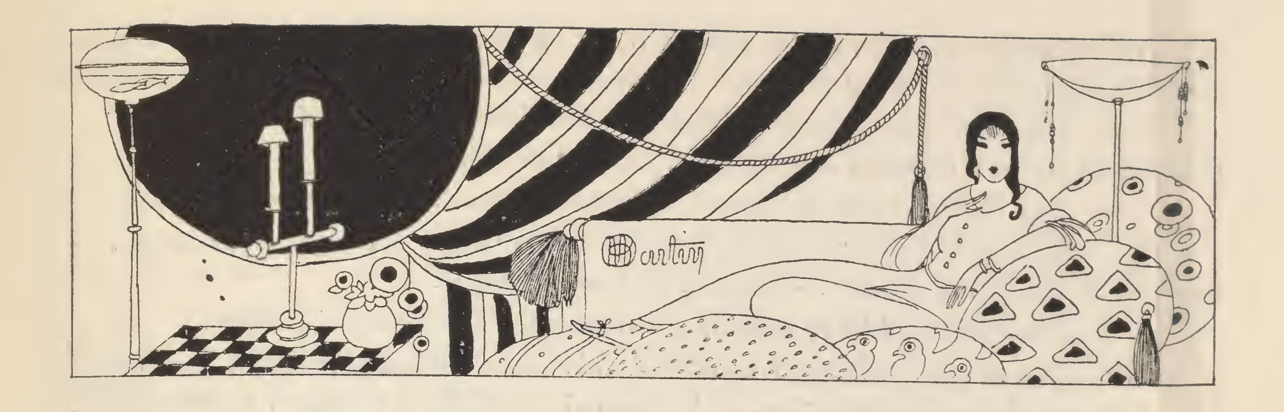


Costume de Doucet



Chez MERCIER Frères

Tapissiers - Décorateurs



DESCRIPTION DES ROBES

exposées à la

"Panama Pacific International Exposition"

VICHY

1. — *Robe de bébé en tulle blanc, veste de taffetas bleu.* — Costume de Paquin.

2. — *Batiste jaune disposée en bouillonnés, des épaules au bas des hanches. Les pans de la redingote sont incrustés de dentelle blanche et dégagent une jupe plissée très finement.* — Costume de Doucet. - Chapeau de Georgette.

3. — *Robe de linon blanc, très ample, incrustée de fonds de bonnets au point de Beauvais. Boléro de soie grasse bleu marine à revers de velours bleu.* — Costume de Beer. - Chapeau de Lewis. - Bottes de Greco.

4. — *Redingote en satin ivoire à godets exagérés sur les côtés, une ceinture en pareil. Col de petit gris.* — Costume de Chéruit.

5. — *Taffetas bleu ciel très ample, avec plis cerceaux sur les côtés seulement. Le corsage s'échancre en rond sous un col Franz Hals en linon brodé à jours.* — Costume de Martial et Armand. - Chapeau de Camille Roger. - Bottes de Ducerf.

6. — *Aube de tulle et mousseline, brodés et plissés sur un fond de taffetas bleu passé.* — Costume de Chéruit.

7. — *Chemise de Marceline chair brodée d'argent.* — Costume de Chéruit.

8. — *Robe de lingerie blanche en mousseline brodée à la main; la jupe est à deux étages rayés de ganses blanches. Ceinture en ruban pékiné de trois tons.* — Costume de Premet. - Chapeau de Maria Guy.

9. — *Robe de lingerie blanche sur fond de satin bleu. Les deux volants de la jupe sont faits d'applications sur tulle et le corsage de tulle uni.* — Costume de Callot.

10. — *Robe-chemise en tussor rose incrusté de broderies blanches.* — Chapeau de Callot.

11. — *Robe de mousseline de soie blanc gris sur fourreau gris. Deux volants de dentelle forment tunique. Ceinture de moire noire.* — Costume de Callot. - Chapeau de Georgette.

12. — *Linon rose brodé de motifs de fine dentelle. Ceinture de peau de daim blanche.* — Costume de Jenny. - Chapeau de Georgette. - Bottes de Généra.

13. — *Robe en tulle et faille rose ancien, col bordé d'hermine.* — Costume de Paquin.

14. — *Soie et voile "canari" alternés à la jupe et au corsage, fine broderie au corsage.* — Costume de Martial et Armand. - Chapeau de Camille Roger.

15. — *Douillette pour bébé en broderie et soie blanche.* — Costume de Callot.

16. — *Robe en crêpe satin noir recouverte de tulle-dentelle blanc. Ceinture de poult de soie bleu ancien, bordé de petites roses roses.* — Costume de Dœuillet. - Chapeau de Magdeleine.

17. — *Robe de bébé, en forme de gandourah de soie blanche traversée de deux bandes de cachemire or sur rouge.* — Costume et chapeau de Lanvin. - Souliers de Couquet.

18. — *Robe de crépon de soie blanche bordée de bleu sombre. Des manières de poches en broderie bleu Delf de chaque côté de la ceinture.* — Costume et chapeau de Lanvin. - Souliers de Couquet.

19. — *Jupe de crèpe français "tilleul" inégalement arrondie au bas et ornée de plis " religieuse ". Boléro de pékin bleu et vert sombre sur corsage de crêpe.* — Costume de Paquin. - Chapeau de Camille Roger.

20. — *Étamine rose découpée en dents carrées brodées de soutaches blanches.* — Costume et chapeau de Lanvin. - Souliers de Couquet.

LONGCHAMP

21. — *Jupe de mousseline suisse, montée à fronces et ornée de huit volants. Corsage-veste en gros de Londres bleu marine.* — Costume de Beer. - Chapeau de Lewis. - Bottes de Greco.

22. — *Robe en tulle de soie noir incrustée de Chantilly et traversée de rubans de satin noir. Boléro en taffetas "Bégonia".* — Costume et chapeau de Lanvin. - Souliers de Couquet.

23. — *Taffetas bleu sombre retroussé de côté, montrant une jupe de tulle bleu.* — Costume et chapeau de Lanvin. - Bottes de Carbini.

24. — *Manteau d'après-midi en drap vert d'eau, doublé de satin bleu marine. Trois biais piqués, également distants, forment ceinture.* — Costume de Paquin. - Chapeau de Lewis.

25. — *Satin vert foncé drapé de côté et brodé de filigrane et de perles d'or.* — Costume de Callot. - Chapeau d'Alphonsine.

26. — *Taffetas bleu sombre monté à fronces à la jupe, doublure rouge foncé, guimpe de mousseline de soie blanche.* — Costume de Paquin. - Chapeau de Lewis.

27. — *Mousseline de soie blanche, trois volants au milieu de la jupe.* — Costume de Doucet. - Chapeau de Reboux.

28. — *Robe de grosse faille blanche, rayée de rubans de velours noir de différentes dimensions, à la jupe et sur la manche, guimpe de mousseline de soie blanche appliquée de motifs de Chantilly.* — Costume de Worth. - Chapeau de Maria Guy. - Souliers de Helstern.

29. — *Jupe en satin "tête de nègre" uni, redingote de tulle dentelle "ocre" découpée en rond avec des effets d'or à peine visibles.* — Costume de Premet. - Chapeau de Maria Guy.

30. — *Robe de dentelle de filet posée sur un fond de gaze bleu marine et terminée à la jupe par une broderie en relief et un grand ourlet de gaze blanche.* — Costume de Doucet. - Chapeau de Doucet.

31. — *Taffetas bleu "nuit" bordé d'une ganse assortie, boutons de nacre bleue et ceinture de cuir bleu brillant.* — Costume de Jenny. - Chapeau de Marie Crozet. - Bottes de Généra.

32. — *Tulle-dentelle blanc rebrodé d'argent et disposé en longue redingote ouverte sur un dessous uni en satin blanc, bordure de glands d'argent.* — Costume de Jenny. - Chapeau de Marie Crozet. - Bottes de Généra.

33. — *Robe de faille blanche. La jupe est voilée de trois volants de Chantilly légers. Revers et col de velours noir.* — Costume de Beer. - Chapeau de Lewis. - Bottes de Greco.

34. — *Robe de voile blanc brodé de blanc, ces broderies alternant avec des bandes quadrillées blanc et argent, écharpe de satin vert clair.* — Costume de Worth. — Chapeau de Reboux. - Souliers de Helstern.

35. — *Taffetas bleu brodé de motifs réguliers acier et perles assorties ; la jupe est taillée en pointes.* — Costume de Dœuillet. - Chapeau de Magdeleine.

36. — *Marcelinette blanche et mousseline suisse disposée en volant au bas de jupe et en basques ondulées.* — Costume de Chéruit. - Chapeau de Reboux.

37. — *Taffetas bleu, froncé sous les bras et le devant de la jupe. Broderie de corail et turquoise au bas de la fausse jupe et au corsage.* — Costume de Chéruit. - Chapeau de Reboux.

38. — *"Poult-de-soie" rose. Une seconde jupe de tulle "ocre" brodée est bordée de zibeline.* — Costume de Premet. - Chapeau Maria Guy.

39. — *Sur une robe de faille blanche est posée une redingote de mousseline de soie, filet, et application.* — Costume de Martial et Armand. - Chapeau de Camille Roger. - Bottes de Ducerf.

40. — *Tussor "lin" brodé écru.* — Costume de Dœuillet. - Chapeau de Magdeleine.

COTE D'AZUR

41. — *Robe de broché argenté. Redingote en tulle d'argent.* — Costume de Jenny. Souliers de Généra.

42. — *Redingote de broché blanc posée sur un fourreau de dentelle fine sur fond de satin blanc.* — Costume de Callot.

43. — *Crêpe satin et tulle noir brodés de perles de jais. Deux étages de fils de jais.* — Costume de Dœuillet.

44. — *Satin rose nacré dit "Libellule". La jupe est comme repliée sur elle-même et pincée de place en place par des points de jais.* — Costume de Chéruit.

45. — *Robe de gros de Londres garnie de volants froncés.* — Costume de Beer. - Souliers de Greco.

46. — *Sur un fourreau de satin rose, est posée une tunique en tulle brodé de perles vertes et blanches, un long voile de tulle vert forme paniers reliés sur le devant.* — Costume de Callot.

47. — *Robe de mousseline de soie rose, tunique en tulle brodé d'or, écharpe de broché or et roses roses sur fond noir.* — Costume de Chéruit.

48. — *Robe de tulle bleu marine sur crêpe satin bleu avec volant plissé remontant sur les côtés, ceinture de pierreries.* — Costume de Dœuillet.

49. — *Jupe ample en tulle blanc, rayé de bandes de perles de cristal en tubes ; ceinture de velours blanc bordée de zibeline.* — Costume et coiffure de Lanvin. - Bottes de Carbini.

50. — *Louis XV de taffetas rose "rose", un galon or et argent borde les basques et le bas de la jupe glands d'or.* — Costume de Jenny. - Souliers de Généra.

51. — *Robe de faille rose de trois tons différents, ceinture en satin "framboise".* — Costume de Paquin.

52. — *Fourreau de liberty bleu rebrode de soie et d'or, traîne en pointe doublée de rose de Chine. Jupe de tulle uni recouvrant le tout.* — Costume de Doucet.

53. — *Robe de tulle rose et recouverte en partie de tulle bleu paon, brodée de fleurs d'argent et de paillettes bleues.* — Costume de Paquin.

54. — *Robe de satin blanc avec tunique de mousseline, ceinture brodée de perles.* — Costume de Premet. - Coiffure de Maria Guy.

55. — *Satin noir gras, broche à même le tissu de dessins japonais magnifiques copiés sur des broderies anciennes. Les devants s'ouvrent sur une jupe faite d'effilés d'ifs de perles fines. Corselet de perles et de strass.* — Costume et coiffure de Worth. - Souliers de Helstern.

56. — *Tulle rose brodé d'or avec traîne en brocart d'or sur rose. Deux galons d'argent surmontés d'un galon de strass croisent sur la taille. Manteau en broché lophophore sur fond noir, bordure de zibeline.* — Costume de Worth.

57. — *Peau de soie brodée et brochée rose très pâle, volants de dentelle fine à mi-jupe seulement et corsage à Berthe de même dentelle.* — Costume de Martial et Armand. - Souliers de Ducerf.

58. — *Deux volants d'application blanche sont disposés sur une jupe de satin perlée de strass. Sorte de boléro de jais.* — Costume de Martial et Armand. - Souliers de Ducerf.

59. — *Robe de satin blanc pailletée avec seconde jupe de tulle bleu pailleté également et bordé d'hermine. La manche est remplacée par des ailes de tulle bleu.* — Costume de Premet. - Chapeau de Maria Guy.

60. — *Dentelle d'or sur mousseline de soie avec double effet d'ailes dégradées orange et bleu. Bretelle de velours bleu et riche broderie sur toute la robe.* — Costume de Callot.



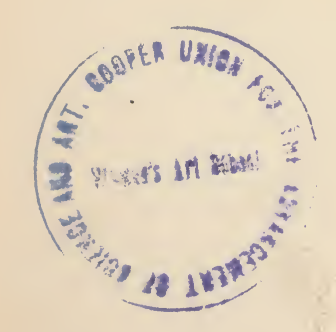
LES FIGURES DE CIRE DE L'EXPOSITION DES COUTURIERS PARISIENS A SAN-FRANCISCO
ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR M. PIERRE IMANS


Achevé d'Imprimer
sur les presses
de la
Gazette du BON TON
le
15 Juin 1915
316e jour de la
Guerre

Lucien Vogel, Directeur-Gerant.



1915
L'OURAGAN





VICHY (I)
ou
Soyez tous bien sages

1. Paquin. *2. Doucet.* *3. Beer.* *4. Chéruit.* *5. Martial et Armand.* *6 et 7. Chéruit.* *8. Premet.* *9 et 10. Callot.*





VICHY (II)

ou

Le Jeu des Marionnettes

11. Callot. 12. Jenny. 13. Paquin. 14. Martial et Armand. 15. Callot. 16. Dœuillet. 17 et 18. Lanvin. 19. Paquin. 20. Lanvin.



LONGCHAMP (I)

ou

Elle a gagné !

21. Beer. *22 et 23. Lanvin.* *24. Paquin.* *25. Callot.* *26. Paquin.* *27. Doucet.* *28. Worth.* *29. Premet.* *30. Doucet.*





LA COTE D'AZUR
ou
Une fête sur la terrasse

41. Jenny. 42. Callot. 43. Dœuillet. 44. Chéruit. 45. Beer. 46. Callot. 47. Chéruit. 48. Dœuillet. 49. Lanvin. 50. Jenny. 51. Paquin. 52. Doucet. 53. Paquin. 54. Premet. 55. Worth. 56. Worth. 57. Martial et Armand. 58. Martial et Armand. 59. Premet. 60. Callot.


ART. COOPER UNION FOR THE

TABLE DES MATIÈRES

DES NUMÉROS 7 ET 8-9

(1914 - 1915)

TABLE DES ARTICLES



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE

